

B A R R A K A

H E B D O

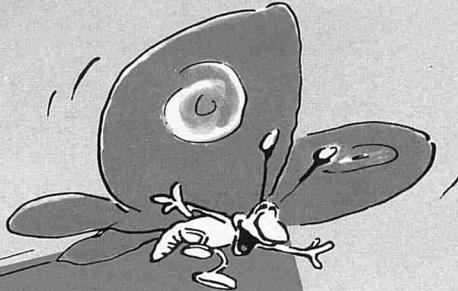
ENQUETE:
LA POLYGAMIE
EN FRANCE

Tiers-mondisme:
LA POLEMIQUE

Panda, Planches... et Malices.



Panda 34 (moteur 850 cc, 4 CV), Panda 45
et 45 toit ouvrant (moteur 900 cc, 4 CV),
Panda Super (moteur 900 cc, 4 CV, 5 vitesses),
Panda 4 x 4 (moteur 965 cc, 6 CV,
5 vitesses, traction avant ou 4 roues motrices,
transmission Steyr Puch aux roues AR).



Fiat Panda
Les Voitures à Malices.

4 à 6 CV. Traction avant ou 4 roues motrices.

S O M M A I R E

Editorial	5
Sélection	6-7
Isabelle la rebelle	8-9
Analphabétisme : le récit de Lucie	10-11
Baraka : boîte à trucs	12-13
Ballade à Belleville	14-15
Histoire : Léon Blum	16-17
Cinéma : Bibi Andersson	18 à 20
Le bloc-notes d'Abdellatif Laabi	21
Cinéma : Highlanders	22-23
Attentats-massacre : jusqu'à quand ?	24
Liban : les otages oubliés	25
Michel Seurat par Pierre Bernard	26-27
Communisme : Pierre Juquin tel quel	28-29
OPEP : rendez-vous manqué	30
Livres : Abdelhak Serhane	31
Ils ont la baraka	32
Bandes dessinées : le supplément	34-35
Enquête : la polygamie en France	37 à 41
Politique : Foccart est de retour	44-45
Tiers-mondes : la polémique	46 à 49
Le bilan des restaurants du cœur	50
Musique : Ray Lema - Taxi Girl	52-53
Le printemps de Bourges	51
Enigme : la mosquée de Fréjus	56-57
Frou-frou : le porte-jarretelles	58-59
Alger la blanche	60-61
Nos petites annonces	62-63
Le courrier	64-65



“LE DUR DES PETITS DURS”

NOUVEAU: LE CPX 352

Allez découvrir la nouvelle gamme bicross Peugeot chez votre concessionnaire.



PEUGEOT
La technique pour s'évader.

LA NOUVELLE MISSION DU DOCTEUR MALHURET

Les femmes ont été oubliées, mais les « Droits de l'Homme » sont à l'honneur dans le gouvernement de M. Chirac, constitué la semaine dernière.

Un secrétariat d'Etat aux Droits de l'Homme a donc été créé, et Claude Malhuret, dirigeant de « Médecins Sans Frontières » a été choisi pour occuper ce poste.

La création de ce portefeuille, comme la nomination de ce pourfendeur du « tiers-mondisme » qu'est Malhuret, révèle les transformations en cours dans la société française. Il est bien loin le temps où les « gauches » bardées de leurs certitudes planétaires prenaient la défense de la veuve et de l'orphelin, de l'OS et du colonisé,

sabre idéologique au clair et modèles de développement en bandoulière. Le réel s'est révélé plus coriace et la conquête du pouvoir a souligné les limites du « tout-état ». Pendant que la gauche découvrait les vertus du réalisme, la droite s'emparait du rêve, de l'utopie et lançait ses OPA sur des thèmes et des champs, jusque là propriétés privées de la gauche. Le débat et les initiatives sur les « Droits de l'Homme », puis les interrogations soulevées dans la foulée, sur le « tiers-mondisme », illustrent ce changement.

Ebranlées par les révélations de plus en plus accablantes sur les violations des droits de l'homme dans le camp « socialiste » et sonnées par les échecs des indépendances, les gauches d'ici, mais aussi d'ailleurs, ont assisté, pratiquement sans broncher, à cette rapine, menée en cinémascope, devant les caméras du monde entier, avec pour décor, les drames de la Mer de Chine, ou les camps d'Ethiopie.

Le Moujahid d'Afghanistan ou le boat-people du Vietnam ne le sauront jamais - et finalement peu leur importe - mais au nom de l'aide qu'on leur apportait, une autre guerre, pacifique celle-là, était menée ici. Les droites, de l'extrême à la nouvelle, renouvelaient ainsi leurs discours sur « l'état du monde », et traçaient la nouvelle géographie de « l'empire du mal », vaste territoire où l'ogre soviétique côtoie le « Mollah fanatique », menaçant les « oasis » de la démocratie.

C'est un retournement considérable de l'Histoire : la droite reprend les rêves des années 60, pour mieux les digérer, les orienter. Un discours qui s'appuie sur d'évidentes réalités, mais qui ne peut néanmoins prétendre expliquer le monde tel qu'il est.

Le « tiers-monde », c'est autant de pays, d'expériences différentes... Il faudrait plutôt parler des « tiers-mondes » très différents les uns des autres.

L'Inde n'est pas la Malaisie et encore moins le Koweït. L'Ile de la Grenade n'est pas Cuba, ni l'Afghanistan. Il ne sert à rien de multiplier les exemples... Il suffit de constater simplement ces différences sans, comme « Libertés Sans Frontières »,

en faire une théorie. Car leur pratique s'est jusqu'à présent cantonnée à théoriser une situation relativement exceptionnelle. Une pratique qui s'est faite essentiellement autour d'un « tiers-monde » déplacé. Des millions de personnes jetées sur les routes de l'exil, fuyant la famine ou la répression. Il y a là incontestablement un pan de la réalité de ces « tiers-mondes » bien médiatisés, mais cela ne saurait suffire à élaborer une prétendue théorie globalisante. Cela ne saurait occulter les expériences réelles de développement, les micro-initiatives obscures mais chargées de signification et les mouvements informels de promotion des « Droits de l'Homme » dans ces pays mêmes. Haïti et les Philippines, soutenues largement par des ONG en France, viennent d'en fournir l'illustration la plus récente.

Mais ce débat est complexe, et il faudra bien un jour décrypter ces différentes expériences à la lumière de leur rapport au sacré.

Il n'est un secret pour personne que dans les deux cas précités, la hiérarchie catholique et le peuple catholique, ont joué un rôle déterminant dans la défaite de ces deux dictatures. Il apparaîtra ainsi de plus en plus clairement qu'on ne peut plus parler de développement sans situer ces pays dans leur perspective historique ni tenir compte de leur rapport au sacré.

On ne sait pas encore ce que M. Claude Malhuret compte faire à son nouveau poste. Mais le fait est que le nouveau secrétaire d'Etat se trouve être l'un des principaux promoteurs de l'idéologie

« anti-tiers-mondiste ».

Avec le nouveau Ministre des Affaires Etrangères, et M. Foccart à Matignon, c'est une vision bien précise de ces « tiers-mondes » qui va présider à la politique étrangère de la France.

La nouvelle « mission » du Docteur Malhuret risque d'être autrement plus difficile que ses actions antérieures ; ses idées et sa fonction risquent d'être un peu malmenées à l'épreuve des réalités de ce « tiers-monde » qui se révèle bien rebelle à toute vision schématique.

Mejid Daboussi AMMAR

TELE



JEU 27

TF1 : 23.10 Prix Vidéo Jean d'Arcy. Une sélection de court-métrages réalisés en vidéo par des clubs et des associations de toutes les régions en France.
FR3 : 20.35 **Thérèse Raquin** de Marcel Carné avec Simone Signoret et Ralf Vallone.
22.55 **Itinéraires portugais**. « Lisbonne intime ».
Canal + : 20.35 **La nuit porte-jarretelles**. Un film « chic et choc » de Virginie Thévenet..

VEN 28

A2 : 21.40 **Apostrophes** : « Des hommes de Dieu ». Avec comme invité spécial le Cardinal Lustiger pour son livre *Premier pas dans la prière*. Et Philippe Boutry : *Prêtres et paroisses au pays du Curé d'Ars*; Jacques Dalarn : « *Robert D'Arbrissel, fondateur de Fontevraud* »; Bruno Racine : « *Terre de promesse* »; Jean-Marie de Revillé : « *Le Saint curé d'Ars* ».
23.00 « **Merlusse** » et « **Jofroi** » de Marcel Pagnol.
FR3 : 21.40 **Magazine d'information**. « Viva l'Italia », une émission sur la nouvelle image de l'Italie.
TF1 : 22.25 **Couleur printemps**. Pour l'ouverture du 10^e Printemps de Bourges, une émission avec Higelin, Charlélie Couture, Tom Novembre, Paul Personne, Manu Dibango.
Canal + : 21.00 **La vie de chateau** de Jean-Paul Rappeneau.

SAM 29

TF1 : 22.10 **Droit de Réponse** de Michel Polac. « Le bazar de la charité ». Débat entre les tiers-mondistes et les anti-tiers-mondistes. Avec Jean Ziegler, Yves Lacoste, Bernard Kouchner, Annie Simon (Terre des Hommes), Lionel Rotcage (Action Ecole), Philippe Laurent (Médecin Sans Frontière de Belgique), Rony Brauman (MSF France), Patrick Segal (Handicap international) et Maurice Bertrand (ancien fonctionnaire de l'ONU).

A2 : 22.25 **Les enfants du rock** : avec Sex Machine, Midge Ure, l'ancien chanteur d'Ultra Vox et Rod Stewart filmé en concert à San Diego en Californie en 1984.

Canal + : 23.00 « **Le Masque du démon** » de Mario Bava.

DIM 30

TF1 : 20.30 **Les Trois mousquetaires** de Bernard Borda-rie. « Les ferrets de la Reine ». Une rediffusion sur deux jours d'un film réalisé en 1961 d'après le roman d'Alexandre Dumas. Une version très romancée des trois mousquetaires avec dans le célèbre trio, l'acteur fétiche des téléfilms, Georges Descrières (l'Arsène Lupin des familles).
FR3 : 18.00 **Culture clap**. Le magazine branché de FR3.
22.30 **Cinéma de minuit**. **Tension** de John Berry. Une perle du polar.
Canal + : 20.30 **Subway** de Luc Besson. Le film le plus controversé de l'année. Avec Adjani, Sting et Christophe Lambert.
La Cinq : 20.30 **L'associé** de René Gainville.
0.00 **Un scandale à la cour** de Michael Curtis.

LUN 31

TF1 : 20.30 **Les Trois mousquetaires**. Deuxième partie : La vengeance de Milady.
22.05 **Etoiles et toiles**. Consacré au cinéma italien. Reportages sur Nanni Moretti, Gina Lollobrigida, Ralf Vallone, et sur le néo-réalisme.
A2 : 22.25 **Les clins d'œil de l'esprit saint**. Un reportage sur la communauté du Lion de Juda à Lyon. Au cas ou la Sainte Trinité viendrait vous visiter ce lundi de Pâques.
FR3 : 16.05 **L'armoire volante** De Carlo Rim, avec l'innénarrable Fernandel...
20.35 **Le cinéma français et ses stars** : **Le Guépier** de Roger Pigaut. Avec Claude Brasseur et Marthe Keller.
Canal + : 20.30 **Le ciel peut attendre** de Warren Beatty.

MAR 1

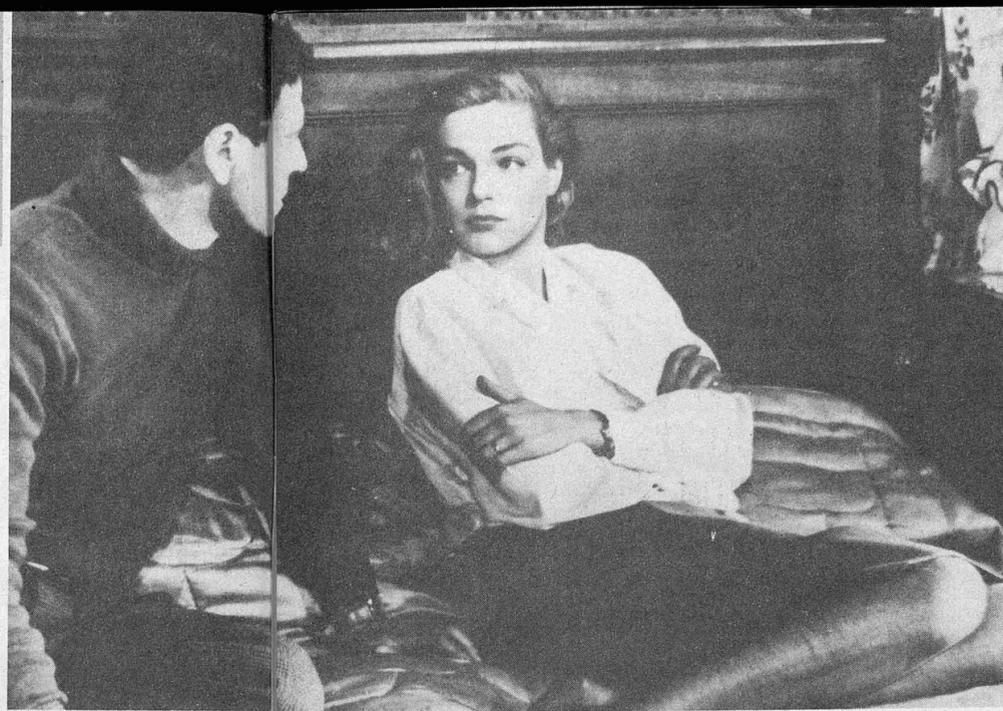
TF1 : 22.05 **De la sainteté**. Documentaire de José Maria Berzosa présenté au dernier Festival du réel à Beaubourg. Une incursion dans l'appareil judiciaire du Vatican qui statue sur les procédures de canonisation.
A2 : 20.30 **Dossiers de l'écran**. « La flambeuse » de Rachel Weinberg. Un différent de couple réglé au 421. Pour Gérard Blain et Léa Massari.
FR3 : **La dernière séance**.
20.45 **Le voleur du roi** de Robert Z. Leonard.
23.05 **Attaque** de Robert Aldrich.

FR3 chaîne du cinéma. Cette semaine, cette vocation n'est pas usurpée. Qu'on en juge. Inédits ou classiques, cinq bons films méritent vos soirées. On reverra avec plaisir une pléthore d'acteurs au sommet de leur talent : Simone Signoret, Cyd Charisse, Lee Marvin, Jack Palance, Ralf Vallone, tous marquèrent l'histoire du cinéma. En prime, Laisse Béton. Une histoire plus modeste mais proche de nous. Quand la banlieue devient un lieu à fictions...



« **Tension** » de John Berry. Un polar inédit en France. Une perle rare dénichée par Patrick Brion pour le « cinéma de minuit ». Cette sombre histoire de vengeance machiavélique per-

met de revoir la belle Cyd Charisse aux jambes célèbres... Une découverte d'un des premiers grands films de John Berry (l'auteur du voyage à Paimpol). Le 30 mars à 22.30.



« **Thérèse Raquin** » de Marcel Carné. Une adaptation du roman d'Emile Zola, par le maître du « réalisme » français, avec comme stars le duo Simone Signo-

ret-Ralf Vallone. N'oubliez pas de regarder l'entretien de Ralf Vallone dans « **Etoiles et toiles** » du 31 mars. Le 27 mars à 20.35.



« **Laisse béton** » de Serge Le Péron. Une histoire douce amère en pays beur entre Brian et Nourredine. Avec Jean-Pierre Kalfon en rocker... Le 2 avril à 23.45.

« **Attaque** » de Robert Aldrich. Dans ce drame de guerre, tourné en 1956, par Robert Aldrich, un cinéaste marginal d'Hollywood, spécialiste des thrillers nerveux, s'affrontent deux têtes d'affiche des années cinquante, Lee Marvin et Jack Palance. Pour les fans des « **fifties** »... Le 1^{er} avril à 23.05.



« **Le Voleur du roi** » de Robert Z'Leonard. Une passion rocambolesque entre une lady et un hors-la-loi, à Londres au XVI^e siècle. Pour le cinémascope... Le 1^{er} avril à 20.45.

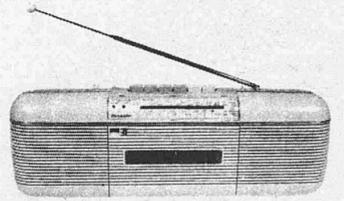


D.R.

Canal + : 20.35 **La Vengeance du serpent à plumes** de Gérard Oury, avec Coluche.
La Cinq : 20.30 **Le guerrier de la nuit** de Walter Hiel.

MER 2

TF1 : 22.30 **Performances**. Magazine culturel de Michel Cardoze. Avec Georges Duménil, professeur au Collège de France.
A2 : 21.50 **Moi je**. Reportages sur les stars de la télé dans les années 60, les hooligans du Paris-St-Germain, le comte de Paris, et El Chichones qui chaque année fait son chemin de croix en Espagne.
FR3 : 22.45 **Laisse Béton** de Serge Le Péron.



RADIO

Radio Nova. Tous les jours de 9.00-11.00 Paris planète. Les infos du bout du monde avec Elise.
France-Culture : du 31 mars au 3 avril. « Sur les traces d'Alexandre de Humboldt ». Une réflexion sur l'histoire des explorations et des voyages.
Samedi 29 mars 14.00 : le bon plaisir est consacré à Hector Bianciotti (cf *Baraka* n° 2).
Lundi 31 mars 21.30 : Latitudes. Musique d'Haiti.
France-Inter : tous les soirs des nouvelles du Printemps de Bourges.

CINE



Festival du film arabe (à partir du 2 avril. Cinéma Olympique Entrepôt (14^e). Hommages à l'actrice égyptienne Magda et au cinéaste égyptien Tewkiq Saleh. En prime, une section documentaire : « **Rock et raï** ». « **El Sadou** »...

Anney. Festival du film d'aventures sportives. À partir du 2 avril. Une manifestation inédite avec un premier marché du film d'aventures sportives.

Quimper : La nouvelle Vague et après. (70 films sont présentés en présence de metteurs en scène. Avec Claude Chabrol, Jacques Demy et des acteurs, Bulle Ogie, Anna Karina et Bernadette Lafont. Tél. 98 90 67 73.

EXPO



« **L'or** ». La Cité des Sciences et de l'Industrie. Tous les jours sauf le lundi de 14.00 à 22.00.

Tunis-Paris. A la Bibliothèque Nationale. 58, rue de Richelieu Paris 2^e. **Hugo Pratt**. Jusqu'au 28 avril. De 10h à 20h sauf le mardi. Galerie Nationale du Grand Palais.

Sculpture de chair de James Pradier. Musée du Luxembourg. Tél. 42 34 25 95. Au détour d'une promenade dans le Jardin du Luxembourg.

SPECTACLE



MUSIQUE

10^e Printemps de Bourges. Du 28 mars au 6 avril. Avec une phéto de chanteurs (Higelin, Charlélie Couture, Barbara Depardieu, Salif Keita, Youssou N'Dour, Manu Dibango. Tél. 48 24 30 50.

THEATRE

Contes pour enfants de Ionesco par le Chaudron. Mise en scène de Tarnith Noble (jusqu'au 13 avril) à la Cartoucherie de Vincennes.

La ville. Mise en scène de Bernard Sobel. Théâtre des Amandiers à Nanterre.

Le mahabharata de Peter Brook. Adaptation du texte de Jean-Claude Carrière. Tél. 42 39 34 50.

DANCE

Sankai Juku : 1 au 12 avril. Théâtre de la Ville à 20h45. Un des grands groupes de Buto, une danse proche du Théâtre Nô japonais. Titre du spectacle : « Des œufs debout par curiosité ».

Après avoir adapté la religion musulmane, le vêtement arabe et l'identité masculine, elle voyage avec les nomades du Sahara, se bat avec les guerriers mais fréquente aussi les salons algérois et parisiens.

REBELLE

■ A l'égal d'un Rimbaud, Isabelle Eberhardt, traverse comme une comète la fin du XIX^e siècle. Elle meurt à 27 ans au bout d'une longue quête à travers l'Islam.

Les mémoires algériennes d'aujourd'hui ont conservé le souvenir de cette jeune femme mystérieuse qui avait fait du Sahara sa terre d'élection... « Connaissez-vous cette aventurière qui, à cheval, parcourait le désert habillée en homme ? ». C'est ainsi que quatre vingts ans après sa mort, un jeune instituteur de Timimoun nous parlait d'Isabelle Eberhardt, lors d'une promenade dans l'oasis, évoquant une silhouette ambiguë, quelques fragments d'une vie fulgurante.

Espionne ou maraboute ? Débauchée ou mystique ? Isabelle Eberhardt a marqué d'une empreinte particulière l'Algérie des années 1900, avant de devenir un personnage légendaire.

Pionnière, rebelle, cette jeune femme européenne travestie en cavalier arabe et convertie à l'Islam, disparut à 27 ans dans la crue d'un oued. Journaliste et écrivain, elle a laissé l'ébauche d'une œuvre littéraire originale qui fut publiée dès 1906 par ses premiers biographes. Depuis, de nombreux ouvrages lui ont été consacrés en Algérie, en France, en Angleterre, en Allemagne, aux Etats-Unis... Et cette année encore un roman, une biographie et peut-être un film ont célébré ou célébreront sa mémoire. Chacun l'a interprétée, l'a parée d'un mystère différent. Sous ses déguisements, sa vérité reste toujours aussi difficile à découvrir.

Fille d'émigrés russes, Isabelle est née en exil, en Suisse sur les rives du lac Léman où sa famille, déchirée par les bouleversements de la fin du siècle, était venue s'échouer. C'était en 1877. Qui était son père ? Sans doute ne l'a-t-elle jamais su. Son existence a été marquée par ce premier mystère dont ses écrits portent des traces contradictoires. Certains, comme Pierre Arnould ou Françoise d'Eaubonne, ont supposé qu'elle était la fille de Rimbaud. Rien ne prouve cette paternité (symbolique) séduisante. Mais sa trajectoire météorique, sa fascination de l'ailleurs, son silence définitif à 27 ans font songer à l'homme aux semelles de vent... On connaît cependant celui qu'elle appelle son « tuteur ». Alexandre Trophimosky, pope détroqué devenu anarchiste. L'amant qui a séduit sa mère et l'a enlevée à son mari, un aristocrate, général de l'armée du tsar.

Sans racines, fruit d'un passé tumultueux, éle-

vée comme un garçon, nourrie d'anti-conformisme et de positivisme, à vingt ans, elle renie l'Europe, cette « terre d'exil ». Elle a lu Pierre Loti et Eugène Fromentin. Elle s'initie à l'Islam. A son tour, elle enlève sa mère et l'emmène à Bône (Annaba) sur la côte algérienne. Six mois plus tard, elle parle couramment arabe. La mort soudaine de sa mère brise les derniers liens avec le passé. Elle voyagera. Il ne s'agit plus de vivre mais de partir... Toujours plus loin, toujours plus au Sud, à la rencontre de la pureté. Là où l'on peut enfin cultiver l'amour des êtres et des choses.

A Alger, puis en Tunisie, elle étudie le Coran et découvre l'intimité de la vie arabe. Elle part

en expédition avec les fils d'un caïd pour relever les impôts dans le bled ; rôde à Tunis dans « les mauvais lieux »... C'est la découverte de sa terre, le début d'amours exigeantes avec une patrie qui lui sera parfois refusée. Plus tard à El Oued, dans le grand Erg oriental, ce sera la révélation du désert. C'est ici qu'elle veut vivre, en toute liberté. Alors, elle s'invente, se recrée, tente de reconstituer le puzzle de sa personnalité divisée. Femme, elle se fait homme. Se rase les cheveux et s'appelle désormais Mahmoud Saadi. Elle vit parmi ses frères musulmans comme un jeune taleb, un lettré qui sait lire et commenter le Coran.

Cette métamorphose est si profonde qu'Isa-

belle se désigne au masculin dans l'intimité de son journal. Et si crédible qu'elle est admise dans les zaouïa, les lieux saints de l'Islam. Mais en même temps, elle rencontre l'amour-passion, en la personne d'un jeune arabe sous-officier de spahis.

La dissidente s'est aussi constituée un territoire littéraire où nul n'avait osé s'aventurer. Elle écrit en français une œuvre entièrement consacrée aux mœurs des indigènes, exalte la fierté de ces parias que la société coloniale voudrait renier, voire exterminer.

Isabelle-Mahmoud, par son existence même, lance un défi. Elle transgresse, franchit les limites, les repousse perpétuellement d'un continent à l'autre, d'un sexe à l'autre, d'une civilisation, d'une société à l'autre... Elle voyage avec les nomades, se bat avec les goumiers, mais fréquente aussi, sans trop s'y attarder, les salons algérois et parisiens. Elle passe et sa trace demeure. Elle bouscule, dérange, trouble. Les colons et les militaires la détestent, mais elle intrigue et séduit l'intelligentsia. Lyautey reconnaît en Isabelle Eberhardt une « *rebelle qui fait sursauter les mandarins de tous poils* » ; le futur maréchal en fait son amie, sa confidente, bien qu'elle ait été expulsée, trois ans auparavant, du Sud Algérien, pour « *menées anti-françaises* ».

Au fil des épreuves de sa vie mouvementée, sa foi se fortifie. Isabelle voit en l'Islam une civilisation, une aventure humaine, une expérience mystique, seules capables de lui révéler la vérité. Cette vérité sur elle-même qu'elle cherche désespérément. A la rencontre du « *vieil Islam* » préservé des souillures du modernisme, elle trouvera des guides spirituels. Les chefs religieux à El-Oued l'accueillent dans la confrérie soufie des Qadriya. Ils savent qu'elle est une femme, mais respectent ses choix, persuadés de sa sincérité. A El-Hamel, près de Bou-Saada, la maraboute Leila Zeyneb l'encourage à poursuivre sa quête mystique.

Toujours plus au Sud... elle franchit la frontière pour se rendre à la Zaouïa, alors marocaine, de Kenadsa, près de Bechar. Sidi-Brahim ben Bou Ziane l'initiera à l'extase soufie. Une expérience des plus exigeantes. Une approche de la sérénité, de la mort. Isabelle atteint là la limite de ses forces. Usée par la route, les déceptions, le combat perpétuel pour vivre en harmonie avec elle-même, elle laisse la maladie interrompre son parcours. La mort, souvent affrontée, parfois désirée, la rattrape finalement le matin du 21 octobre 1904 à Aïn Sefra.

Pendant sept ans, cette dissidente s'est battue avec ses mots, ses écrits. Sans illusion sur le rôle civilisateur de la colonisation dont elle dénonce les méfaits. Ses nouvelles racontent parfois, avec des images émouvantes, comment l'administration coloniale indemnise les fellahs expropriés de leurs terres : une aumône de quelques centimes, plus humiliante qu'une gifle.

« *La terre d'Afrique dévore lentement toutes les civilisations étrangères* » avait-elle constaté en contemplant les ruines romaines de Timgad. L'Algérie d'aujourd'hui lui rend hommage comme à un écrivain national à part entière. La trace qu'elle a laissée dans les sables sahariens n'a jamais disparu.

**Marie-Odile DELACOUR
et Jean-René HULEU ★**

★ auteurs de « *Sables, le roman de la vie d'Isabelle Eberhardt* », Editions Liana Levi, Février 1986.



LIRE ECRIRE COMPTER

Combien sont-ils en France ? Les optimistes parlent de deux millions et demi, les réalistes avancent des chiffres bien plus élevés. Ce sont vos amis, vos voisins, un membre de votre famille, une relation de travail ou encore celui (ou celle) qui est assis juste à côté de vous dans l'autobus. Ils ont appris à lire et à écrire à l'école. Mais trop peu de temps. Ils ont dû arrêter « les études » pour gagner de l'argent. Ils n'ont pu excercer leurs acquis, alors ils ont tout oublié. Ce sont les illettrés, forme moderne de l'analphabétisme. Ils connaissent « leurs lettres », mais ne savent pas les rassembler en mots. Ils ne peuvent pas lire une petite annonce, ni vérifier les calculs inscrits sur leur feuille de paye. Ils sont comme Lucie, française, âgée de 59 ans, femme de service dans une école primaire depuis 15 ans. Comme elle, entre le mensonge – elle nie avoir jamais été à l'école – et la honte, étrangère à ses contemporains, exilée. Pourtant, depuis septembre dernier, Lucie a décidé d'apprendre. A l'abri, dans un local de l'Alliance française de la région parisienne, aidée par Chantal, animatrice de l'association ATD Quart Monde, à l'heure où d'autres sortent leur chien, sous la lumière électrique, Lucie, elle, sort du ghetto. Et aujourd'hui témoigne.

ILLETTRÉS

LUCIE : A la mairie, ils le savent, à l'école aussi : la direction le sait, les trois quarts des maîtresses aussi.

BARAKA : Et les enfants ?

L : Non, pas les enfants. Jamais. Ils sont très gentils les enfants. Parfois quand ils demandent, je les envoie à l'autre collègue qui sait. Pour écrire mes produits d'entretien pour la commande, c'est elle qui le fait aussi. Elle sait. Elle écrit pour moi, et me lit tous les papiers. Elle part à la retraite l'année prochaine. Comment je vais faire ? C'est comme les tables. Moi, je fais mes quatre tables de huit. Toujours les mêmes. Mais s'il y a des assiettes en plus, c'est elle qui complète.

B : Vous ne savez pas compter non plus ?

L : Je sais pas faire des opérations, mais je sais compter. T'inquiète. Je sais ce qu'il faut dépenser : le loyer...tant et tant... Non, pas à me plaindre, à l'école, ça va. C'est dans la vie. C'est pour sortir. Quand je vais quelque part, je suis obligée de demander.

B : A qui ?

L : Souvent une amie de l'église. Sinon, je ruse. Dans la rue, vite j'enlève mes lunettes et je dis : « J'y vois pas, j'ai oublié mes lunettes, pouvez-vous s'il vous plaît, me lire ce papier... » Dire ça, c'est délicat. Surtout quand il y a du monde. Comme à la banque hier. La dame très char-

mante qui est là d'habitude n'y était pas. Alors l'autre qui la remplace m'a dit : « Vous n'avez qu'à savoir lire ». Tout fort, devant tout le monde. J'avais les larmes aux yeux. J'ai rien répondu, j'ai dit poliment : « Moi, je suis née pendant la guerre. J'ai pas eu la chance d'aller à l'école. » Je suis sortie. Dehors j'ai pleuré.

B : Pourquoi cette situation est-elle honteuse ?

L : Parce qu'il faut demander. Quand les gens ne savent pas, ils ne comprennent pas. Et pourtant on est presque du même âge. Moi, je n'aime pas demander.

B : Quel savoir faut-il posséder quand on ne sait ni lire, ni écrire ?

L : Faut savoir demander gentiment. Faut être délicat, faut savoir s'excuser, souvent, c'est normal de s'excuser quand on dérange.

B : C'est comme si vous veniez d'une autre planète ?

L : C'est comme si on était pas français. Remarquez, moi je connais des étrangers qui savent très bien lire et écrire. Mais d'autres, c'est pire que moi, ils ne savent pas parler non plus.

B : A votre avis, qu'ont-ils de plus ces gens qui savent lire ?

L : Je vois leurs yeux qui bougent sur le journal. Je me dis : mince, qu'est-ce qu'ils peuvent bien lire. Au moins, ils peuvent lire ce qui se passe dans la journée. Ils sont plus heureux. Ils



sont libres. Ils peuvent prendre le train le mercredi pour aller à Paris. Ils vont où ils veulent.

B : *Comment faites-vous pour prendre le train seule ?*

L : Il y a des choses que je sais, et d'autres pas. Certains trains, ça va, si c'est le même train et le même quai, alors je peux me débrouiller. Sinon....

B : *Et pour acheter le billet ?*

L : Pour acheter la carte orange ? Le bonhomme me dit le prix. Par exemple : quatre pièces de dix francs et un billet de cent. Ça fait... 14 000 francs, c'est ça ? Moi, je sais pas les nouveaux francs.

B : *Vous avez voté aux dernières élections ?*

L : Oui, j'ai été faire mon devoir comme ils disent à la télé. Mais j'étais pas contente parce que je n'ai pas voté ce que je voulais.

B : *C'est à dire ?*

L : Je ne sais pas ce que j'ai voté. Pas communiste en tout cas, parce qu'il y a une faucille sur leur bulletin. Je sais que je n'ai pas voté communiste.

B : *Et les informations ?*

L : Je les écoute tout le temps. Je suis même embêtante, personne n'a le droit de parler quand j'écoute. J'aime aussi le journal. Mon préféré, c'est le Parisien. Je ne sais pas le lire mais je regarde les images.

B : *Maintenant vous avez décidé d'apprendre à lire.*

L : Oui, à être à l'heure, à compter, à lire ; c'est ce qui compte le plus.

B : *Aujourd'hui, qu'est ce que vous connaissez comme lettres ?*

L : Sur mon cahier ?

B : *Oui, ou sur un livre ?*

L : Non, sur mon cahier, je connais L, N, M, D, P.

B : *Quelle est celle que vous préférez ?*

L : en majuscule ?

B : *Comme vous voulez.*

L : Le B, c'est la première lettre de mon nom.

B : *Et la plus difficile ?*

L : Le h et aussi celle-là le H.

B : *C'est la même seulement l'une est majuscule, et l'autre minuscule.*

L : Ah, oui. J'aime aussi le L comme Lucie.

B : *Et quand vous saurez écrire, qu'écrirez-vous ?*

L : J'écrirai une carte à ma sœur. Ça lui fera plaisir. Une aussi à Chantal avec qui j'apprends

B : *Et vous leur écrirez quoi ?*

L : J'écrirai : chère Chantal, je te souhaite une bonne fête... A Thérèse, ma sœur, c'est différent, parce que si je fais des fautes, elle prendra le téléphone pour me le dire. J'écrirai à mon gendre aussi. Mais lui, quand il lit, il ne lit pas

les lettres, il lit les fautes. Il est très intelligent.

B : *C'est quoi l'intelligence ?*

L : Il est instruit, mais pour poser des étagères, y a plus personne. Nul. Zéro.

B : *Quand vous lirez des livres, quel genre de livres lirez-vous ?*

L : Tous les livres de l'église. J'en ai deux chez moi. C'est des belles histoires, les histoires de l'église. J'aimerais aussi lire Blanche-Neige et la Belle au Bois Dormant.

B : *Vous souvenez-vous du premier texte que vous avez lu ?*

L : Je lis et après j'oublie. J'arrive à la fin de la phrase et plus rien. Il paraît que quand on sait lire, on ne s'aperçoit pas qu'on sait lire.

B : *Comment allez-vous vivre une fois cet apprentissage terminé ?*

L : Comme maintenant. Peut-être que je ferai mieux la cuisine. Les gâteaux surtout. Je lirai les recettes. Je garde toutes les bonnes recettes du journal. Paraît aussi que quand on sait lire, on sait faire avec peu.

B : *Comment illustreriez-vous notre dialogue ? Voyez-vous une photo ?*

L : Non, je verrais un dessin où quelqu'un s'évade. Quand on sait lire, on s'évade.

B : *Que redoutez-vous le plus au monde ?*

L : Rester dans le noir. Toute seule dans le noir.

Véronique SORIANO

Boîte à trucs, astuces à tout trac

Jouer avec le fric, placer, emprunter. Pas question de réserver ces manipulations d'argent aux détenteurs de portefeuilles bien garnis.



Osez. Le risque peut s'avérer payant. Le tuyau de la semaine le prouve. Des banques ont décidé d'ouvrir aux femmes modestement argentées, la porte de la Bourse ! Votre porte monnaie est dégarni. Signez votre look.

Le jean 501 au meilleur prix est passé au banc d'essai.

La boîte a trucs n'oublie pas les lieux sympas et les petites infos.

Conseils, mise en garde. N'hésitez plus. Bougez...

ECRIVEZ-NOUS

Vos suggestions, vos lettres, vos cris, vos coups de fil nous sont utiles. Ils font les pages de ce journal. N'hésitez plus. Ecrivez-nous très vite. A vos stylos...

■ Tuyau :

« Le boursicotage » pour les femmes

La Bourse est un endroit rarement fréquenté par les femmes. Peu d'entre elles, d'ailleurs s'amuse à boursicoter. Sont-elles trop timorées ? Ce n'est pas l'avis de certains banquiers. Ainsi la Sofinco et la Banque centrale des coopératives et des mutuelles viennent de lancer une initiative originale : un fonds commun de placement destiné aux femmes « à revenus modestes », baptisé, sous le nom ô combien charmant de « Nathalie ».

Le mode d'emploi est simple. Il faut être de préférence une femme (les hommes ne sont pas exclus mais leur situation est prise en considération au cas par cas). Il faut gagner entre 5 000 et 9 000 F par mois, et disposer d'un petit bas de laine de cinq mille francs. Si vous ne savez pas quoi faire de vos économies, vous pouvez les placer sur « Nathalie ». Ce fonds commun de placement est constitué surtout d'obligations françaises à taux variables et doit rapporter dans les conditions actuelles du marché obligataire, un rendement net de 8 à 9 % (d'après les banquiers).

En attendant de devenir de parfaites femmes d'affaires vous aurez en prime une assurance décès gratuite jusqu'à soixante ans et vous bénéficierez de la possibilité d'obtenir un prêt personnel à un taux privilégié (15,30 % actuellement). A moins que vous ne préfériez tout dépenser...

■ Banc d'essai

Comment se payer le meilleur au meilleur prix. Régulièrement, consommateurs avides, las d'être arnaqués, consommateurs méfiants et prudents, pingres, radins ou fauchés, le bannissement de Baraka vous donne une chance de ne pas être roulés dans la farine. Avis aux amateurs.

Il n'y a de jean que 501. Les imitations en tous genres n'arrivent pas à la cheville de ce mythique Levi Strauss, parfait moulage des formes, indispensables boutons, inusable toile. Sauf qu'un 501 coûte cher, beaucoup plus que ses concurrents. Les boutiques s'en donnent à cœur joie : puisque c'est cher, autant faire très cher. La maison Levi Strauss vend aux détaillants les 501 brut 171 F HT et les spéciaux (délavés, stone washed, noirs et cette saison roses et blancs) 192 F HT. Libre au commerçant de fixer son prix. Voici, relevés les 18 et 19 mars, la gamme de prix des 501. Des écarts qui laissent à certains d'honnêtes (?) marges.

Western House, Centre commercial Maine-Montparnasse, 395 F.
Galeries Lafayette, boulevard Hausmann, 395 F.
Daniel, 42, 44, 48 et 68, rue St-Antoine, 273 F en brut, 288 F en couleur ou délavé. Le meilleur prix relevé.



BRAHIM CHANCHABI

■ Le café de la plage : « cool ! »

Ras le bol des comptoirs des petits bistrotts à la française. De temps en temps, on aimerait retrouver la décontraction des tavernes anglaises, ou l'atmosphère quiète des grands cafés berlinois. Le Café de la plage, au 59, rue de Charonne réussit à Paris ce cocktail imprévu. On peut venir flaner l'après-midi accolé contre les grandes baies vitrées qui donnent sur la rue, ou rester tard le soir à écouter des concerts improvisés. Le dimanche, le brunch est de rigueur. Tartines, soupes, tartes, bière irlandaise (la Smithwick est recommandée) : le Café de la plage s'occupe même des vernissages. Ni BCBG ni trop cablé. Sympa...

Café de la plage. 59, rue de Charonne, 75011 Paris. Fermé le lundi.

Comme ça des halles, forum des halles, 425 F. Même prix, toujours au forum, chez Fluide, mais 399 F, dans le même forum, chez Chewing Gum.

Levis Story, 18, rue des Canettes, 450 F, le brut américain, c'est-à-dire exporté. La différence est mince avec les modèles confectionnés dans les usines françaises.

Levis Stock, 40, rue St-Jacques, 299 F le 501 dégriffé, 345 F le 501 normal.

Creeks, 43, boulevard St-Michel, 320 F le brut, 395 F pour les délavés et les couleurs.

Surplus Neuilly, 18, rue de Chartres à Neuilly. 430 F le brut américain, de 365 à 385 F les autres modèles.

Bilan : du moins cher (273 F) au plus cher (450 F), 177 F de différence...



D.F.

■ N'ayez plus peur de vos lubies

Ne pas se laisser impressionner par les institutions : un joueur de loto culotté a réussi à prouver le bien fondé de ses raisonnements. Il soutenait que la différence du poids des boules influençait les résultats des tirages. Portant ses déductions devant le tribunal de Paris il a été débouté une première fois. Mais la cour d'appel vient de lui reconnaître gain de cause. Ce monsieur tenace pourra donc à trois reprises et aux dates de son choix venir avec huissier dans les locaux de la société du Loto national et faire peser chaque boule. L'huissier déposera ensuite un rapport auprès du greffe du tribunal de grande instance. N'ayez plus peur de vos lubies...

■ Télé danger

Les fantasmes sécuritaires alimentent un imaginaire de plus en plus retors. Méfiez-vous désormais des postes de télé. La firme d'électronique Océanic France vient de créer le premier téléviseur doté d'un système d'alarme anti-cambriolage. Selon la pub, le beauf de service peut s'endormir devant sa télé sans crainte : un radar hyper fréquence sensible aux chocs et aux mouvements dans un appartement, et une sirène de cents décibels s'y trouvent cachés. Cette alarme coûte la baga telle de mille sept cents francs environ en plus du prix du poste. Le délire de la légitime défense a de beaux jours devant lui...

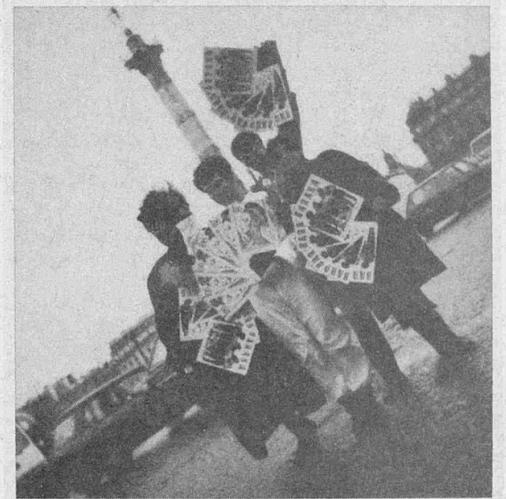
■ « La prise de la pastille »

Le 14 juillet 1986, une bombe culturelle française éclatera à Rio de Janeiro à l'occasion de l'année France-Brésil : « La prise de la Pastille » est amorcée ! Par l'intermédiaire de l'association Tico-Tico le plasticien Yves Yacoël pastillera la ville et la vie brésilienne.

Choc de l'œil, harmonie entre le corps, le vêtement, la musique par la pastille et l'éventail Baraka la samba s'habille.

Une poignée de créateurs se sont réunis afin de proclamer « les droits culturels de la Pastille ». Parmi les premiers signataires l'initiateur Yves Yacoël, Ida Ray, « Les 4 Futurs », Sylvie André et l'association Tico-Tico.

Une adresse et un téléphone pour en savoir plus 46 33 23 82, Tico-Tico, 23, rue Saint-Louis-en-l'Île 75004 Paris.



PARIS : HIER ET AUJOURD'HUI

BELLEVILLE

LA SINUEUSE



BRAHIM CHANCHABI

Belleville a toujours été un quartier délaissé. On lui préférerait Montmartre ou Montparnasse. Était-ce son héritage de la Commune ? Le souvenir de la dernière barricade dressée rue Raponneau ? Sa réputation de terre à vignes alimentant les tavernes peuplées de buveurs ? Son crédit de lieu à voyous ? C'est vrai, les quatre arrondissements qui le composent n'avaient pas bonne réputation. Stupide au regard de ce qui se passait ailleurs.

Il ne fut pas le dernier à servir de terre d'accueil pour les émigrés chassés par le grand vent de l'Histoire : juifs d'Europe Centrale, Arméniens, Grecs, Espagnols, d'autres encore et qui lui trouvèrent - eux - bonne figure pour venir y habiter.

Belleville ! Second berceau du bal musette après la Bastille, son quartier frère, patrie de Maurice Chevalier, d'Edith Piaf, d'Odette Laure, de Jo Privat. Aristide Bruant y demeura. Vieille rue de Belleville, j'ai usé mes semelles sur son pavé lorsque je me rendais à l'école de la rue Levert avec l'ami Krazucki. J'ai fréquenté ses bals : *le Ça Gaze, la Java, le Bolero*, ses onze cinémas répartis de chaque côté de sa rue - le Floréal était le plus célèbre - . Aux Folies, quand Fréhel venait chanter, le quartier lui donnait la réplique avant de l'applaudir. Et Damia ! Et Mayol ! Et Dranem ! et Ouvrard ! et Georgius ! Les Folies, c'était notre Olympia.

■ **Terre d'accueil des émigrés chassés par les vents de l'Histoire, Belleville a gardé son aspect insolite. L'écrivain Clément Lepidis, nous invite à une ballade dans le Belleville d'hier et d'aujourd'hui.**

De tout cela, que reste-t-il ? Peu de choses en vérité, sinon d'anciennes amours, des souvenirs que je cultive avec nostalgie. J'ai le cœur lourd de voir ce que l'on en a fait alors qu'il avait encore tant de choses à dire...

Il n'est de promenade à Belleville sans le soleil du printemps. Ici, à cette altitude, l'air est différent de celui des autres quartiers de Paris. Vieux relents des vignes disparues, d'une terre pas comme les autres. Descendez au métro Pyrénées, puis commencez votre périple rue de Belleville sur les traces de Milord l'Arsouille ; vous irez d'abord jusqu'à la rue Piat où je n'ose m'aventurer dans la dialectique de mes souvenirs tant ils sont nombreux. Imaginez la Villa Ottoz du temps de sa splendeur. Continuez jusqu'au carrefour des Envierges et du Transwaal. Les Cent Vierges de la rue d'autrefois ne

sont pas une légende, ni la Villa Faucheur dont vous ne verrez plus que les deux entrées.

Vous seriez venus quelques quinze années auparavant, vous y auriez vu la Maison du Meunier, en bas de l'escalier de la rue Vilin, *le Repos de la Montagne*, célèbre bistrot que Brassai immortalisa lors d'un périple avec Henry Miller. L'imagination se prend à inventer un Passage Julien Lacroix qui n'existe plus. On y prépare en ce moment un grand jardin pour enfants. Paris, là-bas, dans son ciel brumeux de chaleur nous laisse apercevoir quelques tours à l'horizon. Dommage pour le panorama.

Traversons la rue des Couronnes, au croisement de la rue Julien Lacroix après avoir franchi le Passage Botha d'ancienne mémoire lorsque sifflait le chemin de fer de la Petite Ceinture. Etienne Dolet, ici l'église de Ménémon-



B.C.

tant, je te salue Maurice du Passage Eupatoria, je n'oublie pas notre rencontre - j'étais alors tout môme - dans les coulisses des Folies Bergères ! Revenons sur nos pas. Ici la Synagogue des Askhenazes. Combien de temps restera-t-elle encore ? Entre Pali-Kao démolit et Sénégal, elle n'était pas seule avec sa grille de fer et ses tables de la Loi quand passait devant ses murs une femme habillée de noir. Plus haut, après Ramponneau, le Temple Protestant comme un sou neuf, annonce à cette altitude le changement.

Reprenons la rue de Belleville pour nous enfoncer cette fois dans un univers étrange que je n'ose dénoncer : Chinatown pour être plus précis. Paradis du canard laqué, du bibelot asiatique, du soja. Rue de Tourtille, rue Rampal, rue Denoyez, vous avez là tout ce que l'Extrême Orient propose à domicile.

Point n'est besoin de prendre l'avion ou le bateau, il vous suffit de sortir d'une bouche de métro. Du métro Belleville évidemment. A votre droite *La Vielleuse* et sa glace brisée par un obus de la Grosse Bertha en juin 1918. Duchemin le patron, sera peut-être là pour vous accueillir. Ne pensez surtout pas à l'ancien établissement, dans le nouveau vous aurez l'impression d'être dans un navire. Son confrère, *Le Point du Jour*, a cessé d'être pour témoigner. L'ancienne brasserie de *La Bière du Lion* a laissé place à Edmond Maire et son

immeuble jaune de la CFDT. Sur le terre-plein se rassemblent des fripiers, comme aux Puces de Montreuil, autre destination pour Belleville que celle des anciennes marchandes des Quatre Saisons.

Des Quatre Arrondissements des temps jadis, il ne reste qu'un restaurant de style américain, véritable offense à la nourriture et à la gastronomie du quartier. Empruntez le faubourg et pénétrez sur votre droite Cour de la Grâce de Dieu où se réglèrent tant de comptes au couteau entre voyous de la grande époque. Le Faubourg du Temple a changé d'allure, même si *Le Baldi* et son musette du 105 a remplacé l'ancienne *Java* où se produisait le grand Jo Privat en un temps où à Belleville l'accordéon était roi. Il n'y a encore pas si longtemps, celle qui poussait la goulante au musette s'appelait Muriel. Une sacrée voix. Une façon de chanter Les Bouges à vous prendre aux tripes sans dépasser l'endroit.

Après être allé à Goncourt, remontez le faubourg et empruntez le boulevard jusqu'à Colonel Fabien. Savez-vous que l'on y torréa toutes sortes d'animaux, même des chiens et c'est pourquoi on l'appelait Place du Combat. Bien sûr, tout cela est loin. Comme à la Grange aux Belles, frontière de Belleville où s'élevait le Gibet de Montfaucon. Un quartier tranquille aujourd'hui.

Non loin des vitres sombres de l'immeuble- navire du PC, les Buttes Chaumont et son odeur de gaufre chaude autour du lac, paradis des enfants. Depuis son belvédère, on découvre tout l'arrondissement, plus loin la ville à nos pieds semble se reposer des mille et une fatigues de son remue-ménage. Hélas, la cascade ne s'épanche plus dans la grotte aux stalactites, où mes amours d'enfant me conduisirent. Lieu étrange que ces buttes, vieilles carrières de plâtre fréquentées par d'anciens malfrats et qui incitèrent Napoléon III à y mettre bon ordre en ordonnant d'y construire un parc. Les gosses y rencontrent Guignol et son gendarme. On y tiraient ces dernières années, le plus beau, et le plus cher des feux d'artifice de Paris. Que serait Belleville sans les Buttes sinon un mutilé. Autour de la rue Botzaris, de Simon Bolivar l'avenue, de quoi réfléchir et méditer sur le sort du quartier.

Du carrefour Pyrénées-Simon Bolivar, en ce croisement second après celui de Piat-Rebeval, on pénètre là, en semaine surtout, dans une sorte de réserve du passé car peu de choses ont changées. Ni la population, ni les maisons. Les Cours des Halles remplacent les anciennes marchandes des Quatre Saisons. Côte à côte, comme dans un immense marché, la faim y trouve son compte avec ses charcutiers, ses poissonniers, ses tripiers, ses bouchers. La flânerie aussi. Alors, le dimanche sur la Place de l'Eglise, comme sur celle d'un village de France, sonnent les cloches pour la grand-messe d'un mariage autour du Coq d'Or et de la Perdrix Rouge, vieilles enseignes des tavernes disparues. Rue du Jourdain, rue de Palestine, quel voyage autour de Saint Vincent de Paul, là où Belleville est au sommet de son existence avant le métro Télégraphe !

Place des fêtes, l'ex devrais-je dire, je n'ose aller en ce territoire gâché par quelques urbanistes dénués de tout scrupule, fanatiques du béton armé, de la tour-cage à lapins. Nous sommes ici à la Défense N° 2 qui assassina nos vieux jardins où le dimanche on venait pour une partie de boules en buvant un vin clair. Sur son square, le kiosque a résisté à la pioche au milieu de tout ce modernisme. Belleville mon amour, aux pieds de tes tours, tu halètes, tu t'ébroues. J'entends d'ici ta respiration saccadée. La rue Levert m'attire, sa descente jusqu'à la Place des Rigoles cache plus d'un mignon jardin qui accueillit un certain jour de l'Occupation, en 1943 je crois, un nommé Herman Goering venu négocier une collection de toiles impressionnistes à un citoyen du coin qui d'ailleurs la lui refusa. Quel courage !

Vieille rue Levert, ton école au bas des marches parade en ce haut lieu des eaux : rue de la Mare, rue des Cascades. La rue de Savies où demeure un célèbre peintre anglais, naturalisé bellevillois cela va sans dire, Roalaar Green et qui fait honneur au quartier. Avec un temps de retard sur l'horloge, on ne voit pas le temps passer.

On dit que François 1er venait faire boire son cheval à la fontaine du Regard Saint Martin laquelle, frappée d'une inscription latine, rappelle que l'eau recommença de couler en l'an de grâce 1633 pour la commodité des habitants du quartier. Tout cela, je le sais, c'est de l'histoire ancienne mais que voulez vous, Belleville en est truffé et c'est tout un livre qu'il me faudrait pour vous le conter. Comme Versailles !

Clément LEPIDIS

C'est en 1898, il a alors 26 ans, que Léon Blum devient un ardent défenseur de l'unification du socialisme français. Atteint dans son âme par l'affaire Dreyfus, il boit les paroles de Jean Jaurès, pour passer de la conviction que lui avait insufflée Lucien Herr à l'engagement total. Il devient le président du « Front populaire » après la victoire de la coalition des forces de gauche aux législatives du 3 mai 1936. Mais l'euphorie qui accompagne le « Front popu » est frappé de plein fouet par la guerre civile espagnole. Léon Blum prône la « non immixtion » à contrecœur ; ce que les communistes ne lui pardonneront jamais. En 1941 il est jugé par un tribunal aux ordres de « Vichy » pour haute trahison ; et sera déporté à Buchenwal en 1942, pour n'en sortir qu'en 1945. Il s'installe alors au Sénat et devient



LEON BLUM «L'HUMANISTE»

le sage, l'ultime recours dans la famille socialiste au cas où... jusqu'à ce qu'il s'éteigne, le 30 mars 1950.



A.F.P.

Il pleut ce dimanche 2 avril 1950. Des milliers de parisiens sont venus rendre un dernier hommage à Léon Blum. Derrière le cercueil, une centaine de mineurs en tenu bleue de travail et trois cents drapeaux rouges rythment la marche au son de l'internationale.

Grande dame du cinéma, elle a joué avec les plus grands.

Ses rôles sont
immortalisés par
les films de Bergman
et d'Huston.

BIBI

ANDERSSON



D.R.

BARAKA : La Suède est un petit pays, Madame Anderson, vous trouvez le moyen de faire parler de vous en politique, en cinéma, en tennis... Comment faites-vous ?

Bibi ANDERSON : C'est simple. Nous habitons dans un pays froid. Nous n'avons rien d'autre à faire que nous appliquer quand nous faisons les choses. Alors, que voulez-vous... ? On donne Nobel, Bergman, Garbo, Wilander... Non, mais soyons sérieux. Disons qu'il y a chez nous une tradition très ancienne de solidarité. Il y a cinq cents ans, la Suède était un pays très pauvre. Et c'est la solidarité du peuple, plus l'organisation politique qui a construit le pays économiquement et culturellement. Donc, aujourd'hui, tout en ayant l'un des niveaux de vie les plus élevés dans le monde, la vie politique en Suède est empoisonnée comme ailleurs. Mais ce qui ne peut être remis en cause, c'est cette solidarité fondamentale qui existe entre les gens chez nous. On peut se traiter comme du poisson pourri sur la scène politique, mais nous restons profondément solidaires.

En somme, nous demeurons fidèles à notre héritage. Et ça, c'est notre fierté. On se rend compte qu'on a pu rester en paix pendant les deux guerres mondiales. La neutralité, c'est quelque chose à quoi on tient beaucoup, et qui n'est pas facile à conserver. Quand je voyageais à travers le monde, pour mes films, il ne m'est jamais arrivé de voir où que ce soit cette forme supérieure de respect de l'autre qu'est la neutralité. Je pense à la guerre du Vietnam par exemple. On a été les premiers à dénoncer cette horreur des américains pendant que les autres faisaient d'abord passer leurs petits intérêts économiques et politiques. C'est lamentable. Olof Palme a joué un grand rôle. Il a eu un courage personnel très grand.

B : Vous avez dû ressentir très cruellement la perte de cet homme ?

■ **Baraka** était présent lors du 3^e Festival International du Cinéma de Femmes pour interviewer celle qui a fasciné tant de spectateurs.

B.A : Ah oui ! C'est affreux. On a pris le meilleur d'entre nous. C'est un imbécile qui a tué Palme. Un idiot. Et ceux qui croient qu'en tuant Palme, on va faire disparaître ses idées se trompent. Aujourd'hui, notre peuple est plus uni qu'avant. Les manifestations qui ont eu lieu après l'assassinat de Palme montrent combien le peuple suédois, dans sa diversité, est attaché aux idéaux de cet homme. Les gens défilaient après l'annonce de sa mort et jetaient des roses sur l'endroit où il est tombé. Spontanément. Avant sa mort, il était très discuté. C'était un homme qui ne laissait pas indifférent du tout. Mais à sa mort, le peuple était uni comme un seul homme pour pleurer sa disparition. Maintenant, c'est avec d'autres yeux qu'on voit le passé et qu'on pense à Palme. On réalise qu'il a été l'architecte de l'unité suédoise, de la fierté de notre peuple. Ses initiati-

ves pour la paix dans le monde, pour le désarmement resteront dans la mémoire de tous. Il a mis toute son énergie pour la cause non seulement de la Suède mais du monde. Mais son héritage est lourd à porter. Il nous a laissé une responsabilité très grande à assumer aux yeux du monde.

B : Et vous, personnellement, comment en êtes-vous venue à militer pour la Paix ?

B.A : Je sais qu'en France, le mot « Paix » ça veut dire communiste. Ce n'est pas pour cet idéal de paix que je me bats. Mon but est que nous puissions tous vivre en paix, sans la moindre menace. La politique, à mon avis, ce n'est pas fait pour s'étriper, se voler dans les plumes... C'est fait pour organiser une société pour que des gens différents puissent vivre harmonieusement sur notre planète. Mon désir est donc tout simplement que mon enfant puisse



**Vous rendez-vous
compte un peu
dans quel monde
nous vivons ? Et si
un jour un fou
lachait tout ?
Est-ce qu'on se
pose quelquefois
cette question ?**

vivre et non pas survivre avec au-dessus de la tête cette menace nucléaire épouvantable.

Vous rendez-vous compte un peu dans quel monde nous vivons ? Et si un jour un fou lâchait tout ? Est-ce qu'on se pose quelquefois cette question ? Et Dieu sait qu'il y en a. C'est pas ce qui manque, hélas, parmi les hommes politiques. Et cette course aux armements - excusez-moi l'expression - c'est une connerie. Rien d'autre. Une grande connerie. Ça finira un jour ou l'autre et si on ne bouge pas, une mort affreuse nous attend. C'est idiot, alors qu'on pourrait tous vivre... Il y a la place pour tout le monde. Ne pensez-vous pas ?

B : Je partage tout-à-fait votre point de vue. Et les étrangers qui sont en Suède, ils ont leur place pour eux là-bas ? Est-ce que ça vous dérange, vous, que les immigrés votent en Suède ?

B.A : Pas du tout ! C'est normal qu'ils votent. Ils vivent avec nous, ils paient leurs impôts comme tout le monde... Que voulez-vous ? Ils peuvent choisir aussi. Ce sont des hommes comme tous les autres. Ce ne sont pas des bêtes. Et les hommes, quels qu'ils soient, ça réfléchit, ça a des goûts, des préférences... Les immigrés comme tout le monde ont un droit de regard sur ce qui se fait là où ils vivent. Du moment qu'ils participent à la vie d'une société... S'ils n'intervenaient pas dans les élections, ne croyez-vous pas que notre société serait amputée d'une partie d'elle-même ?

Cela dit, il y a des gens chez nous, des imbéciles comme partout ailleurs qui croient que ce qu'on donne aux immigrés, on l'enlève aux suédois. Et c'est vrai que des problèmes se posent avec la présence en Suède de gens venus d'ailleurs. Ce n'est pas toujours rose. Ils ne font pas toujours l'effort de s'ouvrir à notre mentalité, nos coutumes... Mais il faut du temps pour cela. Je suis optimiste. On dit qu'ils créent la délinquance, l'insécurité... mais je peux vous assurer que des suédois malhonnêtes et délinquants, nous en avons. Nous n'en manquons pas hélas.

B : Vous avez tourné avec les plus grands metteurs en scène. Vous avez eu une chance formidable. Qu'est-ce que ça vous fait de penser que vous avez été l'héroïne de Bergman, de Huston... ?

B.A : D'abord, je dois dire que ça m'a appris mon métier. Avec Bergman, j'ai commencé très jeune. Presque au berceau. Non, je plaisante. J'ai appris avec lui les ficelles du métier. Je ne savais pratiquement rien de ce métier. Et sous sa direction, j'ai gagné de l'assurance. Ça m'a été très utile par la suite quand j'ai dû rencontrer John Huston, Robert Altman, ou Daniel Valcroze. Avec ceux-là, c'était une autre forme de cinéma. Ça ne ressemblait pas du tout à Bergman. Mais c'est vrai, je me dis en pensant à tout cela, que ça été tout de même une chance inouïe de rencontrer un homme comme John Huston et de travailler avec lui. C'est un des plus grands.

B : Vos illustres compatriotes Greta Garbo et Ingrid Bergman, vous les avez connues ?

B.A : J'ai connu Ingrid Bergman personnellement. C'était une grande dame. Très gentille, très douce... Et en plus, elle avait un talent fou. Je l'aimais beaucoup. Maintenant, c'est vrai, je me rends compte en pensant à Garbo et Bergman que la Suède a produit de grands talents.

DES FEMMES ET DES COUFFINS

Battu Rambo ! Et qui plus est, par une femme ! Oui, une nénéte. Une vraie avec des lolos et tout ce qu'on veut. Pas une déguisée. Battu à plate couture, lui qui en a décousu avec les Viets et qui promenait dans sa boîte à outils ses biceps d'un bout à l'autre du monde. Au couffin, le nimbus qui avec tous les muscles du monde est pas arrivé à faire taire la Serreau ! Le Couffin Office, pardon le Box Office est là : 1 100 000 entrées pour le même super en colère de Brooklyn contre 1 600 000 pour la petite gosse de Paris. Moralité : il a plus qu'à remettre ses couches culottes le petit gars, et aller huiler ailleurs sa mécanique. On savait que l'hexagone manquait de gosses mais de là à croire que les trois michetons et le couffin, ça ferait un tabac, il y avait loin de la coupe aux lèvres. Mais bon... Ainsi en a décidé le Seigneur public. Et c'est tant mieux. Ça mettra peut-être un petit peu de cervelle dans le citron des Rambos et de ses troupes. En tout cas, prenez garde, Messieurs ! Elles en ont rien à cirer des Delon, Belmondo and Co, les girls. Elles viennent de démontrer brillamment à Créteil que les Chuck Norris au féminin et les Têtes de Turcs en jupons (ou en djellaba comme vous voulez), c'est pas leur préoccupation majeure. Des nénétes des quatre horizons du monde ont présenté leurs films, causé de leur turbin. On a vu pendant ces dix jours un paquet de réalisatrices, de comédiennes... grâce aux efforts surhumains des Organisateurs... qui telles Yukong, ont déplacé de vraies montagnes pour faire de ce Festival le 3ème festival Mondial du Cinéma. Dans cette banlieue de béton et de verre, une dame de rêve, à la présence lumineuse, belle comme une orchidée, nous a parlé à coeur ouvert de cinéma, bien sûr, mais aussi d'Olof Palme, de tennis... Qui pouvait être cette dame toute de grâce et de simplicité sinon Bibi Anderson, que ses rôles dans les films de Bergman, d'Huston et de bien d'autres réalisateurs prestigieux ont immortalisée ?

Je ne sais pas si c'est un accident ou si c'est dans notre nature.

B : En France, on se souvient du « Viel » que vous avez tourné avec Valcroze. Vous gardez un bon souvenir de ce film ?

B.A : Ah oui ! Mais je parlais pas un seul mot de français à cette époque. Là, je savais rien...

J'étais obligée de lire à chaque fois deux phrases du texte avant chaque prise. Je pouvais pas garder en mémoire un texte en Français. C'était du chinois pour moi. Mais en même temps, c'était amusant de jouer un rôle dans une langue qu'on ne connaît pas... Vous vous rendez compte de ce que le cinéma peut faire ? C'est formidable. Vous trouvez pas ! Moi, ça m'éblouit tout le temps. Je me sens tout le temps comme une petite fille au cinéma.

B : Et votre métier de productrice ?

B.A : C'est parce que je militais pour le désarmement que je me suis dit qu'il était intéressant de mettre les artistes un peu plus au courant. Notre métier étant la communication, je trouvais un peu dommage que les gens de la profession ne soient pas mieux informés sur les dangers nucléaires. Alors on a créé une organisation qui s'appelle « Artistes pour la paix ». La guerre n'a jamais été commencée par les artistes... Alors j'ai fait un film avec Birgitta Ferkesen. On a filmé ce qui se passe dans le domaine nucléaire. Avec très peu d'argent. On est pas des producteurs pourris d'argent. Le film s'appelle « Le monde attend ». Il signifie pour nous que le monde attend une solution au problème nucléaire qui est posé au-dessus de sa tête par les Super-Grands.

B : Ce festival de femmes, pensez-vous que c'est une solution au problème de la femme au cinéma. N'est-ce pas un ghetto ?

B.A : C'est peut-être un ghetto. Mais, les femmes n'ayant pas leur place au cinéma, je trouve qu'il faut créer des ghettos, les multiplier. Il faut se prendre en charge, se mettre ensemble. Ici, par exemple, j'ai rencontré des réalisatrices allemandes ou australiennes que je n'ai jamais eu la possibilité de rencontrer ailleurs. On parle de nos désirs, de nos problèmes, de nos difficultés... C'est fantastique ! Puisqu'on ne peut pas le faire ailleurs, où voulez-vous qu'on le fasse ? Je suis contre toute forme de ségrégation, mais là, on ne peut pas rester les bras croisés. Il faut se battre.

B : Vous avez des projets de cinéma ?

B.A : Oui, un projet mais comme toujours, je ne sais pas où trouver l'argent nécessaire. Ceci dit, le cinéma ça ne m'intéresse plus tellement. Sauf tourner avec Bergman. Pour lui, je n'hésiterais pas une seconde. C'est un homme merveilleux et un metteur en scène hors pair. Son cinéma est très fort. Unique. On peut discuter ses films. Mais ils sont toujours très intéressants. Je crois qu'il est l'un des rares metteurs en scène à avoir écrit son histoire à travers ses films. C'est comme un écrivain. On le suit. Et puis je le connais depuis que j'ai ouvert les yeux dans ce milieu. J'ai suivi son œuvre. J'ai commencé avec lui au théâtre. Ça ne nous rajeunit pas tout ça.

B : Une question difficile, maintenant : qu'est ce que vous aimez le plus en France, mais aussi qu'est-ce que vous détestez le plus ?

B.A : J'aime me promener à Paris, manger, bavarder avec les gens, m'asseoir dans un bistrot, regarder les vitrines... Je suis, en un mot amoureuse de cette ville. Vraiment. Depuis longtemps. Mais je n'aime pas du tout la politique française. Les essais nucléaires. Je ne vois pas ce que ça peut rapporter à un pays comme la France. Détruire la vie pour se protéger soi-même ? Oui, je déteste cette politique !

Propos recueillis par Mustapha AMMI

BLOC

Cette longue marche de Sisyphe qui ne fait que s'allonger encore et encore vers la justice et la démocratie.

Dois-je y aller moi aussi de mon petit mot sur le grand événement que la France a connu ces derniers jours, me plier à cette loi des réactions en chaîne qui fait que vous ne pouvez pas ne pas parler de ce dont tout le monde parle ? Cela m'embête d'aller dans le sens d'un courant abusif, aveugle, dont l'une des conséquences est d'atrophier le réel, suspendre la mémoire, émuquer le reste des facultés au profit d'une fixation paralysante sur l'événement vedette. Parler d'autre chose dans cette étrange célébration de l'unique peut paraître anachronique, suspect au vu de ce qui mobilise « légitimement » l'attention des gens. Pourtant la faim continue à faire des ravages de par le monde, des guerres reconnues ou oubliées vont bon train, les droits de l'homme sont bafoués à un rythme devenu presque « naturel », le Nord mange le Sud, le Sud ignore le Sud, les prédateurs de tout acabit n'arrêtent pas d'agresser l'environnement naturel de l'homme, etc... Curieux consensus du silence autour de tout cela, ne trouvez-vous pas ? « Soyez réalistes », diront les machines à parler. Demain, on y reviendra. Chaque chose en son temps ». Peut-être bien.

Moi, je ne me fais pas d'illusions. Je sais par exemple que la valeur de la vie d'un homme varie selon les climats politiques, les climats tout court, le centre ou la périphérie. Je sais l'indifférence sans mauvaise conscience à l'inégalité des chances, des droits, des aspirations. Je sais les jongleries auxquelles donne lieu le principe indivisible de justice. Les deux poids, deux mesures comme unité de mesure de la déraison humaine.

Et concerne notre expérience sur terre et son avenir. Parler comme don et non comme possession. Parole qui ouvre la main et le cœur.

Distrait comme je le suis, je me suis terriblement éloigné de mon sujet. Car malgré tous ces avertissements, et ces précautions d'usage, j'avais envie de dire un petit mot de ces élections en France. Eh oui ! On a beau se préserver contre les méfaits du courant abusif, il finit quand même par vous entraîner peu ou prou. Comment a-t-il pu m'entraîner ? Qu'on en juge.

Je dois dire que j'ai été ébahi tout au long de la campagne et

Tout le problème est donc de parler ailleurs ou autrement, non pas pour modeler la pensée de l'autre, annuler les sursauts d'autonomie et de liberté, mais pour rejoindre chez lui la petite flamme de conscience qui veille, l'instinct de la vraie vie et de la fraternité, la générosité qui s'ensuit car l'enjeu est humain.

surtout le jour du scrutin par le fonctionnement si simple de ce que l'on appelle démocratie. Mon dieu, est-ce possible ? Le citoyen se rendant de plein gré aux centres de vote, votant sans inquiétude quand à la responsabilité qu'il prend et son vote transformant du jour au lendemain le panorama politique du pays. Pas de contraintes, pas de listes fantaisistes, où les morts ressuscitent au dernier moment, pas de déploiement des forces de l'ordre pour surveiller le scrutin, pas d'urnes volées, pas de chiffres trafiqués.

Au-delà du grand show business de la politique locale, de la misère des discours, et de leur faux-fuyant, au-delà des tentatives d'infantilisation du citoyen, il n'en reste pas moins qu'il a eu le dernier mot. Voilà l'essentiel.

Comparé à ce qui prévaut dans la vieille zone des tempêtes con-

trariées, dévoyées, on croit rêver. Et de se dire, est-ce que la démocratie fait partie, elle aussi, des privilèges ? Est-ce un luxe ou un droit pour les seuls nantis ? Jusqu'à quand les plus humbles, les plus dépossédés, sur terre devront-ils rêver, uniquement rêver du pain, du toit salubre, de l'école, de l'hôpital, mais aussi de ce qui fait qu'on cesse de rêver pour agir sur son environnement, le transformer pour que la vie vaille la peine d'être vécue, la démocratie sans laquelle la notion même de citoyen ne veut rien dire ?

Stupide jalousie ou sens extrémiste de la justice ? Je ne veux pas y répondre. Je constate simplement que le « privilège » de la démocratie fait partie d'autres privilèges. On me rétorquera que ce privilège, au moins, n'a pas été acquis de la même manière que les autres. Ceux qui l'ont aujourd'hui l'ont conquis de haute lutte. On me rappellera le long processus qui y a conduit, la pensée qui l'a préparé, les transformations des structures qui en ont été la cause. Et j'en conviens bien sûr. Mais je ne peux pas m'empêcher de repasser dans ma tête le film terrifiant de l'histoire de maints pays du Tiers Monde, des luttes incroyables qui s'y sont déroulées, des sacrifices inouïs qui ont été consentis, de cette longue marche de Sisyphe qui ne fait que s'allonger et s'allonger encore. Tout cela pour arriver à la conclusion que les peuples et les intellectuels de ces pays, n'ont pas si démerité que cela et que l'effort qu'ils ont fourni au vu de l'histoire pour réaliser le minimum d'aspirations humaines à la justice n'a rien à envier à l'effort de ceux qui détiennent aujourd'hui tous les privilèges y compris celui de récolter les fruits des semences de liberté.

Tiens, je n'éprouve pas le besoin d'aller plus loin dans l'analyse, d'en faire une théorie. J'en suis simplement triste, de cette tristesse qui accuse la malchance ou la malédiction, qui fait brandir le poing contre le ciel vide et muet. Mais c'est cette tristesse qui m'arme contre la décrépitude de la conscience, le confort des idées, le poison des dogmes. Demain, mes yeux seront tout à fait secs. le bâton du pèlerin m'attendra. Il faudra bien aller de l'avant.

Abdellatif LAABI

NOTES

PRESENT PASSE FUTUR

LE CHOC DES IMMORTELS

■ Dans « *Highlanders* » de Russel Mulcahy, deux héros immortels s'affrontent depuis la nuit des temps. Le Bon et le Mauvais. L'un doit disparaître au prix d'une folle aventure à travers les âges jusqu'à notre siècle.

Que font deux immortels qui se rencontrent ? Ils s'entretuent, pardi ! Oui, parfaitement. Mais comme ils sont immortels, eh bien, les deux immortels s'enfoncent leurs épées dans la bidoche sans mourir du tout. Ils se relèvent à chaque coup. Ils peuvent pas clamer. Seulement une chose : faut surtout pas qu'ils se fassent couper le chef, sinon... couic ! La déveine ! La mort éternelle des mortels.

Cette course poursuite entre les immortels dure depuis des temps immémoriaux. Jugez-en plutôt : Sean Connery, dans le rôle d'un gitan baladeur à travers la verte campagne des âges vit, lui, depuis... 2 500 ans. Quand à Christophe Lambert (Christopher pour les English), il a eu ses dents de lait vers 1 400 et quelques. Il est jeté de son clan comme une chaussette sale. Parce qu'on le croit de mèche avec le diable. Touché à mort par un guerrier, celui-là revient sans problème à la vie. C'est assez pour déclencher une véritable hystérie dans son clan. Alors, le pauvre petit pestiféré (qui n'avait pas encore son César du meilleur rôle) va vivre loin des siens, avec son sida, comme tout banni qui se respecte. Et ainsi, vivra-t-il et le retrouvera-t-on au 20ème siècle, plus jeune et pimpant que nous, sous des dehors d'antiquaire de Hudson Street in *La grande Galette*. Il tranchera avec doigté la tête à un semblable immortel. Et les flics, en trouvant un sabre très ancien au chevet du cadavre, vont mettre le girophare au cul de l'antiquaire et pas le lâcher d'une semelle.

Une jeune beauté, pour épicer le scénario, est là pour enquêter sur

l'origine de cette arme. C'est une spécialiste. Alors, avec les poulets et la poulette accrochée à ses baskets, l'immortel finira par craquer et révéler à la nénette qu'il a pas le bonheur, lui, de crever comme les mortels. La nénette, effondrée, au lieu de le dénoncer, va l'aimer d'un amour... fou. Dans une nuit de rêve, sous les lumières des enseignes de New York qui entrent par les fenêtres, la Belle

et la Bête se font un gros câlin et se roulent plein de patins. Et c'est si rare dans ce film baigné de violence, qu'on en redemande, des patins. Des patins ! Des patins ! Oui, des patins, des vrais qui font schplack !

Puis la violence de nouveau. Chacun dégaine son sabre. Et en avant la zizike. Les immortels repartent pour un tour. Le Méchant Immortel, un sale gus pas sympa pour deux roubles qui a déjà failli se faire couper le citron la veille - c'est-à-dire trois siècles plus tôt - retrouve le gentil immortel. Alors la course poursuite entre le Bon et le Méchant commence dans la jungle new-yorkaise.

Le Sale Immortel veut rester seul au monde. Il veut pas qu'il y ait un autre immortel sur le petit arpent du Bon Dieu. On croirait pourtant, nous autres humains qui sommes habitués à vivre avec 4 milliards d'individus sur terre, qu'il y a place ici-bas pour deux types. Mais allez savoir ! Le sale gosse veut rien entendre. Il se traîne par terre. Il fait une crise d'égoïsme. Il veut le gâteau pour lui tout seul. Il se doute pas un seul instant que s'il continue



comme ça il va se faire envoyer en premier au royaume des bienheureux. Nous, on le sait. Mais on le dit pas. On le garde pour nous. On regarde le film jusqu'à la fin. Mais on dit rien. Qui sait ? Le sale gus pourrait nous entendre et refuser, par sage précaution, de se mesurer au Bon. Et comme on a envie, mais rudement envie, qu'il se fasse réduire d'une tête... on se tait. On attend. Et comme il est lâche et tout ce qu'on veut (au fait pourquoi c'est toujours les méchants qui sont lâches et tout ce qu'on veut ? Pourquoi c'est toujours les méchants qui ont tous les défauts du monde ? Pourquoi c'est toujours les mêmes qui trinquent ?). Donc, comme il est lâche et tout ce qu'on veut, le Méchant Truc enlève la Belle au Bois Dormant. Il devient maître chanteur (sur musique de Queen à vous percer les tympanes d'un sourd). Résultat : le Bon prend son arme et s'en va décrocher la tête du Méchant. Cette fois, les deux immortels se battent à mort !

A l'ère des armes thermonucléaires, les deux originaux, eux, n'ont que du mépris pour les armes sophistiquées. C'est pas avec des obus et des bazookas qu'ils veulent s'envoyer paître dans les verts pâturages du diable. Mais avec des armes blanches. Des sabres trempés dans l'acier. Un coup, deux coups... Il y en aura un paquet. Et ce qui doit arriver arrive. Au Nom d'Allah le Miséricordieux, le Tout Clément ! Un final où le Méchant se fait littéralement finir en beauté : il se fait décoller la tête et meurt pour toujours. Il revivra jamais. Il referra plus chier son monde, quoi.

Et le mot fin auquel on croyait plus, s'écrit en lettres blanches sur un paysage bucolique de la verte Ecosse où la Belle et l'ex-Bête sont assis comme deux amoureux qui s'aiment depuis la nuit des temps. Ils se contentent de fleurette au milieu des pâquerettes et se colent plein de patins. Cette fois, c'est vraiment la fin et on comprend, une fois l'écran revenu à sa blancheur d'avant la projection : on comprend, nous autres humains, notre bonheur d'être mortels.

Alors la bombe atomique, les accords Salt, les Pershings... on s'en balance. Qu'on meurt à n'importe quelle sauce, ça nous est égal. Nous ce qui nous importe par-dessus tout, c'est qu'on peut mourir, au moins, nous. Je sais pas ce qu'en pense le Glucksman qui a dépensé là-dessus un livre entier, mais la mort, frères humains, c'est une sacrée veine.

Mustapha AMMI



UN HOMME HEUREUX

Allure décontractée. Barbe à la Gainsbourg. Le contact facile. Christophe Lambert a l'air heureux de vivre, et ça se comprend.

A 28 ans, il a déjà un palmarès impressionnant: trois grands rôles, dont l'inoubliable Greystoke de Hugh Hudson qui l'a révélé, un César du meilleur acteur depuis peu, et une carrière internationale qui se confirme avec la sortie de *Highlander*, un film de Russel Mulcahy.

"J'ai eu de la chance de ne pas ramer pendant dix ans" avoue-t-il. Le succès ne lui monte pas pour autant à la tête.

Tous ceux qui l'accrochent au détour d'un couloir ne sont pas déçus. Très cool, il prend le temps de les écouter. Là, c'est un rocker qui l'invite à son concert. Christophe Lambert s'emballe, puis se rappelle à temps que la tournée promotionnelle de *Highlander* le retient. Ça sera pour une autre fois. Ailleurs, des admiratrices espèrent obtenir un autographe, il va tout naturellement à leur rencontre.

"L'échange que tu peux avoir avec quelqu'un est primordial. Dans ma vie, l'amitié tient une grande place. L'affectif en général. Il faut ça sinon tu crèves." Cela vaut aussi pour les rapports d'acteurs à réalisateur.

Il réagit affectivement toujours, à la lecture d'un scénario. Il aime les belles histoires, et craque pour les héros mythiques. Le rôle de McLeod; un immortel qui traverse les siècles, ne pouvait que le séduire. "J'ai tout de suite été fasciné parce que je me demandais: qu'est-ce qui peut réellement arriver à un type qui est immortel?"

A l'écouter parler de son personnage avec tant de passion et de conviction, on a l'impression troublante que McLeod existe et que Christophe Lambert l'a rencontré. McLeod est confronté à d'inévitables problèmes existentiels, "mais il doit avancer, sinon il est cassé dans sa tête, car il sait qu'il ne peut pas mourir. Même si on perd les êtres les plus chers au monde, et McLeod perd sa femme, il faut continuer, foncer".

Tout d'un coup la magie s'éteint. Christophe Lambert se lève et se dirige vers le balcon. Séance de photos oblige. On attend avec impatience le prochain rendez-vous. **Marianne DUCOUT**

HISTOIRE D'UNE PASSION MALICK BOWENS

■ **Sydney Pollack, l'auteur d'On achève bien les chevaux, a mis un jeune acteur Malien, Malik Bowens, aux côtés de Meryl Streep et de Robert Redford dans « Out of Africa » : une histoire d'amour à l'époque des colonies..**



D'origine malienne, Malick Bowens participe depuis 1970 aux créations du Centre international de recherches théâtrales animé par Peter Brook. Il a sillonné le monde entier, joué dans un grand nombre de théâtres. Au cinéma, on l'a vu dans « Itinéraire bis » de Christian Drillaud et « Le thé à la menthe » de Abdelkrim Bahloul. Farah Aden est sans conteste le rôle le plus important de sa carrière.

Baraka : Comment s'est déroulé le casting de « Out of Africa » ?
Malick Bowens : Sydney Pollack a vu environ deux cents comédiens aux Etats Unis, en Angleterre. Les auditions se sont succédées à un rythme effarant. Quelques temps après mon bout d'essai, la production m'apprenait que j'étais retenu. Durant six mois, j'étais payé en étant sous

contrat provisoire. Pendant ce temps, Sydney continuait à chercher « l'acteur » jusqu'au Kenya. Au bout de six mois, je signais le contrat définitif trois semaines avant le tournage.

B. Qu'as-tu appris durant le tournage de « Out of Africa » ?
M. B. Durant le tournage qui a duré six mois, j'ai eu la chance de travailler avec des grands noms du cinéma américain : Redford, Streep. La renommée internationale de ces acteurs me laissait rêveur... A leur contact, j'ai appris ce qu'était le professionnalisme. J'ai été frappé par l'immense humilité de Meryl Streep, la gentillesse de Redford. J'ai été aussi surpris par les conditions de tournage. Au fin fond de la brousse, nous avions le même confort que dans la capitale kenyane.

B. Comment travaille Sydney Pollack ?

M. B. Pollack est un réalisateur particulièrement sensible à la personnalité de l'acteur. Je ne l'ai jamais entendu hausser le ton, se fâcher. Il aime travailler vite, avec précision. Il ne fait pas plus de trois prises, ce qui exige de l'acteur de savoir parfaitement son texte mais lui permet en même temps de ne pas s'épuiser trop vite.

B. Parle-nous de ton personnage...

M. B. Farah Aden est somali. Il est le majordome de Karen Blixen (Meryl Streep). Il s'occupe aussi de ses affaires financières... Entre eux s'installe une confiance totale. Farah est l'intermédiaire de Karen Blixen avec les habitants du pays. Dans le film je parle d'ailleurs trois langues : l'anglais, le somali et le swahili.

B. Quelles étaient tes relations avec Streep, Redford ?

M. B. Meryl est une femme extraordinaire. Très vite, les habitants l'ont adoptée. Elle était très disponible et me proposait de travailler les textes ensemble. Sa gentillesse m'a beaucoup aidé. Elle m'affirmait « la caméra ou la scène, c'est la même chose : il faut la même sincérité, la même émotion ». Elle aimait beaucoup que l'on parle français. Redford m'encourageait. Il allait aux rushes et me disait « là, tu as été formidable ! ».

B. Dans « Village voice », on écrit « ... néanmoins quelque chose est raté dans la romance du film puisque la relation de Karen avec son serviteur indigène Farah Aden est infiniment plus émouvante que sa relation avec Denys (Redford)... »

M. B. Dans le livre « La ferme africaine », Karen Blixen et Farah Aden sont très proches l'un de l'autre. Je crois que cette complicité se retrouve dans le film. Mais toute la passion du film repose bien sur le couple Karen-Denys.

B. As-tu un souvenir particulier de « Out of Africa » ?

M. B. Il y a une scène où, à la nuit tombée, les lions viennent tuer les bœufs de la ferme. Pour les chasser, Meryl les frappe avec un fouet tandis que je leur donne des coups de pelle. C'était très impressionnant de voir ces lions détachés. En réalité, nous étions terrorisés. Pour nous encourager un technicien nous dit : « N'ayez aucune crainte, les lions sont aussi des stars ; ils viennent d'Hollywood. »

Propos recueillis par
Neila Chekhat

LE DJIHAD ISLAMIQUE MISE SUR BARRE

A première vue, rien ne permet de dire qu'il existe un lien direct entre les FARL, qui ont revendiqué les attentats de Paris, et le Djihad Islamique, qui détient toujours les otages français au Liban. Pourtant force est de constater qu'une nouvelle fois, les attentats surviennent à point nommé pour rappeler les exigences des ravisseurs et relancer « la guerre à la France » déclarée par de nombreux groupes terroristes libanais, à commencer par le Djihad Islamique.

Après avoir crié « victoire » au lendemain de la défaite (relative) du gouvernement sortant de François Mitterrand, les extrémistes libanais ont aussitôt mis en garde le gouvernement de Jacques Chirac. Celui-ci, encore plus que François Mitterrand, est considéré par ces terroristes comme le véritable responsable de l'alliance de facto, existant entre la France et l'Irak, pour avoir signé des contrats en or, lorsqu'il était premier ministre de Valéry Giscard d'Estaing (1974-76). Rien d'étonnant, donc, qu'il soit vite devenu la cible des terroristes pro-iraniens qui détiennent les otages français : la nouvelle « campagne » lancée par le Djihad et les FARL vise à provoquer sa « chute » après celle du gouvernement Fabius.

Ce qui étonne, par contre, c'est que dans ce qu'on pourrait appeler l'entourage idéologique des terroristes chiites libanais (et de leurs maîtres iraniens), on met déjà en avant un autre souhait politique qui intéresse directement la France. Pour eux, le seul leader politique acceptable s'appelle Raymond Barre : à leurs yeux, il n'a pas de liens directs avec Bagdad et pourrait donc rééquilibrer les relations entre d'un côté, la France, et de l'autre, l'Iran et l'Irak. Ils ne cachent plus leur désir de le voir à la direction des affaires françaises, sans le dire ouvertement, mais en faisant en sorte qu'une éventuelle élection présidentielle anticipée lui permette de s'installer à l'Élysée.

La stratégie des terroristes est

plus que jamais semblable à celle adoptée par les Iraniens lors de la longue affaire des otages américains à Téhéran. Alors, il s'agissait de « punir » Carter, le « grand satan » coupable d'avoir non seulement aidé le Chah mais aussi tenté de libérer les ressortissants américains. Aujourd'hui, il s'agit

de « punir » François Mitterrand, coupable, à leurs yeux, de poursuivre une politique pro-irakienne dans le Golfe et « néo-colonialiste » au Liban. Dans son dernier communiqué, daté du 14 mars, le Djihad Islamique écrivait : « *Nous n'avons pas demandé de rançon, nous ne sommes pas des esclava-*

gistes ». Le « changement tangible de sa politique » réclamé par les terroristes libanais ne pouvant intervenir, du moins à court terme, on ne peut plus exclure que les otages français restent détenus jusqu'aux prochaines élections présidentielles.

Elio COMARIN

« NO FUTURE... »

JUSQU'A QUAND ?

■ Il est un peu plus de 18 h jeudi dernier lorsque une explosion se produit dans la galerie « Point-Show » aux Champs-Élysées. Il y a des blessés partout... deux hommes gisent à terre. L'un est déjà mort. C'est un ressortissant libanais. L'autre décèdera quelques instants plus tard à la suite de ses blessures. Il s'agit de Nabil Dagher qui avait été écroué pendant un mois dans le cadre d'une enquête sur les FARL.

L'annonce de la formation du gouvernement Chirac a coïncidé, jeudi dernier, avec l'explosion d'une bombe à la galerie « Point-Show » sur les Champs Élysées, faisant deux morts, vingt-huit blessés dont dix grièvement atteints. Un autre attentat est évité de justesse à la station RER Chatelet grâce à la présence d'esprit d'un voyageur qui, apercevant un sac « suspect » le jettera sur la voie. L'attentat meurtrier sera revendiqué – depuis Beyrouth – par le « Comité de soutien aux prisonniers politiques arabes et du Proche Orient » (CSPPA). Cette même organisation avait revendiqué l'attentat contre le TGV lundi 17 mars qui avait fait une dizaine de blessés. Le CSPPA faisait parvenir à l'AFP un communiqué où il précisait qu'il s'agissait du « premier attentat

d'une nouvelle série si on ne libère pas, et vite, Abdelkader Essaadi (alias Georges Ibrahim Abdallah), Anis Nakkache et Garbidjan ».

Outre l'attentat contre la galerie du Claridge, le 3 février le CSPPA avait déjà revendiqué les attentats sanglants – eux aussi – commis le 4 février à la librairie « Gibert-jeune » et le 5 février à la FNAC-sport au « Forum des halles » qui firent douze blessés. Par ailleurs, deux attentats à l'explosif avaient été perpétrés le 7 décembre 1985 contre les grands magasins du Printemps et des Galeries Lafayette faisant 35 blessés, dont une dizaine gravement atteints. Ces deux premiers attentats n'avaient pas été revendiqués, mais pour les enquêteurs de la police judiciaire leur origine ne faisait aucun

doute : c'est la « piste moyen-orientale » qui est retenue.

« La piste moyen-orientale » kezako ? Au risque de se perdre dans ce qui apparaît comme une nébuleuse, il convient pourtant d'essayer de clarifier la situation, afin de ne pas tomber dans le piège des mots. La situation dans cette partie du monde, et particulièrement au Liban, apparaît aux yeux de l'opinion publique – qui ne comprend pas ce que la France vient y faire – comme un merdier inextricable. Le Liban malheureusement ressemble à un interminable partie d'échecs. Ce pays qui fut au Moyen-Orient ce que la Suisse est à l'Europe, est en passe de devenir le premier pays « punk » de la planète : « No future » pourrait bien s'inscrire aux frontons des sièges des mille et une milices qui s'affrontent et se réconcilient tous les jours... Le cèdre qui fut l'emblème national, n'est plus qu'un bois mort qui n'en finit plus de se consumer dans un pays transformé en brasier. Faut-il alors essayer de trouver une logique à cette interminable guerre, qui par surcroît s'est exportée en Occident et particulièrement en France, avec ces derniers attentats ?

Ce que l'on peut dire sans risque de se tromper, c'est que ni « Djihad Islamique » ni l'organisation de la justice révolu-

tionnaire qui a revendiqué l'enlèvement de l'équipe d'Antenne 2 ne sont responsables des dernières tueries parisiennes, trop occupés à négocier le sort des otages avec les différents émissaires du gouvernement français. Leurs revendications sont claires : cessation de toute aide militaire à l'Irak, et libération de Anis Nakkach, chef du commando qui tenta d'assassiner Chapour Bakhtiar, ex Premier-ministre du chah d'Iran, et le retour à Paris des deux opposants irakiens livrés à Bagdad par les autorités françaises.

Il est fort probable par contre que les attentats-massacres soient l'œuvre des FARL (Fraction Armées Révolutionnaires Libanaise), groupe d'obédience « marxiste-familiale », composé d'une poignée d'individus. Des chrétiens originaires de la même tribu à Qobeyat dans le nord du Liban, et, dont Georges Ibrahim Abdallah est le chef. Les FARL sont le dernier avatar du mouvement national libanais qui regroupait dans les années soixante-dix ce que l'on appelait les « forces progressistes ». Ce dernier affirme d'ailleurs dans un communiqué remis à la presse « n'avoir aucun lien avec le mouvement religieux et donc aucune responsabilité dans la séquestration d'espions français ». Par contre il reproche au gouvernement français de ne pas avoir tenu parole en maintenant en détention G. Ibrahim Abdallah. Celui-ci, effectivement, devait

être relaxé par un magistrat lyonnais, mais fut maintenu en détention suite à des révélations de la DST faisant état de découvertes d'armes lui appartenant, et qui auraient servi aux attentats commis en 1981 et 1982 contre deux « diplomates » américains et un « diplomate » israélien, considérés par les FARL comme des « agents de renseignements ». Pourtant, de sources dignes de foi, tant à Paris qu'à Beyrouth, on affirme qu'un accord était intervenu entre les autorités françaises et les FARL, sur la libération de G. Brahim Abdallah. Cette négociation aurait été menée par l'entremise de l'Algérie qui aurait convaincu, à l'époque, les FARL de relâcher Sidney Peyroles, alors directeur du centre culturel français à Tripoli (nord Liban), enlevé le 23 mars 1985 et libéré le 1^{er} avril 1985.

On peut se poser la question de savoir à quoi joue la DST dans toutes ces affaires, surtout après l'incroyable bavure des deux irakiens. Le tout nouveau Premier ministre Jacques Chirac - il est vrai réagissant à chaud - après la série d'attentats donne le ton en déclarant : *que la police soit sûre de la détermination du gouvernement (...) qui est bien décidé à lui donner les moyens d'agir et à la couvrir si par malheur un accident arrivait*. Faut-il, alors, s'attendre à d'autres bavures dans les jours qui viennent ?

Farid AICHOUNE

LES AUTRES OTAGES

■ Où sont passés les 2 000 otages libanais, palestiniens, ou d'autres nationalités arabes, capturés eux aussi au Liban et dont personne ne semble vouloir parler ?

Depuis plus de dix ans, ces détenus font l'objet d'un marchandage entre les milices libanaises rivales. Leurs sorts demeurent toujours inconnus. Les familles n'ont aucune nouvelles, juste quelques rumeurs sur l'exécution possible de l'un des leurs. Les négociations et tentatives pour la libération ont échoué depuis l'invasion israélienne au Liban en 1982.

Qu'on se rassure donc ! La prise d'otages au Liban est une tactique de guerre qui ne vise pas essentiellement les français ou les occidentaux. L'enlèvement et la détention ne datent d'ailleurs pas d'aujourd'hui. Aussi est-il impossible de donner le chiffre exact des otages détenus depuis le début des événements en 1975-1976. La tactique de l'enlèvement visait et vise toujours ceux qui vivent sur le territoire libanais. Chaque citoyen libanais peut se considérer comme objectif, une cible, un otage potentiel. Selon son appartenance communautaire, politique et régionale. Personne n'est à l'abri. Pas même les chefs politiques : Walid Joumblat (chef de la police druze), Béchir Gemayel (chef des milices chrétiennes élu président de la République) assassiné en septembre 1982. Si plusieurs responsables politiques et militaires ont eu la chance d'être libérés à cause de leur important statut au sein de la hiérarchie sociale et politique, nombreux sont les hommes et les femmes, et même les enfants qui n'ont pas cette aubaine et attendent toujours.

Depuis le début des événements dès 1975, on a pu enregistrer des centaines de disparus. Ce n'est qu'après l'intervention israélienne de juin 1982 au Liban qu'un « Comité des parents des otages libanais » va se créer. Entre-temps, la libération des otages



s'est faite par pressions sur les ravisseurs... Les rapports publiés, il y a deux ans par le « Comité des parents des otages libanais » et ceux de la Fédération Internationale des Droits de l'Homme et le Centre d'Information sur les Droits de l'Homme donnent le chiffre de 2 100 personnes entre 1975-1976. C'est à partir de juin 1982 que le FL, profitant de l'alliance avec l'armée israélienne qui lui laisse le champ libre pour perquisitionner et contrôler une large partie du territoire, aurait pu capturer 723 libanais et 605 Palestiniens. La plupart de ces derniers auraient été enlevés lors du massacre de Sabra et Chatila.

Toujours selon les mêmes sources, la totalité des personnes prises en otages seraient détenus dans 22 centres de détention, tous implantés en secteur chrétien. Les plus importants de ces centres sont : la Quarantaine où se trouve également le conseil de guerre et



BRAHIM CHANCHABI

le conseil de sécurité du parti phalangiste. La caserne « Al Oun fouan » à Dbaiké, localité située dans la banlieue chrétienne de Beyrouth, le couvent Adonis et la caserne, le couvent de Saint Moïse à Baabda (ville chrétienne, dans laquelle se trouve le palais présidentiel), la caserne militaire de Amchit (ville chrétienne du Nord Liban), la résidence de Béchara Teyan près du village de Quattara (Nord Liban). S'ajoute à ces centres, d'autres moins importants au Sud Liban et au Mont Liban.

D'autre part, le FL et le « Comité des parents de détenus chrétiens » ont établi une liste de 100 prisonniers détenus par le Mouvement « Amal » et le parti progressiste socialiste druze, enlevés après 1983. Ils seraient détenus dans les permanences centrales de ces deux partis.

D'autre part, l'armée du Sud-Liban, financée et armée par Israël détient une trentaine de libanais tous issus du village de Khyam sous contrôle israélien. Le sort de ces otages Libanais, Palestiniens et Arabes reste flou. Le

FL avoue détenir 60 « criminels », quant au PSP et à AMAL, on se déclare prêt à échanger les prisonniers phalangistes contre la totalité des musulmans détenus par le FL. En attendant l'échange, on parle de possibilité de visite des familles. Toutes les tentatives pour obtenir la libération menées par des organisations internationales et les comités libanais ont échouées. Le FL refuse de donner le nombre exact des personnes qu'il détient. De plus, il nie être en possession de personnes enlevés avant 1982.

Et pourtant, un avocat musulman, M^e Hamiyet, enlevé le 12/10/83 et libéré deux semaines plus tard, affirme avoir vu de nombreux otages dans le troisième sous-sol du bâtiment du Conseil de guerre des phalanges. Autre indice : Mohamed Noureddine, dont les parents disent qu'il a été enlevé par les phalanges en 1976, a été retrouvé abattu près d'une permanence phalangiste, à Beyrouth Est. Madame Halwari, présidente du comité des otages détenus par les Forces Libanaises, a

pu rencontrer l'un de ces prisonniers. Celui-ci témoigne : il a été enlevé en 1976 et durant cette période il dit avoir été forcé à donner régulièrement du sang. Ceci lui a causé de graves problèmes de santé, il a beaucoup maigri (toujours selon Mme Helwani). Cet homme a été libéré dans des circonstances confuses et son état de santé ne permet pas de le soumettre à des questions. Le FL semble avoir liquidé un grand nombre des détenus. Les otages restant semblent être dans des casernes et lieux de détention ; on les oblige à travailler sur des chantiers et on refuse, jusqu'à présent de donner leurs noms pour ne pas ainsi assumer la responsabilité de la disparition des autres détenus.

La persistance de la guerre civile au Liban et ses complications empêche la poursuite des négociations pour la libération de ces otages. D'autres otages et détenus s'ajoutent à la longue liste déjà existante, que qui aggrave le problème de jour en jour.

Faycal JALLOUL

B : *Oui, cette phrase étonnante de cette vieille femme qui n'avait jamais été à l'école : « Toi, ce que tu penses, tu l'écris. Moi, je ne sais pas écrire, mais je leur envoie mon fils là-bas. C'est pareil... c'est ainsi que je m'exprime, mais je dis la même chose que toi »*

P.B : Michel Seurat avait fait précéder les Nouvelles d'une belle et dense introduction consacrée à l'écrivain et, à travers lui, aux Palestiniens... et aux opprimés. Dès la première ligne de sa préface, l'on a une idée de sa lucidité : « Depuis Deir-Yassin, les Israéliens se sont fait une règle stratégique de toujours garder l'initiative de la violence ».

Puis à propos des opprimés et de leur refus de soumission, il établit un parallèle bien naturel entre la lutte du peuple palestinien et celle du peuple algérien durant la nuit coloniale : « Le peuple se métamorphose, il devient chrysalide en disparaissant de l'histoire. C'est ainsi que nous avons compris le dénouement dans « des hommes dans le soleil » : les trois Palestiniens ne meurent pas, mais plutôt retournent à la matrice originelle (la citerne), qui les mettra au monde une deuxième fois quand il sera l'heure. Tout comme cette grotte dans laquelle le peuple algérien s'est recueilli tout au long de la nuit coloniale, mais dans laquelle fut conçue la « Nedjma » de Kateb Yacine. Et Nedjma, c'est bien sûr, l'Algérie de la Toussaint 1954, tout comme Saad est la Palestine de la Résistance. Telle fut la stratégie des peuples opprimés... »

Ce travail, pour faire connaître en langue française l'œuvre d'un grand écrivain palestinien assassiné, ne me paraît pas précisément d'un « espion » !

B : *Par contre Seurat était bien un spécialiste du monde arabe.*

P.B : C'était un espoir de l'Université française dans le domaine des études arabes. C'était un chercheur du CNRS, pensionnaire à l'institut français d'études arabes de Damas, qui devint l'un des animateurs du Centre d'études et de recherches sur le Moyen Orient contemporain (Le CERMOC), Centre Français établi à Beyrouth et contrôlé par un Conseil de personnalités universitaires

D'UN ASSASSINAT A L'AUTRE

PORTRAIT DE MICHEL SEURAT

■ La disparition de Michel Seurat laisse encore planer le doute autour de « sa mort » et de sa personnalité. Pierre Bernard, directeur des Editions Sindbad, tente de restituer avec *Baraka* la personnalité de cet homme assassiné au Liban.

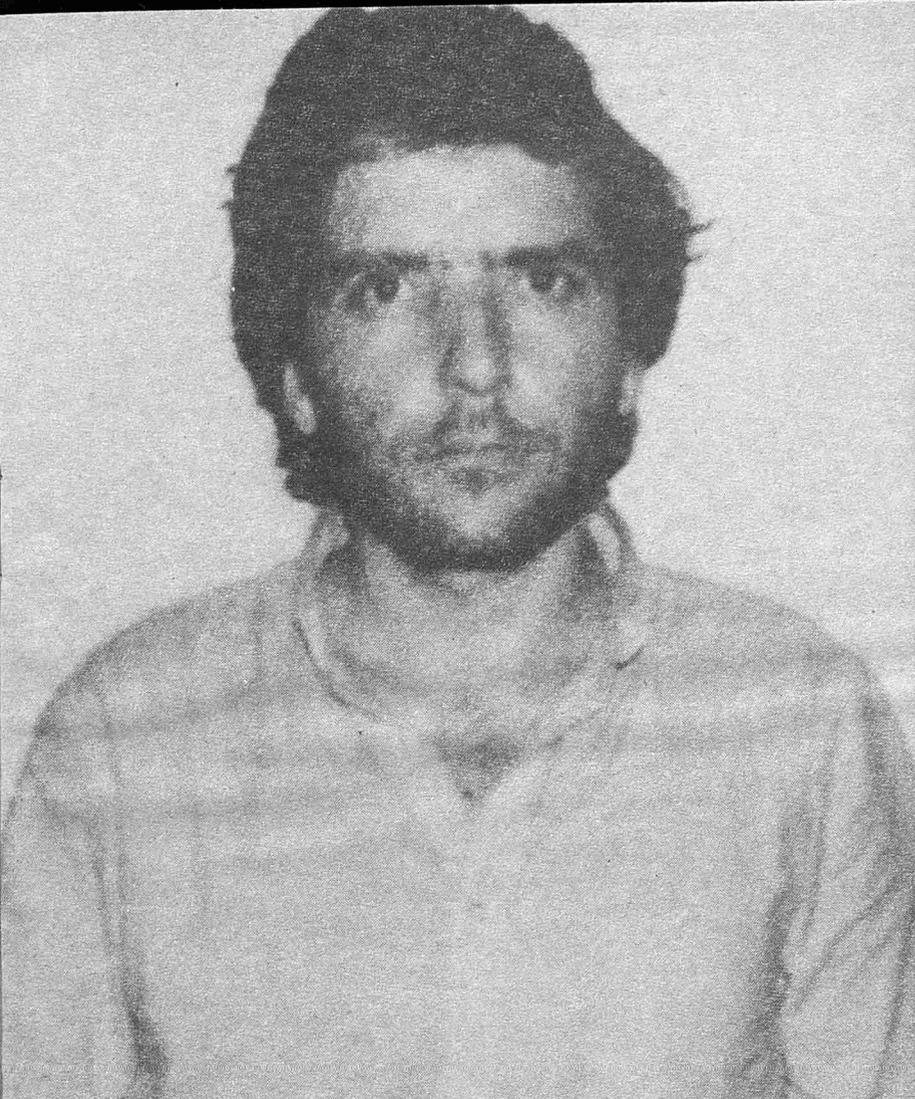
BARAKA : *Relisant, la semaine passée, l'admirable préface de Michel Seurat aux Nouvelles de Ghassan Kanafani qu'il avait traduites et publiées à vos éditions Sindbad, en 1977, sous le titre « Des hommes dans le soleil », nous avons soudain songé que vous, Pierre Bernard, l'avez sans doute connu. Peut-être voudrez-vous évoquer sa présence ou sa mémoire, car on ne parvient pas à croire qu'il soit mort, n'est-ce pas ?*

Pierre BERNARD : Nous pensons à lui, où qu'il soit ! Je l'ai connu en 1975. Il venait de la part du Comité Kanafani, parce qu'il avait traduit les Nouvelles de cet écrivain palestinien majeur, Nouvelles dont la plus longue est titrée : « Des hommes dans le soleil ». Le cinéaste égyptien, Tawfik Salah, en a, d'ailleurs, tiré un film, en 1972, intitulé « Les dupes ». Michel Seurat avait appris que je voulais publier un ouvrage de cet

écrivain assassiné par les services secrets israéliens le 8 juillet 1972 (sa voiture avait été piégée).

Le choix de Seurat, la traduction de ces Nouvelles en français, était intéressant parce que Ghassan Kanafani, inconnu en Europe, était totalement engagé dans la bataille : Palestinien de Jaffa vivant au Liban, il avait rejoint le Mouvement Nationaliste Arabe, puis le front Populaire pour la Libération de la Palestine, de Georges Habache, dont il était devenu le porte-parole.

Je dois dire, cependant, que la publication du livre « Des hommes dans le soleil », en 1977, n'a pas suscité l'écho que l'on avait pu supposer en France, la presse ayant alors fait l'impasse sur ce recueil de superbes nouvelles dont la plus extraordinaire est la troisième : « Oum Saad ».



A.F.P.

franco-libanaises.

Les Editions Sindbad diffusent, d'ailleurs, les ouvrages du CER-MOC, et j'ai là deux ouvrages collectifs auxquels Michel Seurat a collaboré : « industrialisation et changements sociaux dans l'Orient Arabe » ainsi que « Mouvements communautaires et espaces urbains au Maghreb ». Ouvrages de références, publiés à partir de recherches, mais aussi d'un fond documentaire important constitué par des livres, revues, archives, documents, statistiques et thèses, rassemblés par le Centre d'études.

Il n'est pas inutile de faire ici un rapprochement avec l'appel lancé par Michel Seurat et des arabisants vivant à Beyrouth. (il faut savoir que sa femme, Mary, est Libanaise, et que la famille habite à Beyrouth Ouest, donc dans la partie musulmane de la ville). Cet appel demandait aux Israéliens de restituer au Centre de recherches et d'études palestiniennes, toutes ses archives prises par l'armée israélienne d'occupation en 1982. Voilà, résumée très succinctement, la carrière d'un universitaire et le combat intellectuel de celui que le Jihad islamique désigne comme « un ennemi des opprimés » ! Et celui à propos duquel cinq arabisants de renom - André Miquel (administrateur général de la Bibliothèque Nationale à Paris), Dominique Chevalier, Mohamed

Arkoun, André Raymond et Jacqueline Sublet - ont appelé leurs collègues à manifester leur solidarité dans tous les lieux où se déroulent des recherches ou enseignements sur le monde arabe ».

B : *Par-delà son activité de chercheur et d'universitaire, par-delà ses écrits, par-delà la précision de son style, comment était l'homme lui-même ?*

P.B : L'homme lui-même, que j'ai connu alors qu'il n'avait que trente-trois ans, apparaissait jeune, clair et fier, avec un charme incontestable. Ce n'était, certes pas un être fade, invitant à l'oubli. Curieusement, je m'aperçois maintenant qu'il avait cette impétuosité, cette rapidité, cette avidité de vie, qui ajoutent encore une sorte de beauté aux êtres qui vivent dans l'insouciance de la mort. Je dis cela, ne sachant rien, bien sûr, de son destin réel aujourd'hui. Encore que je craigne, comme Mary Seurat, que Michel ait été assassiné. Par contre, je suis certain que Michel a toujours manifesté son mépris le plus grand pour ses ravisseurs, tant il connaît le Levant aussi bien sinon mieux qu'eux, et tant il en aime les peuples.

B : *Que pourrait signifier de part et d'autre de la Méditerranée, la disparition de Michel Seurat ?*

P.B : Pour les Français, qu'on ne peut pas faire tout et le contraire de tout dans le domaine de la poli-

tique méditerranéenne, s'agissant de peuples cultivés, sensibles aux signes et aux symboles. Ensuite, si des extrémistes ont voulu peser sur les élections françaises, il fallait refuser cette intrusion dans nos affaires exiger un consensus des médias. Dès qu'il s'agit de l'Orient, il est connu - au moins de puis De Gaulle - qu'il faut en avoir des idées simples et une vision claire. Il n'y avait donc que trois attitudes possibles :

Soit le refus de tout chantage aux otages. C'est l'attitude généralement adoptée avec succès par les Israéliens.

Soit la réplique dans l'ombre et de même nature : c'est l'attitude adoptée avec succès par les Soviétiques, qui ont très rapidement retrouvé trois de leurs quatre diplomates, après avoir exercé quelques violences sur le proche parent d'un des chefs des ravisseurs, au Liban même.

Soit négociateur et payer.

Si c'est cette dernière attitude que les responsables français ont adoptée, que n'ont-ils payé le prix quand il était encore temps !

Je suis d'accord avec Mary Seurat qui, dans sa détresse, mais avec quelle allure, rappelait que le gouvernement français, aurait pu, depuis longtemps, expulser les auteurs de la tentative d'assassinat contre l'ex-premier ministre iranien Chapour Bahktiar. Le gouvernement n'a-t-il pas relâché les assassins de Ezzedine Kalak - qui fut l'un des plus sympathiques représentants de l'OLP en France - à la suite d'un accord passé avec Abou Nidal ! Là, on résiste... Par contre, deux Irakiens risquant le poteau d'exécution furent conduits manu militari à Bagdad. Et Mary Seurat de s'écrier : « La France va négocier. Mon mari est parti. C'est fini. La France aurait pu payer bien moins cher en juillet dernier ! »

Mais il est vrai que la politique française au Proche-Orient est anguleuse, nébuleuse et fumeuse. Ne parlons pas de notre intervention dans un conflit qui oppose deux nations musulmanes, intervention qui se caractérise par un engagement au côté de l'Irak, qui a déclaré la guerre, mais qui ne pourra sans doute pas rembourser nos fournitures d'armement. (Ren-

dons grâce à Sadam Hussein pour son geste en faveur de ses deux malheureux compatriotes qui lui ont été livrés.) Intervention qui aura également pour conséquence la restitution par la France aux Iraniens de la somme astronomique que le Shah avait investi dans Framaton.

Une bonne diplomatie aurait pu aussi consister à demander à un gouvernement ami d'intervenir avec succès. Ce fut le cas des Etats-Unis qui ont récupéré les otages de leur ambassade à Téhéran grâce aux Algériens. (Notons que ces derniers, comme les Vietnamiens d'ailleurs, ne prirent pas d'otages et n'assassinèrent pas les amis de leur culture et de leur civilisation durant les conflits qui les opposèrent à la France coloniale). On peut se préoccuper de ce que l'avenir réserve aux riverains de la Méditerranée, lorsque les amis des peuples du Levant sont menacés, voire assassinés par des Proche-Orientaux. On peut se demander si cela ne fait pas objectivement le jeu des ennemis de ces peuples. Et il ne faut pas exclure une conjonction des extrémismes : services secrets Israéliens, Abou Nidal, multiples milices, Jihad islamique, même combat ! L'on voit bien que cette guerre du Liban - qui n'est pas, du coup, sans rappeler la guerre d'Espagne - peut être la répétition générale annonciatrice d'une guerre civile autour de toute notre Méditerranée, rives occidentales comprises. Chaque attentat commis actuellement en France multiplie les partisans de M. Le Pen et renforce le refus de l'Islam. A qui profite le crime ?

Quand je pense à Michel Seurat, je me dis que cet Islam s'attaquant au savoir serait donc un Islam lui-même pris en otage. En quelque sorte, une parodie d'Islam. Et je me demande - pour conclure pragmatiquement - lorsque je rééditerai « Des hommes dans le soleil », si je ne devrais pas préciser le destin des auteurs : Ghassan Kanafani, assassiné en 1972 par les services secrets Israéliens, traduit par Michel Seurat, « assassiné » en 1986 par une « milice islamique ». **Propos recueillis par Denise BARAT**

VAGUE D'OPPOSITION AU PCF

« Ils n'ont qu'un seul objectif : Tenir ! Et puis nous écœurer... » Au soir de la première séance du Comité central les « rénovateurs » ne se faisaient plus d'illusions. Le rapport de Paul Laurent (« *Totalement verrouillé* ») terminé, les fidèles de Georges Marchais sont montés au créneau pour attaquer directement les contestataires, Pierre Juquin en tête accusé d'être l'organisateur « *fractionnel* » de manifestations militantes internes « *qui n'ont rien de spontané* », a assuré un Sherlock Holmes local.

Au cours du long débat qui s'est poursuivi tard dans la soirée, le Comité central a entendu six interventions critiques.

Claude Poperen s'en est pris aux majoritaires qui, selon lui, ne sont même pas fidèles aux résolutions du 25^e Congrès. Il a notamment fait référence à la notion de « *Nouveau Rassemblement Populaire Majoritaire* », pourtant présenté à l'époque comme une grande innovation théorique et aujourd'hui passé aux oubliettes. Claude Llabres, l'adjoint de Guy Hermier à la section des intellectuels est

PIERRE JUQUIN: L'HOMME À ABATTRE

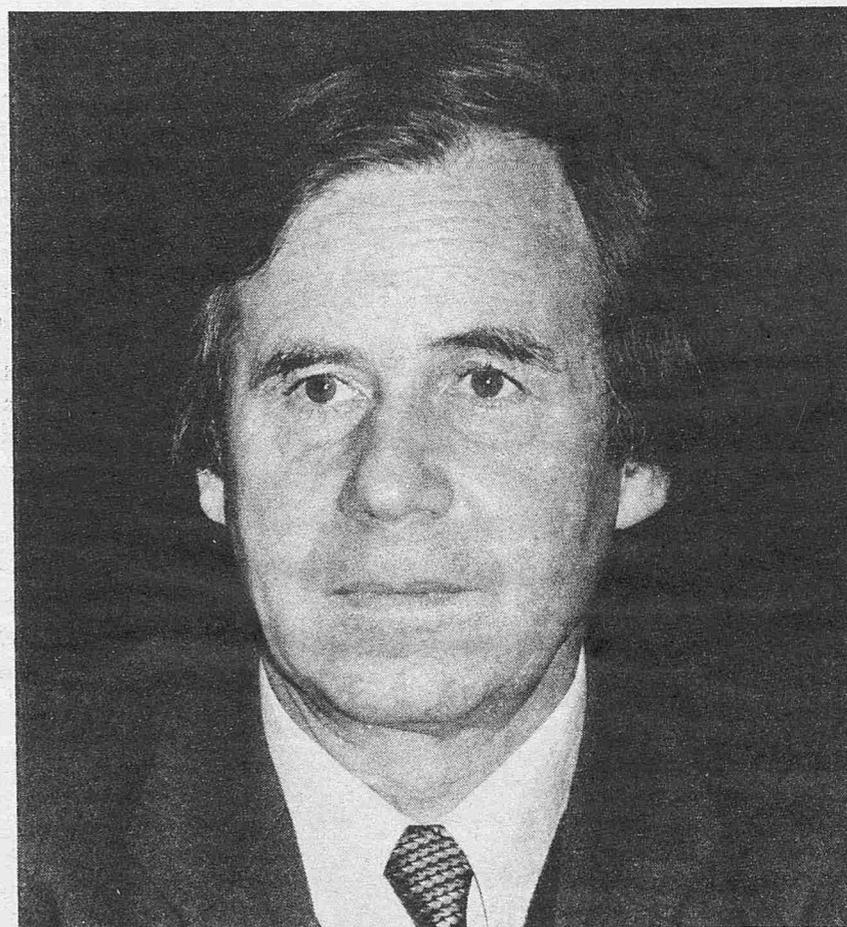
■ Pour les rénovateurs, la situation aurait pu basculer en leur faveur en juin 1984 lorsque le Comité central a refusé de voter le rapport sur les élections européennes. Mais aujourd'hui...

« *Il est peut-être déjà trop tard* ». La phrase revient souvent dans les propos de Pierre Juquin. Défaitisme ? Empruntant au dirigeant communiste et philosophe italien des années 30, Antonio Gramsci, l'ex-porte parole du PCF répond : « *Pessimisme de l'intelligence* ».

Quant à « l'optimisme de la volonté », l'autre partie de la citation gramscienne, c'est manifestement ce qui fait courir le chef de file des rénovateurs.

Dimanche 23 mars. Demain c'est le comité central. Une réunion « historique » à l'issue de laquelle les milliers de contestataires qui réclament la convocation d'un congrès extraordinaire du parti, celui de la « dernière chance », disent-ils, sauront si la direction aura l'intelligence d'ouvrir un peu les fenêtres ou si elle continuera à « bétonner » au risque d'écœurer un peu plus encore les quelques forces vives qui y « croient toujours ».

Dans son bureau-salle de séjour, situé au quatrième étage d'un HLM du 14^e arrondissement, Pierre Juquin prépare son intervention. Devant lui, des chiffres, des graphiques, des livres... Difficile de travailler au calme. Le téléphone n'arrête pas de sonner : des camarades, des amis, des journalistes... On lui demande un conseil, un pronostic, on lui annonce telle ou telle initiative de communistes de base, on l'encourage. « *Un bon signe* », lance Juquin. Mais n'est-il pas déjà trop tard ?... Son combat, Juquin le mène évidemment au nom d'un certain nombre de convictions politiques et de projets d'avenir. Mais on sent aussi de la révolte sentimentale chez cet homme qui, avec un brin de naïveté, s'étonne encore de ce



D.R.

qu'« ils » ont fait du parti. Un parti auquel il a adhéré à l'âge de 23 ans en 1953 alors qu'étudiant à Normale-Sup, il est encore, dit-il sous l'influence de l'activité communiste pendant la Résistance. Le communisme est pour lui à cette époque « un pôle moral et philosophique » et les communistes, un « type d'hommes », ceux que Roger Vaillant appelait « les lions »... C'est l'époque de la guerre froide, de la Corée, des guerres coloniales, du mouvement de la paix. Membre de la cellule de

Normale-Sup, en compagnie de Michel Foucault, Pierre Bourdieu, Emmanuel Leroy-Ladurie (« *Ils sont bien loin de nous maintenant...* »), Pierre Juquin se lance dans l'action pacifiste et antifasciste. En 58, il se retrouve, « par hasard », raconte-t-il à la tête des Comités de Défense de la République que le parti tentait de créer dans tous les milieux pour contrer « le coup de force gaulliste ». Remarqué, le voilà en 1959 membre du Comité Fédéral de Seine-Sud (la fédération du Val-de-

Marne d'aujourd'hui) dont le secrétaire était Georges Marchais.

1964 : c'est le comité central pour lui, la guerre d'Algérie et la fin du Kroutchévisme pour tous les communistes. Deux grandes occasions manquées par le PCF. « J'étais kroutchévien, raconte Juquin. Pour moi, cela voulait dire la Paix, l'Union, un style nouveau... S'il n'y avait pas eu l'Algérie, j'aurais eu des problèmes. Mais il fallait serrer les coudes ». Exit les premiers « rénovateurs », les Casanova, Servin, Pronteau... Pierre Juquin est chargé de « suivre » l'activité des enseignants communistes au sein de la section des intellectuels du CC. Il y nouera des contacts et des amitiés qui aujourd'hui jouent encore : la « rénovation » n'est-elle pas majoritaire parmi les responsables communistes du SNES, du SNES-sup ou du SNCS, les syndicats d'enseignants et de chercheurs ?

En 1967, il est élu député de l'Essonne. L'union de la Gauche est encore un slogan, mais il y croit. Il faudra Mai 68 pour lui donner, quelques années plus tard, un contenu concret.

Encore une fois, le PCF, et Pierre Juquin avec lui, rate un rendez-vous. « J'ai été totalement solidaire de la direction et je me suis tout-à-fait trompé » dit-il aujourd'hui. Comme la majorité de ses pairs, Juquin n'a vu dans l'immense mouvement printanier qu'« une tentative des petits bourgeois de déborder la classe ouvrière ». A l'évidence, il s'en mord les doigts. Mais il avait, encore une fois, une « bonne » raison de « serrer les coudes » : « Je ne voyais pas de débouché politique au mouvement. Il était donc utopique... ».

Certes il y eut aussi en cette dense année 68, la première et unique (jusqu'ici) rénovation réussie d'un parti communiste, celui de Tchécoslovaquie et Juquin se souvient d'avoir réclamé au CC, « dès avril 68 » que le PCF « soutienne Dubcek ». Le PCF condamnera l'invasion russe. Mais les timides audaces de Waldek Rochet, le secrétaire général de l'époque avec lequel Juquin espérait voir le parti « s'émanciper », seront bientôt étouffées avec son remplacement par Georges Marchais. Les éventuels doutes qu'il aurait pu se formuler alors ne pèsent pas grand chose face à « la grande aventure du Programme Commun » qui commence en 1972.

Pierre Juquin est de toutes les réunions avec le PS, « de la naissance à la rupture » lance-t-il en souriant tristement. Avec Pierre Joxe, du côté socialiste, il tient la

plume du document qui servira de ciment à l'Union de la gauche.

Avec le recul, ce programme « dans son contenu comme dans sa démarche » ne lui « semble pas bon ». C'était affirmer-t-il maintenant, « le dernier programme keynésien, étatiste, quantitatif, déjà dépassé par la crise » Mais « quelle idée formidable ! Enfin le parti cessait d'être un éternel protestataire et prenait des dispositions pour être à la hauteur des perspectives de gouvernement ».

C'est pour Pierre Juquin une période faste. On parlera bientôt d'Euro-Communisme. En 1976, il serre la main, sur la scène de la Mutualité à Paris, « sur mandat du bureau politique », au dissident russe Léonil Pliouch. Puis vint 1977, et la rupture PC-PS. « Je l'ai très mal vécu, se souvient-il et je crois aujourd'hui qu'il aurait fallu déjouer le piège que nous tendait le PS en signant, même si nos objectifs de « renégociation » n'étaient pas tous atteints ; Mitterrand préférerait aller au pouvoir par la voie présidentielle avec ses propres options plutôt que par la voie parlementaire avec un programme signé en commun avec les communistes. Nouveau rendez-vous loupé. La contestation gagne le parti et en 1978, des militants lancent le mouvement « Union dans les luttes ». La direction du parti, et avec elle Pierre Juquin, réagit fermement. En 1979, il est élu membre du bureau politique et désigné porte-parole du parti... Autocritique : « J'ai sous-estimé ce mouvement et surtout j'ai pensé qu'il fallait faire front face à une situation dure pour le parti. Et puis on était encore sur la lancée de l'Euro-Communisme. 1979, c'est l'année où je rédige avec Fiterman le premier document qui officialise l'autogestion au PCF... ».

Juquin rate encore une autre vague de contestation : celle que soulève Henri Fiszbin, le secrétaire de la fédération de Paris, son collègue au comité central : « J'ai mal compris sa position de départ... » dit-il, un peu rapidement, peut-être pressé de se délimiter de ce « communiste critique », plus socialiste que bien des socialistes. Il est vrai que pèse sur les « rénovateurs » cette « calamité » (dixit Juquin) qui voudrait qu'un contestataire communiste se retrouve très vite membre du PS. Il y eut encore Vitry et la visite des Bulldozers de la municipalité communiste au foyer d'immigrés maliens : « Un fait très grave qui nous a éloigné de nos fondateurs ». Pourtant, encore une fois Juquin « serre les coudes ».

Mais alors qu'est-ce qui l'a fait

craquer ? L'abandon de la condamnation de la force de frappe ? « Il fallait prendre nos responsabilités, mais on a abandonné la lutte pacifiste, et il aurait fallu organiser un grand débat préalable... »

En réalité, c'est en 1980, à l'occasion de l'analyse des résultats d'un sondage confidentiel qu'a fait réaliser le bureau politique que les « doutes » de Pierre Juquin se transforment en « inquiétudes » : « Tout se conjugait pour montrer notre incapacité à comprendre la société ».

Il faudra encore « avaler » quelques couleuvres mais en 1984, les résultats des élections européennes, la chute abrupte vers les 11% l'amène à « prendre la parole ». On connaît la suite...

« C'est maintenant ou jamais ! Il faut mettre toutes les cartes sur la table, lancer un grand débat, redonner la parole aux communistes. Mais il est déjà peut-être trop tard... ».

Et si la direction continue à ne rien vouloir savoir ? « Des générations militantes, une richesse humaine, une implantation, etc seront perdues. Mais le courant révolutionnaire a horreur du vide et des générations plus jeunes créeront quelque chose. Si on en vient - on y est presque - au niveau des communistes allemands, il y aura quelque chose comme les Verts qui représentent un mouvement très profond qui va bien au-delà de l'écologie. Mais ce sera beaucoup de temps et de travail perdus ».

Pierre Juquin, quant à lui, ne se voit pas « homme politique en dehors du parti ». Il continuera certes à « se passionner pour la politique » mais « qu'on ne compte pas sur lui pour aller au PS ».

Il lui restera dans ce cas du temps pour cultiver les plaisirs qui lui manquent aujourd'hui : lire (« et pas que des essais »), réfléchir à la question du « courage civique » (cette « grande question contemporaine » que l'étude des totalitarismes a selon lui fait surgir), aller au théâtre (il a aimé Marat-Sade), au cinéma (Sans toit ni loi l'a « déçu »), reprendre un poste dans l'enseignement (« si possible une chaire de politologie ») et surtout, passer de longs moments seul dans sa « petite maison inconfortable » de la montagne auvergnate où il pourra tranquillement, comme il l'a fait l'été dernier pour rédiger son livre, « se retirer tranquillement, faire la tambouille tout seul et respirer l'air de mon pays d'origine ».

Maurice NAJMAN

(1) Autocritiques... Albin Michel 1985.

intervenir pour souligner le sens profond de la quasi-révolte de l'intelligentsia : un reflet naturel de la crise du Parti. Marcel Rigout et Lucien Sève sont eux aussi,



A.F.P.

quoique de façon plus modérée, intervenus dans un sens critique.

Mais c'est Félix Damette qui a fait, selon un des 142 membres de l'honorable assemblée, « Une intervention fondamentale qui a estomaqué le Comité central ».

Pierre Juquin et d'autres responsables ont pris la parole au cours de la journée du mardi. Malgré leur importance, ces interventions ne représentent qu'un témoignage de la vague de contestation qui s'étend et s'approfondit à l'intérieur du Parti. « Le Comité central à été nettoyé au 25^e Congrès », rappelle un rénovateur.

M.N.

TENSION DE L'OR NOIR

OPEP: RENDEZ-VOUS MANQUE

L'OPEP a tenu sa 77^e conférence du 19 au 23 mars à Genève. Si un consensus prématuré a porté sur la réduction de 17 à 14 millions de barils par jour, des divergences sont apparus sur la répartition des quotas.

Les 13 de l'OPEP et leurs invités (le Mexique, l'Angola, le Sultanat d'Oman, la Malaisie et l'Égypte) se sont réunis à Genève pour rétablir le prix du baril de pétrole, passé de 30 à 12 dollars depuis novembre 85. Chaque pays membre devra s'engager à réduire ses ventes à condition qu'il n'y ait pas de manque à gagner, ce qui implique une concertation sur les prix.

En 1979, l'OPEP assurait 60% de la production du monde non-communiste, à la mi-85 sa part du marché était tombée à 33%. Les revenus pétroliers ayant diminué de moitié, « *Tout le monde se rend compte que quelque chose doit être fait, et qui si on veut redresser les prix, il faut agir sur la production* », a déclaré à la presse, le ministre nigérian du pétrole. Du côté lybien, on a également mis l'accent sur « *la gravité de la situation, car les décisions à prendre équivaldraient pour certains pays membres de l'OPEP à réviser leur politique pétrolière* ».

Pris ainsi entre l'effondrement des prix pétroliers et les dettes d'investissement engagées du temps où les prix de l'or noir étaient au beau fixe, les pays de l'OPEP sont aujourd'hui contraints de durcir leurs position afin de juguler l'hémorragie de leurs pétro-dollars. Certains sont même jugés « à problèmes » par les banques occidentales (Mexique, Nigéria, Vénézuéla) et même l'Algérie, la Lybie, l'Iran et l'Arabie Saoudite, ne semblent pas épargnés par le mouvement de rigueur budgétaire dû à la baisse de leurs revenus pétroliers.

Le royaume wahhabite (Arabie Saoudite), terre promise des entreprises de travaux publics occidentales et de millions de travailleurs émigrés, depuis les années 70, demeure toutefois l'un



des rares pays exportateurs de pétrole non-endetté. Et ce, même si ses réserves financières, évaluées à 80 milliards de dollars en 1985, n'ont pas cessé de fondre à un rythme alarmant.

Dans les Emirats voisins, il règne encore une confiance relative : même à 10 dollars le baril, le niveau de vie ne devrait pas être trop affecté. Le Nigéria, quant à lui, avait déjà laissé, dès décembre dernier, entrevoir une révision de son budget, en misant sur une réduction anticipée de 25% des recettes pétrolières.

Pour le Mexique et le Vénézuéla, déjà contraints depuis 1982 à de laborieuses négociations avec leurs banquiers pour rééchelonner leurs dettes, les problèmes prennent une ampleur nouvelle puisqu'avant même la baisse des prix, leurs revenus pétroliers attendus en 86 ne permettaient même pas d'assurer le service de la dette.

Face à l'incertitude sur ses recettes pétrolières, l'Algérie dont

les exportations sont constituées par 97% d'hydrocarbures, doit renégocier les prix du gaz vendu à ses principaux clients (l'Italie, la France et la Belgique), ces prix étant indexés sur les prix officiels de pétrole de l'OPEP.

Un bon nombre de pays moins fortunés (le revenu pétrolier ne dépasse pas les 50 dollars/an pour les 150 millions d'Indonésiens par exemple) n'ont pas attendu Genève pour annoncer de nouvelles mesures d'austérité qui sont autant de menaces pour le tissu socio-politique de ces pays. Pour tous, une même dramatique certitude : même à 20 dollars le baril, le manque à gagner sera lourd, de 7 milliards de dollars pour l'Arabie Saoudite à 2,1 pour l'Indonésie en 1986.

La ratification du consensus pose le problème insurmontable, de la stricte application des quotas, condition sine qua non pour que l'OPEP ramène ainsi sa part du marché de 17 à 14 millions de barils/jour. Evidemment, Genève

n'a pas réuni tous les pays grands producteurs à commencer par les USA, qui campent sur leur traditionnel « Wait and See », et l'URSS qui aurait adressé un message de soutien au Secrétariat de la conférence. Mais toute l'attention se portait sur l'absence d'une Angleterre qui même à 3 dollars le baril, reste gagnante.

Dans l'esprit de l'OPEP, la leçon de ces derniers mois est aussi à tirer par les producteurs de la Mer du Nord. Message apparemment reçu par la Grande Bretagne puisque, pour la première fois depuis trois semaines, à la veille de la conférence qu'elle a pourtant boudée, elle a ramené le prix du brut « Brent » de la Mer du Nord au-dessus de la barre de 15 dollars le baril. Un cadeau à l'OPEP ? Pas uniquement. La manne pétrolière, bouche-trou des déficits de la balance commerciale anglaise, n'a pas que des retombées positives, car si ce « wind full profit » (manne venu du ciel) a permis aux produits de l'industrie anglaise d'être compétitifs, les conséquences de la chute des prix sont aujourd'hui évidentes. Si la production anglaise a atteint son maximum avec plus de 120 millions de tonnes en 1985, elle demeure néanmoins marginale dans l'économie globale britannique. Les retombées à court terme se font déjà ressentir. Le manque à gagner, selon les prévisions du Trésor Britannique, a été estimé à 3 milliards de livres. Et la réduction du fardeau fiscal promis par Mme Thatcher ne sera que de un milliard au lieu de 3,5. La marge de manœuvre anglaise se retrouve donc limitée. On se demande déjà dans les milieux officiels anglais, comment va réagir l'économie britannique lorsque les bénéfices de la Mer du Nord se seront taris.

Mais l'Angleterre est encore loin de la position des pays de l'OPEP qui proposent le baril à 28 dollars. La collaboration est maintenant à l'ordre du jour d'autant plus que la « *structure du marché n'offre que des possibilités limitées pour l'élargissement de la part de l'OPEP* », souligne le président de la Shell, et que, si la production de l'organisation ne représente que le 1/3 de la consommation du monde non communiste, le pétrole arabe assure encore 62% des échanges mondiaux.

Tout dépend en définitive du prix que l'on veut retrouver. Mais même à 28 dollars le baril, il y aura des perdants. L'avenir seul nous dira si le baril ne contient que du pétrole.

Moubarak SAMIR

CONFIDENCE LUCIDE SUR LA VIE ABDELHAK SERHANE : TEMOIGNAGES

■ Son dernier roman, *Les Enfants des rues étroites*.

La force de l'œuvre d'Abdelhak Serhane, commencée avec *Messaouda* (Seuil, 1983) et poursuivie avec *Les enfants des rues étroites*, qui vient de paraître chez le même éditeur, c'est la vérité. Une vérité âpre, troublante.

L'art du conteur est mis ici au service d'une dénonciation douloureuse. Ce romancier marocain, qui enseigne à Kénitra, est plus et mieux qu'un autobiographe. Il est un témoin sensible et précis. Le comptable des émotions et des trahisons à la campagne et à la ville.

Les enfants des rues étroites marquent un tournant. Qui veut savoir quelles espérances et quels désarrois travaillent la société dans laquelle vit Abdelhak Serhane, trouvera, à la lecture de ce roman, une réponse qui laisse loin derrière, bien des textes connus avant celui-ci.

Ce roman laisse entrer la vie dans ses pages. Par brassées, voici les confidences amères, les luttes sourdes, les violences éhontées, les dettes, les regrets, les craintes, les courages, les frustrations, les coups, l'école, les rues... Abdelhak Serhane sème à tous vents ses souvenirs les plus précieux, ses observations les plus fines, ses hantises et ses colères. Il y faut une énorme générosité : elle est là.

C'est le miracle d'un tel livre que de nous faire accomplir les progrès que son auteur réalise lui-même. Pour dire la passion qui le lie à son pays, Abdelhak Serhane a choisi de ne rien cacher de ce qui le blesse : la corruption dans l'administration, la prostitution, la morgue des nantis, leur rapacité... Et c'est un romancier qui raconte, qui nous permet de visualiser son récit, qui l'anime constamment d'une verve vraie en puisant dans les adages du terroir ou le folklore obscène des enfants.

Les enfants des rues étroites disent l'amour du sol natal par la voix vigoureuse d'un non-dupe. Abdelhak Serhane ne cache pas l'angoisse qui l'étreint devant le spectacle des jeunes oisifs ou des fillettes offertes à la concupiscence des riches. Mais un « héros positif » traverse ce livre comme une onde de lumière. *Les enfants des rues étroites* racontent en effet une amitié insécable. Dans une

société où l'égoïsme semble devenir la loi de la survie individuelle, Abdelhak Serhane insiste avec panache sur la fidélité en amitié.

Livre amer ? Non, livre lucide : « *Comme nous n'avons pas de droits et ne connaissons pas nos devoirs, nous faisons parler l'argent à notre place.* » (p. 65) explique l'un des personnages. Aucun manichéisme ne réduit la valeur de ce roman où chaque situation est observée avec finesse.

Auteur d'une thèse sur la sexualité des jeunes Marocains issus du milieu traditionnel, Abdelhak Serhane est à l'origine de la création *D'Horizons maghrébins*, la



D.R.

Grand photo-reporter (souvenons-nous, entre autres du Tchad, de l'affaire Claustre) et cinéaste (Numéro Zéro, Faits-Divers...), Raymond Depardon vient de publier un admirable petit livre ; photos et textes compris (*). D'une « chimie » émotionnelle intimement biographique qui remonte à la guerre du Vietnam pour passer, au fil des pages, aux ombres et au soleil d'Afrique ; dans le sillage d'Empty Quarter (son premier et récent film de fiction). Images et paroles au passé-présent subjectif. En « négatif » : une femme antérieurement croisée, aimée, perdue, dans l'Indochine de l'époque entre deux missions de photo-journalisme. Comme une tentative de faire « revivre » cet amour tout en l'exorcisant. Par pans d'images, planches-contacts agrandies et côté texte, la voix chuchotée de l'auteur en d'étranges « correspondances » Asie-Afrique.

revue des étudiants maghrébins de l'université de Toulouse-Le Mirail. Curiosité et probité intellectuelle nourrissent aussi bien son art de romancier. Il avait, dans *Messaouda*, témoigné avec virulence contre la « vie volée », éclairant son premier roman avec la figure de sa mère. Toutes les figures issues de l'enfance que nous découvrait *Messaouda* resurgissent dans ce nouveau livre. Abdelhak Serhane se révèle un implacable observateur par son refus viscéral de l'hypocrisie. Il dit les misères, les grandeurs et la violence ou le découragement des caractères. Ici un mendiant dans un train, un militaire arrogant, des

enfants coupables d'un viol, là, des rires, des instituteurs sadiques... Et des conteurs sur la place publique, des gendarmes, des douaniers, des fous...

J'ai lu deux fois *Les enfants des rues étroites*. La première fois, ce fut un tel choc que j'ai aussitôt relu, pour voir ce qu'il en restait, son *Portrait du géniteur en poète officiel* (Denoël, 1985) : l'expérience, ma foi, fut rude. Pour être juste, je dirai que *Les enfants des rues étroites* sont une lecture indispensable comme complément à tout livre se passant, en tout ou en partie, au Maroc.

Salim JAY.

PHOTO - REPORTAGE RAYMOND DEPARDON

■ Son dernier « bébé », un recueil de photos sur Saïgon.

Avec quelqu'un d'aussi foncièrement humble et discret que Depardon, la vie de photographe/cinéaste perd de son « speidage », de sa psychologie obligée et de sa mythologie des as du clic-clac. Dans les infimes mais vertigineux décalages du vécu et de la « vraie vie » (toujours absente disait Rimbaud). Un livre de très belles photos, presque ascétiques par le cadrage et la distance où s'inscrivent les corps dans les paysages, les lignes d'horizon...

Et s'il y a quelque masochisme mental chez Depardon, c'est dans « l'épinglement » d'une souffrance qui refuse de s'éterniser sur elle-même. Qu'il s'agisse de l'attente angoissée de la femme aimée : « *Oh ! Vivement qu'elle soit là... que cela soit terminé, que je puisse rêver en attendant le prochain rendez-vous.* ». Ou de l'irréparable absence des parents dans le « grain » lumineux de la ferme

familiale : « *Tout-à-l'heure, j'ai pleuré en marchant dans la cour, en regardant le soleil sur l'escalier de pierre.* ».

Oui, derrière le « baroudeur » de l'agence de presse Magnum, Raymond Depardon est un oiseleur d'images ; aux filets de phrases ténues mais tissées d'émotion et bouleversantes. Qui sait le prix qu'il faut payer de soi pour obtenir de vraies images personnelles. Toutes noir-et-blanc et nuancées de magnifiques gris. Trêve d'éloges !... « *Les fiancées de Saïgon* » est un petit livre à garder dans la poche et à ouvrir souvent. Celui d'un homme qui n'a pas fini de détonner dans le pléthorique « landerneau » du poids des mots et du choc des photos.

J.J.P.

(*) *Les Fiancées de Saïgon* ; 127 pages de photos-texte ; Ed. Cahiers du Cinéma.

ILS ONT LA BARAKA



A.F.P.

Debi Thomas championne du monde de patinage artistique

L'américaine Debi Thomas qui vient de remporter le titre de championne du monde de patinage artistique à Genève a tout juste 19 ans. Elle entre doublement dans l'histoire de cette discipline puisqu'elle est la première noire à devenir championne du monde. Elle a fait preuve d'une classe et d'une détermination exceptionnel-

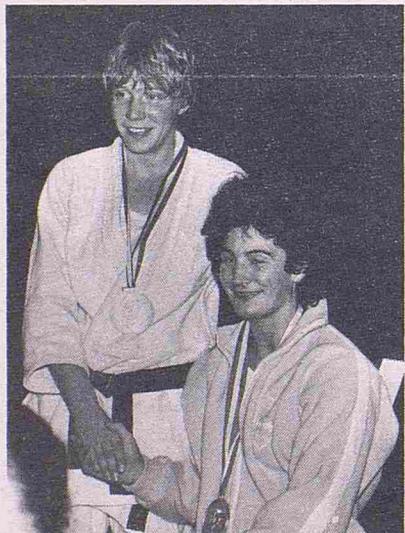
les pour venir à bout de sa principale rivale, l'allemande de l'est Katarina Witt, championne du monde en titre.

Quand on pense qu'il y a une cinquantaine d'années encore, la plupart des patinoires américaines étaient interdites aux noirs, la victoire de Debi Thomas revêt un importance supplémentaire. Mais les patinoires ont beau être accessibles à tous aujourd'hui, ne devient pas champion qui veut. Encore faut-il avoir de solides qualités physiques et morales, sans oublier les indispensables moyens économiques. Aux Etats-Unis, on estime qu'il faut dépenser environ 175 000 francs par an pour les entraînements, les soins, et les compétitions à l'étranger, d'un patineur de haute compétition.

En plus de sa grâce et de ses belles jambes, Debi Thomas est une brillante étudiante en chimie et en biologie qui compte avec la même détermination qu'on lui connaît déjà, devenir médecin orthopédiste.

M.N

Brigitte Deydier médaille d'or



A.F.P.

Brigitte Deydier du Racing Club de Paris, vient de remporter son troisième titre de championne d'Europe de judo féminin dans la catégorie des moins de 66 kilos. En finale, elle a battu par koka l'allemande de l'ouest Alexandra Schreiber. En dehors de la compé-

tition sportive, Brigitte Deydier est cadre commercial à l'aérospatiale de Paris.

En totalisant huit médailles, dont cinq de bronze et trois d'or, l'équipe de France féminine a tout lieu d'être satisfaite de son voyage à Londres pour ces Championnats d'Europe. Les deux autres médailles d'or françaises sont dûes aux performances de Dominique Brun qui remporte son premier titre européen dans la catégorie des moins de 52 kilos et de celle de Béatrice Rodriguez qui conserve le sien dans les moins de 56 kilos.

A 27 ans, Brigitte Deydier est déjà deux fois championne du monde. Il lui reste maintenant un double objectif à remplir. D'une part conserver son titre mondial en octobre prochain à Maastricht aux Pays Bas et d'autre part participer aux Jeux Olympiques de Séoul en 1988, où le judo féminin sera admis comme sport de démonstration.

M.N.

Rachid Khimoun sculpteur du géant

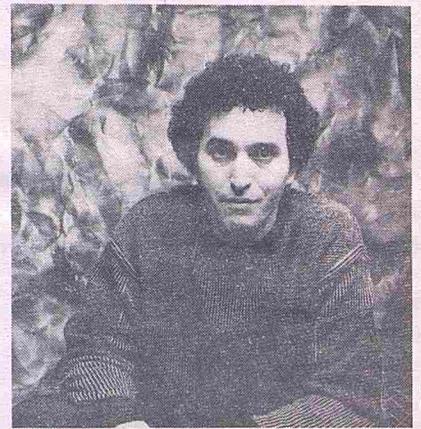
Peintre et sculpteur, Rachid K. vient de réaliser une sculpture monumentale de 2,5 m de haut sur près de 20 m de large, pour le compte de la commune du Blanc-Mesnil en Seine Saint-Denis. Cette œuvre gigantesque à qui son créateur a donné le nom significatif de « Les enfants du monde » se compose de onze personnages indépendants dont la taille varie entre deux mètres et deux mètres et demi.

Né en France dans le département de l'Aveyron, de parents algériens, Rachid K est bien ce qu'on appelle un « beur ». Il a choisi l'art comme principal outil de communication et premier outil de travail.

Rachid K. est aujourd'hui âgé de 33 ans. Diplômé de l'Ecole des Beaux Arts, son langage commence à atteindre sa pleine maturité. Intégrant à la fois la sculpture, le moulage et la peinture, son style est difficilement classable. Mais les étiquettes lui importent peu. Comme il le dit lui-même : *Le seul impératif à garder en tête, c'est la création et la conscience de bien faire* ». Rachid K a choisi les sols des villes, les pavés et les égoûts comme matériaux de base. Parce que les sols sont les lieux de passage et de rencontre les plus fréquentés et parce que le sol renvoie aux racines, au-delà des matériaux, la symbolique du sol lui paraît particulièrement importante.

Rachid K conçoit son travail en trois étapes. D'abord, il repère les coins du sol intéressants puis il les moule pour prélever les empruntes qui lui servent pour sa composition sculpturale finale. Il travaille donc autant dehors que dans son atelier à Aubervilliers.

Habillés de pavés, de plaques d'égoûts, et de traces de pneus empruntés aux hasards des routes, les « Enfants du monde » de Rachid K se dressent haut, forts

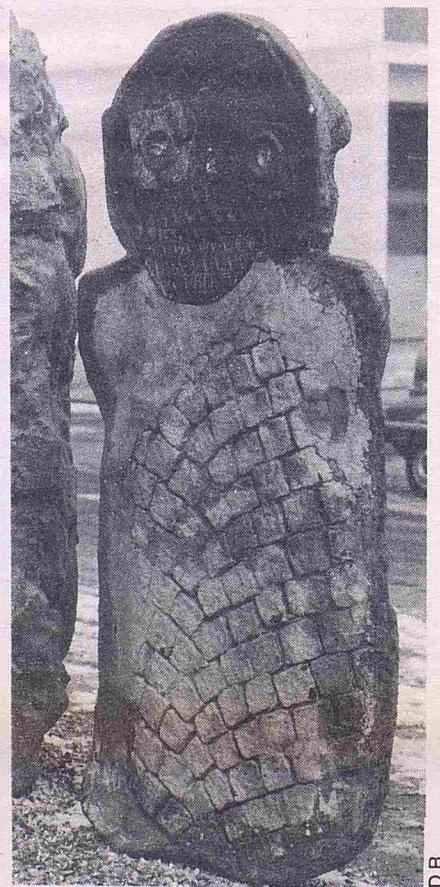


D.R.

de leurs histoires, sur l'esplanade de la Cité des Quatre Tours du Blanc-Mesnil.

Rachid K, pour qui une œuvre d'art n'a de raison d'être que si elle est vue et appréciée par le plus grand nombre, a décidé de dresser devant nos yeux, des routes que nous ne pensons qu'à fouler. Avec lui, peut-être qu'il nous sera désormais plus facile de marcher d'un bon pied.

Mal NJAM



D.R.

Les terroristes s'emmerdent...

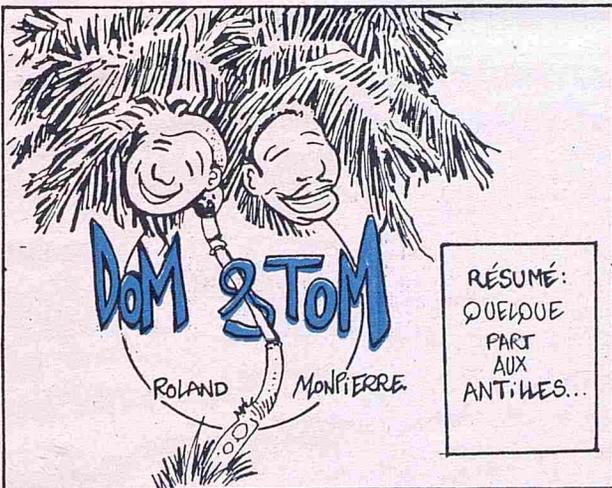
Si on posait une bombe?



RAOUL N°3

David B.

HEIL ATOLLAH & S.S HUSSEIN



RÉSUMÉ:
QUELQUE
PART
AUX
ANTILLES...



AVEC UN PEU DE CHANCE J'ARRIVERAI A DIEU AVANT LUI !!

100 000 MORTS!
IL ME MANQUE
100 000 MISÉRABLES
PETITS MORTS !!



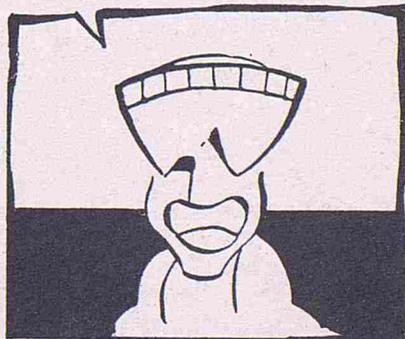
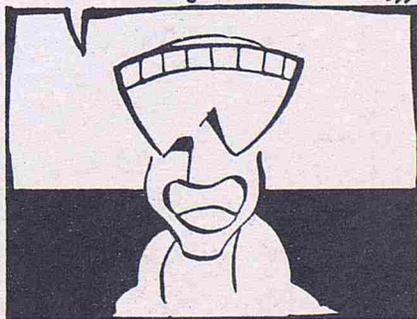
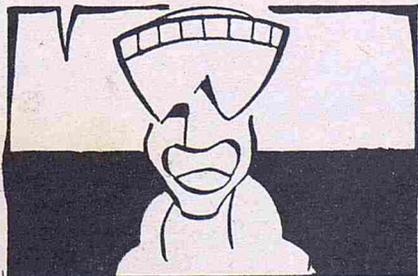
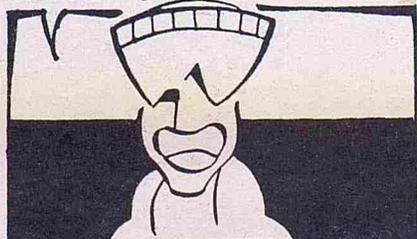
Abdulah raconte vos blagues racistes

UN ALGÉRIEN ET UN FRANÇAIS ILS SAUTENT D'UN AVION EN FEU AVEC QU'UN SEUL PARACHUTE. C'EST LE FRANÇAIS QUI L'A MIS ET L'ALGÉRIEN IL EST ACCROCHÉ AUX PIEDS DE L'AUTRE...

LE FRANÇAIS IL DIT: "LACHE-MOI ON TOMBE TROP VITE!" L'ALGÉRIEN IL VEUT PAS. ALORS LE FRANÇAIS IL SE MET A CHANTER:

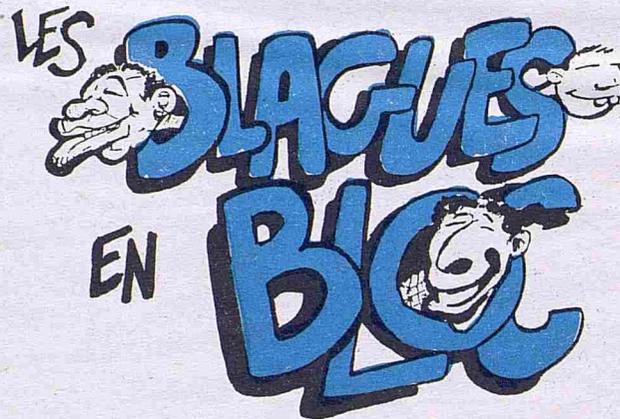
"AH QUÉLLES SONT JOLIES LES FIELES DE MON PAYS" ET L'ALGÉRIEN IL REPREND: LALALALALA

...EN TAPANT AVEC LES MAINS!

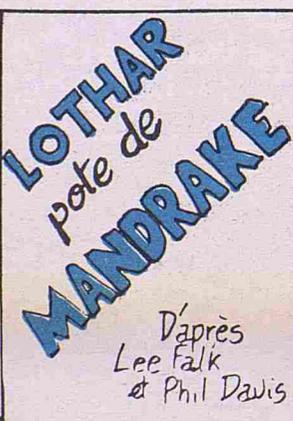


Cette semaine c'est M. Aoudia Nasser d'Ivry Sur Seine (94200) qui gagne 300^F

Cruelle méprise



DANS LA RUBRIQUE "BLAGUES EN BLOC" DE BARAQUÉ N°2, IL FALLAIT LIRE "CHAT" AU LIEU DE "CHOC". MAINTENANT VOUS POUVEZ RIRE... DJAZ



POLYGAME

Des hauteurs de Belleville aux foyers africains, une France polygame. En ville, une cohabitation obligée, source de conflits. En droit français, une vraie galère. Pour la femme, l'autre clandestinité. Mais, l'amour ? Des hauteurs de Belleville aux foyers africains, une France polygame. En ville, une cohabitation obligée, source de conflits. En droit français, une vraie galère. Pour la femme, l'autre clandestinité. Mais, l'amour ?

Monogame ou polygame, c'est d'abord en Occident comme en Afrique, affaire d'économie familiale. Mais lorsque ces modèles sont transplantés ou quand l'amour se mêle de conjugalité les cartes se brouillent. Le couple monogame, perversion d'une économie démoniaque, tente de s'imposer. Mais aux portes du harem, nul ne peut plus seulement rêver sa liberté...

EN FRANCE

LE HAREM AU FOYER

VOYAGE EN POLYGAMIE

■ La polygamie en France quelle galère ! Le milieu est hostile, les logements étroits, et les salaires réduits. Quand, de plus, les femmes se révoltent, tout se complique. Etre polygame n'est plus alors qu'un luxe ou le rêve d'un foyer malien.

Quand l'immigration africaine se fixe en France, elle recrée un système social dont la polygamie est un pilier. Mais si dans un village africain, chaque épouse a sa propre habitation et une certaine autonomie, en France, à cause des conditions de logement et de ressources, c'est la cohabitation obligée. Quand de surcroît, le droit français ne reconnaît qu'une épouse et que l'indépendance des femmes semble impossible, les conflits deviennent plus aigus. Alors, la polygamie pourquoi ? Répondant en Afrique à des besoins économiques (plus de femmes, plus d'enfants, plus de bras) elle se transforme en France, en véritable fait de culture. Même si, pour certains, elle permet la multiplication des chances d'insertion par le biais des enfants. Enfin, la rencontre avec le droit français, monogame par essence, provoque parfois une crise de conscience féministe chez celles à qui leur condition, devenue clandestine, devient insupportable.

Quels sont alors leurs recours ? Fréquemment confrontée aux conflits provoqués par la polygamie, une assistante sociale raconte : « Mme X est venue me voir, elle vivait en France depuis trois ans avec son mari, tout-à-fait légalement. La seconde épouse était restée au Sénégal. Dans l'esprit du mari, sa première femme devait retourner au pays afin de permettre la venue de la coépouse ; il n'a pas les moyens de subvenir aux besoins de deux femmes ici en France. Mais Mme X ne veut pas repartir et rien ni personne ne peut l'y obliger. Alors, comme moyen de pression, le mari décide de ramener secrètement leurs cinq enfants au Sénégal. Il part, confie les enfants à sa famille et revient en France. Entre temps, Mme X s'est renseignée sur ses droits, elle a obtenu que son mari

quitte le domicile conjugal et lui verse une pension. Finalement, après une enquête de police, les enfants, sont rentrés en France, le mari a renoncé pour l'heure à faire venir la seconde épouse et il a repris la vie commune avec sa première femme ».

Source de conflits, la polygamie ? Pas toujours. Voyage à Belleville. Sur les hauteurs un petit studio à l'allure coquette ; le mobilier cosu masque l'exiguïté des lieux. Avec son téléphone, la télé en couleur avec commandes, ses affiches d'Eddy Murphy épinglées sur les murs. Mariam semble mener une vie confortable de célibataire. Une solitude insolite. Mariam est, en France, femme de polygame. Trente trois ans, le visage fin, rehaussé d'une chaîne en or le corps ample revêtu d'un boubou rose à carreaux, Mariam est mariée depuis six ans. Du Mali, son pays, la jeune femme conserve le sens de l'hospitalité et le respect des traditions. Autour d'un verre de gingembre, Mariam aime évoquer son existence à Bamako. Son mari vient lui aussi de la capitale. Mais le « coup de foudre » est survenu en France. Ce bon musulman pratiquant, comptable à Paris s'est épris d'elle ici en découvrant sa photo chez une amie commune. L'été suivant, Drissa a ramené les cadeaux d'usage. Cet homme de treize ans son aîné, marié, père de cinq enfants, séduit Mariam. Active - elle travaille alors au ministère de l'Industrie en qualité de technicienne en chimie - cette femme indépendante accepte de devenir coépouse. Poids de la coutume ? La polygamie ne joue en rien comme frein à cette union. Les objections sont vite balayées : « ma famille est polygame. Mon père avait quatre femmes. Mes sœurs ont suivi les traditions. Personne n'aurait compris un refus ». Pour autant,

pas question de parler de mariage forcé. Mariam rectifie avec fermeté : « c'est un mariage d'amour ».

Mamou et Founè vivent aux antipodes de Mariam. Pourtant l'indépendance économique demeure une même préoccupation. En contrebas de la Place des Fêtes, ces deux co-épouses sont logées à la même enseigne dans une minuscule pièce d'un vieil hôtel meublé. Dans le coin cuisine, le lit pliant est soigneusement rangé contre la fine cloison qui sépare le logement en deux. Chacune à tour de rôle, fait le va-et-vient entre le lit conjugal et cette couche sommaire. Malgré l'étroitesse de l'espace, ces deux paysannes maliennes ont construit une solide amitié. Pas de hargne, ni de tension. De l'épluchage des légumes à la toilette des enfants, chacune s'entraide sans cri ni heurt. Mamou et Founè viennent du même village, près de Kayes au Mali. Le mariage a été arrangé par la famille. Mamou, la réservée est arrivée en France, la première. Founè, l'énergique, n'est ici que depuis trois ans. Une installation douloureuse. Founè a claqué la porte et s'est réfugié chez son oncle. A la naissance de son pre-

mier enfant, la jeune femme a dû reprendre la vie commune.

Toutes deux disposent de cartes de séjour, mais elles n'ont pas trouvé de travail. Plus de travaux de jardinage, de petit commerce, comme au pays. Cette absence de revenus personnels leur pèse. Chacune souhaite améliorer rapidement sa situation. Mamou pourrait faire venir les enfants qu'elle a laissés au village. Ces deux co-épouses rêvent d'une maison que, pour le moment, le mari ne peut leur offrir.

Sont-elles prêtes à condamner la polygamie ? Pour Mamou, Founè ou Mariam, le constat est sans ambiguïté : « polygame ou monogame, un homme a toujours besoin d'une maîtresse » Craignent-elles l'arrivée d'une troisième femme ? Toutes sourient : « Il faudrait que le mari puisse l'entretenir... ».

Pour les féministes au contraire, pas question d'accepter une polygamie qui profite essentiellement à l'homme. Présidente de l'Association des femmes maliennes, Madina Diallo, 42 ans, ne mâche pas ses mots. Auteur d'une étude sur la polygamie en France, publiée par la revue « Hommes et migrations », elle estime que le développement de la polygamie africaine en France, réduit trop souvent les femmes à une situation d'illégalité : « Dans ces nombreuses unions polygames, l'une des co-épouses est clandestine. Certains hommes refusent même la régularisation de leur femme par crainte de leur indépendance. Les conditions de logement sont désastreuses. Notre association tente d'alphabétiser les femmes et de les orienter vers des organismes de formation. Nous sommes placés face à une contradiction : la nécessité de faire régulariser les



secondes épouses pour leur donner les moyens de l'indépendance, et le refus d'encourager ainsi la polygamie ».

Pourtant, dans les foyers Maliens de Montreuil, la vie, c'est encore le village, la famille.

Dans sa petite chambre, Diadié, 32 ans, suit l'enquête de l'inspecteur Colombo. Il parle doucement : « il faut tenir, sans la famille. Mais faire venir mes deux femmes et les gosses ici, c'est oublier de rentrer au Mali ». Il tient depuis quinze ans. Ouvrier mouleur au chômage, il suit des cours d'agriculture à l'AFRAM (Association pour la formation et la réinsertion des Africains migrants). Son rêve, monter, avec ses copains d'exil, une coopérative près de Bamako, là où il y a de l'eau toute l'année. Puis bâtir un nouveau village, loin du Sahel natal et vivre enfin, avec ses femmes.

Dembélé, lui, est du foyer Barat. Un ancien dépôt de pianos aménagé en 1968 pour héberger 205 résidents. Ils sont plus de 600 à dormir sur des lits gigognes empilés jusqu'aux plafonds. Pourtant, les conflits personnels sont rares. La nécessaire chaleur de vivre ensemble et l'arbitrage des chefs

coutumiers contribuent à arrondir les angles. Dembéle est en formation payée par les Assedic. Il veut devenir « taximan ». Il a déjà la casquette et la cigarette au coin des lèvres. « Dès que j'ai l'argent, je fais venir la famille ». En France depuis 18 ans, il entretient toujours ses deux femmes et ses cinq enfants dans un appartement à Bamako. Sous la tutelle de son frère. Au foyer, son lit vaut 168 francs par mois. Il va de moins en moins souvent au Mali. Par crainte de ne pas retrouver de travail en rentrant.

LE REVE POLYGAME

Au-dessus de son lit, dans un cadre fluo, un Imam se penche imperturbablement sur le Livre. Pour la seconde épouse, c'est une autre histoire. Dembéle a ses plans. Elle entrera en France avec un visa touristique ou pour une hospitalisation. Il lui trouvera une place dans l'un des 60 hôtels garnis de la ville. 750 francs mensuels. Après, c'est la course aux prolongations avec la Préfecture. « Si ma première femme a du travail, c'est bon. Elle a la sécu, je déclare la deuxième à mon nom. Sinon, elle a un enfant ici. Il aura la

nationalité française. Avec le certificat, j'aurai une carte de séjour pour sa mère. De toutes façons, j'inscris tous les gosses au nom de celle qui sera prise en charge par la Sécurité Sociale ». Dembéle mise sur le temps qui transforme la clandestinité en situation de fait.

Son compatriote Doukouré, sans papiers, le ramène à la réalité. Il a appris à compter serré, il est employé par une entreprise de nettoyage avec pignon sur rue, pour 1 500 francs par mois : « C'est déjà dur de nourrir ta famille à Bamako. Comment tu vas faire ici ? ».

Dembélé aligne rapidement les chiffres sur un papier. Il ajoute aux dépenses personnelles la cote-part qu'il doit verser pour l'entretien de son village ancestral, Yéli-mané. Restauration de la mosquée, forage d'un nouveau puit, construction d'une maternité. Il relève d'un doigt la visière de sa casquette et se gratte la tête : « Oui, ici, deux femmes, ça fait beaucoup ! »

Enquête réalisée par :
Catherine Bourrabier
Marie-Christine Peyrière
Didier FOLLEAS

famille : au nom de l'ordre public, la Préfecture de l'Essonne décide l'expulsion de la seconde épouse d'un immigré. Avis contraire du tribunal administratif, recours du Ministère de l'Intérieur et enfin intervention suprême du Conseil d'Etat le 11 juillet 1980. Les conclusions sont claires : l'entrée sur le territoire national ne peut pas être refusée pour cause de polygamie.

Mais encore faut-il qu'il puisse remplir des conditions draconiennes : ressources suffisantes et logement assez vaste pour héberger femmes et enfants. La juridiction française n'est pas exempte de contradiction. Le droit français s'accommode de ces complications au coup par coup, avec quelques ratés. Un exemple type : les droits de succession. En 1958 et en 1963, deux jugements successifs (les arrêts Chemouni) établissent les droits de la seconde épouse d'un Tunisien. Retour de balancier en 1972, la coépouse d'un Algérien décédé se voit refuser sa part d'héritage. Motif invoqué : la polygamie est contraire à l'ordre public. Dernier avatar judiciaire, en janvier 1980. Un arrêt de la Cour de Cassation reconnaît les droits à la succession pour les femmes d'un étranger polygame.

Pour les enfants des co-épousés, il n'y a pas de discrimination. Tous bénéficient des allocations familiales. En revanche, seule la première épouse déclarée par le chef de famille a droit aux prestations des assurances maladie et maternité. Ce flou juridique cache ainsi des situations dramatiques. Cas le plus fréquent rencontré par les assistantes sociales : l'une des coépouses est lésée par rapport à l'autre et se retrouve sans ressources.

Plus souvent, elle vit de façon clandestine en France. Constat réalisé par Madina Diallo, présidente de l'association des femmes maliennes immigrées. « Il arrive fréquemment que nous recevions des deuxièmes épouses qui cherchent à être régularisées » affirme-t-elle.

Plus gravement, la polygamie repose le problème des droits des hommes et celui des femmes, leur place dans la société, ici en France. Au centre de ce conflit des lois se joue tout à la fois, le mélange des traditions, des coutumes, et l'insertion des familles étrangères dans notre système. Drôle de système d'ailleurs qui autorise un assuré social à garantir à la fois son conjoint légitime et son ou sa concubine mais qui officiellement refuse d'entendre parler de polygamie...

POLYGAMIE ET DROIT FRANÇAIS

■ En France, la polygamie est un délit encore passible de prison. Pourtant avec l'installation des familles africaines, ces unions sont parfois tolérées.

Légitime aux yeux des musulmans, la polygamie n'est pas du goût de notre société. Problème : la France accueille des immigrés polygames, maliens, sénégalais, algériens, marocains qui chez eux contractent des unions multiples en toute légalité. Dès lors, comment se joue la confrontation de systèmes juridiques fondés sur des conceptions aussi radicalement opposées ? Ce n'est pas un simple débat pour juristes avertis. Au delà de ces arguties, se définit le statut des enfants, des femmes, bref, la vie quotidienne de nombreux foyers venus d'ailleurs.

Au début du siècle en France, la polygamie était encore assimilé à un crime passible de travaux forcés. Aujourd'hui c'est toujours un délit puni de six mois à trois ans

de prison avec amende. Mais ces dernières décennies, la jurisprudence semble revenir sur ces positions tranchées. L'arrêt de la Cour de Cassation du 17 février 1982 l'illustre parfaitement : (voir hommes et migrations n° 10 - 86). A l'origine, deux Français se marient à Lyon en 1954. Le mari s'installe en Algérie. Après l'indépendance, le même monsieur de confession musulmane, acquiert la nationalité du pays d'accueil et prend une seconde épouse : mariage conforme à la loi nationale. C'est mort que la situation devient très épineuse. Qu'on en juge : la première épouse demande et obtient (le 11 juin 1979) que la mention du second mariage soit supprimé de l'acte de décès. La seconde femme fait

opposition. Cour d'Appel puis Cour de Cassation. Jugement à la Salomon : le mariage polygamique est admis dès lors, notamment que le second mariage contracté à l'étranger n'est pas nul !

Bien entendu, aucun mariage polygame ne peut-être célébré sur le sol français. Une exception toutefois : les consulats en vertu du principe de l'extra-territorialité dont jouissent les locaux diplomatiques.

Au fil des années, et des batailles de procédure, les tribunaux lâchent du lest. C'est le cas pour l'immigration familiale. Au départ, le texte de 1976 prévoit l'entrée en France d'une seule épouse et de ses enfants. Quatre ans plus tard, une véritable guérilla juridique à épisodes se crée autour d'une

COMME ON FAIT SON LIT, ON SE COUCHE !

■ **En Occident, la monogamie est d'abord affaire d'économie familiale. Mais dès lors que l'amour se mêle de conjugalité, les cartes se brouillent. Malgré le divorce, la remise en cause du mariage et l'illusion libertaire, le couple, monogame, perversion suprême d'une économie démoniaque, se renforce. Aux portes du harem, nul ne peut plus seulement rêver sa liberté.**

Tristes tropiques ! Tandis que le modèle polygame s'effondre avec les économies traditionnelles en Afrique et en Orient, l'Occidental, monogame comme une tâche de naissance, pousse le désert de sa vie aux confins mêmes de l'exotisme. Quant au harem, et avec lui, toute une imagerie inspiratrice de vocations coloniales, il rentre dans l'histoire. Symbolisé par une Nastasia Kinsky superbe de tchador, le harem nous inspire peut-être un grand cinéma, spectaculaire, théâtral et désuet. Mais, il nous dépasse. Trop beau, trop habité, trop imagé, trop inégal, mais là n'est pas la question, quand bien même, la prison de nos rêves serait égalitaire...

Plus pratique et moins chère, la monogamie, suprême perversité comme seule une économie démoniaque peut la secréter, est à peu près aussi poétique qu'une bouteille de Coca-Cola dont elle partage les vertus aseptisantes. Véritable poison de l'amour, elle triomphe avec le puritanisme hygiéniste. Quand aux infidèles, minés par leurs désordres amoureux, ils sont voués à l'enfer des maladies sexuellement transmissibles, par des prêtres en blouses blanches. On monogame, sans gaieté, empêtrés comme nous le sommes dans nos échecs libertaires, le poids de l'adultère, la peur terrible que le temps ne fasse pas l'éternité.

MONOGAMIE OU COCA-COLA

Etre monogame (ou n'avoir qu'un mari), cela n'est pas, cela n'a jamais été être « *Fidèle* ». A l'époque médiévale, lorsque le mariage n'était qu'une alliance, l'amour se passait de ces liens sacrés. La Princesse de Clèves, cette héroïne d'un très beau roman courtois, repousse l'homme qu'elle aime, non par peur de son mari, mais par

crainte de l'amour. Autre temps, autres mœurs. C'est seulement avec le 18^e siècle qu'apparaît, timidement, « *L'amour conjugal* », version domestiquée de la passion. Comme le disent les théologiens : « *Le nœud sacré du mariage, fait à deux époux, un devoir strict de s'aimer* ». Voilà donc l'amour et le mariage, déjà associés dans le monde paysan chez ceux qui ne possédaient rien, mais réunis, pour faire naître la famille. Quand à l'église, elle reste jusqu'au 20^e siècle, étrangère à la problématique de l'amour : le mariage est devoir de procréation, la fornication est recherche du plaisir et Dieu s'y retrouve.

Cette famille ancienne qui a pour fonction la conservation des biens, la pratique commune d'un

métier et l'entraide, n'a pas besoin d'amour. L'amour est hors du mariage, dans un milieu très large, qui dilue la famille conjugale. Pour Philippe Ariès, historien, c'est avec la révolution scolaire du 19^e siècle et la polarisation familiale autour de l'enfant, que disparaît cette sociabilité. C'est la naissance de la famille moderne où l'amour devient nécessaire à la défense d'une conjugalité qui oppose le groupe totalitaire des parents et des enfants à la société.

PAPA, MAMAN ET LA BONNE

Ce « *mariage bourgeois* » marque la séparation de la bourgeoisie des autres composantes de la société. Il devient un lieu d'orga-

nisation à part, en milieu homogène, dans des logements intimes et des quartiers neufs, gardés à tout jamais de la contamination populaire : « *Au Moyen-Age, on vivait dans le contraste. La grande naissance ou la fortune côtoyaient la misère... L'amour courtois méprisait le mariage... Au contraire, la nouvelle société assurait à chaque genre de vie un espace réservé... Le sentiment de la famille, le sentiment de classe, et peut-être d'ailleurs, le sentiment de race, apparaissent comme les manifestations de la même intolérance à la diversité, d'un même souci d'uniformité* ».

DIEU S'Y RETROUVE

Le modèle monogame et familial qui naît de ces transformations, crée donc une nouveauté, rapidement fossilisée : l'amour conjugal, la possession légale de l'autre. Pourtant, comme l'écrit Sade, dans *La philosophie de boudoir* : « *L'acte de possession ne peut être exercé que sur un immeuble ou un animal. Jamais, il ne peut l'être sur un individu qui nous ressemble, et tous ces liens qui peuvent enchaîner une femme à un homme, sont aussi injustes que chimériques... S'il y avait quelque chose d'absurde dans le monde,*



c'était bien sûrement l'éternité des liens conjugaux... » Pour Sade, le « crime de l'adultère » devient l'action qui allège le poids de ces liens. C'est sans doute pourquoi, le modèle bourgeois, le plus proche de nous, érige l'adultère en règle. Si le mariage demeure ce contrat qui régit patrimoine, capital et succession, le rapport conjugal, autrefois purement associatif, est contaminé par la notion capitaliste de possession. Cette évolution, lente, qui secrète l'anti-corps de l'adultère, aboutit à l'identification de l'amour et du mariage. Cette institution qui s'alourdit, cette vie familiale où l'hypocrisie règne en maître, inspirent tout un art di « papa, maman et la bonne », bref le théâtre de boulevard. Un parfait modèle de schizophrénie, caricatural mais vivable, qui enclôt hommes et femmes, époux et amants, dans des catégories que leur étanchéité sauvegarde. Aux portes du harem, nul ne peut plus seulement rêver sa liberté...

Avec le divorce, la monogamie sans mariage, l'illusion libertaire, l'espoir ou la nostalgie communautaires, les cartes se brouillent. Mais l'idée monogame, dans toute sa perversité, résiste d'autant plus qu'elle prétend à l'amour. Malgré les rencontres, le lieu d'ancrage reste une famille isolée, isolante, et seul remède à la solitude. C'est le cri de Cavanna, dans « Les yeux plus grands que le ventre ». Un Cavanna pris entre une histoire d'amour, de durée, de famille et de passion. Entre deux remords, le refus de l'adultère et des ruptures : « Elle m'avait cru. Une fois de plus. J'arrivais, j'avais tout réglé, elle n'était plus la maîtresse qui rase les murs, elle était l'autre épouse, l'égale... elle rayonnait. Et puis non, rien de changé, je m'étais dégonflé... elle pleure. Elle fait le bilan. Toujours le même. Elle me croit calculateur. Je ne suis pas calculateur. Si je l'étais un tant soi peu, mes saloperies me profiteraient au lieu de m'enfoncer. je suis aussi malheureux qu'elle. La preuve, je suis là. Je suis impuissant, voilà ». Et la passion selon Cavanna, celle qui n'a pas besoin de Venise, finit dans un goût d'hôpital.

Monogamie mortelle ! Ailleurs, un type tente désespérément une étreinte autour des deux femmes qu'il aime et qui pourraient lui échapper. A moins qu'il ne tente, lui, d'échapper au « piège de l'amour ». Comme Marcel Jouhandeau, auteur de très belles lettres d'amour à sa femme et à un homme dont il s'éprend : « Je me sentais pris au piège, impossible



d'en sortir. Imbroglia, méprise, qui-proquo sans fin, équivoque. A moins de tout rompre volontairement, il suffisait, pour ne pas tout perdre, d'être habile, ce que la passion ne souffre à aucun degré. En moi, tout signifiait que je ne possédais plus... que mon regard se mit à briller ou s'éteignit, la lumière en était trop vive ou les ténèbres trop noires pour qu'elles puissent échapper à l'attention d'une femme, à qui l'excès même de tout ce que je ressentais annonçait l'importance de sa défaite... Seulement, était-ce du bonheur conjugal qu'il s'agissait, dans ce qu'il comporte ou suppose de préjugé millénaire... Ou bien d'une fiction à elle ? Peut-être d'une réalité ? Un frisson de volupté traversait mes larmes... cette aventure était nécessaire... elle nous avait fait renoncer l'un devant l'autre à nos rancunes, à nos amours-propres, à tant de distances et de silences accumulés entre nous depuis des années et qui nous séparaient plus que tout au monde ».

BONHEUR CONJUGAL OU FICTION ?

Au sein d'une société monogame, la rencontre et l'amour sont des séismes qui, parfois, renforcent le couple et le renferment davantage. De cette épreuve, un cœur disputé sort sanctifié du sacrifice d'un autre. Ce cœur, tour à tour perdu, séduit, objet d'un désir douloureux, délirant, se clôt parfois pour toujours. Car là où l'on prétend capitaliser l'amour, le soumettre à une hiérarchie et non au temps, le confondre surtout avec l'objet, la perversion règne et déchire. Ce n'est pas la perversion propre à l'amour, mais celle d'un poids social, idéologique. La durée d'une vie et d'une attache, qui se mêle à ce qui vieillit et meurt en nous, prend la forme d'une vie sociale qui nous enchaîne. Mais dans le lit de nos amours monogames, les nuits glacées de l'insomnie guettent le dormeur aux portes de son rêve.

Fabienne MESSICA.

AMANT, FILS ET MARI

■ Les hommes sont de drôles d'animaux. Une vingtaine de magazines se charge d'expliquer aux Dianes chasseresses où les trouver, comment les capturer, et les garder.

« Un homme a besoin d'une maman, c'est une nécessité physiologique, aucun n'échappe à la règle ». (Pierre Sahnoun-Cosmopolitan, avril, p. 69). Diable, si c'est à « Jocaste » que les hommes nous demandent de jouer, pas étonnant que cent pages plus loin, le temps pour nous d'accuser le choc, le même magazine nous propose des « réparateurs » de couples ! Nul besoin de ces dépanneurs pour les lectrices de Marie-Claire (avril). On y choisit soit de rester fidèle à ce fils adoptif, soit, tant qu'à faire, de mettre au monde ses propres enfants... plutôt que d'épouser le fils d'une autre qui vous prend pour sa mère. D'ailleurs, ces enfants, on les fait quand on veut, come on veut, on s'est assez battu pour ça (p. 331 « Les pionnières de la liberté d'aimer »).

Ceci étant (énergiquement) posé, il semble, à travers la vingtaine de revues féminines ou familiales, que la principale activité des femmes est encore de se faire belle pour garder le mari ou trouver, avec force lingerie, un amant tout neuf. Publicités ou articles, culottes en dentelles, bas, jarretelles, guépières, bustiers... envahissent les magazines. L'amour, conjugal ou non, serait-il devenu si ennuyeux qu'il faille le réveiller avec cet attirail encombrant. Compliqué à ôter, il donne aux hommes une occasion de plus de faire preuve de leur maladresse.

Du côté des juniors, on veut aussi séduire, mais à l'aise, dans le caleçon de papa. Complexe d'Electre ? Non ! Les « Jacinthes » et les « Vingt ans » (qui en ont plutôt seize) sont redevenus plus sages. Il y a quelques six ans, l'union libre était à la une. Aujourd'hui, on reparle mariage : « Ma meilleure amie m'a quittée pour se marier » ou « Les stars étaient en blanc » titre Jacinthe qui s'intéresse aux « mariés de l'année ».

« Le mariage a changé » proclame une publicité dans « Vingt

ans ». Mais études et réussites professionnelles, indépendance oblige, restent une priorité. Réussite professionnelle certes, mais les hommes sont de grands enfants. Il faut aussi et surtout les nourrir : « comment bien réussir de délicieux gâteaux ? » s'interroge gravement « Femme Actuelle » ; rendre leur environnement accueillant : « Fleurissez vos balcons » conseille « Prima » ; savoir coudre des vêtements pas cher : « patron gratuit : une jupe droite », vante « Prima » ; soigner les gosses : « La rougeole, à prendre au sérieux » avertit « Femme Actuelle »...

Fichtre ! En ce début de printemps, la femme qui remplit ses devoirs d'épouse, de mère, de séductrice et d'amante n'a même plus le temps de verser une larme attendrie sur les romans feuilletons et autres nouvelles d'Intimité, Confidence, Nous deux ! qui s'évertuent pourtant chaque semaine à lui livrer sa part de rêve. Trompées par leur patron, menacées par l'orage, à deux doigts du divorce, les héroïnes réussissent toujours à trouver l'homme de leur vie : les histoires se suivent et se ressemblent. Mais ce couple de rêve, vanté par la presse féminine, se heurte au courrier « crève-cœur ». L'homme, ce gibier rétif, s'apprivoise mal et la race décrite dans les magazines n'est hélas pas représentative de l'espèce.

Virginie BARRE

Musique. La fnac adoucit les mœurs.

— 20% en permanence sur tous les nouveaux enregistrements* pendant les 2 mois qui suivent leur sortie.



La fnac. L'oxygène de la tête.

fnac

LES SERVICES SECRETS FRANÇAIS EN AFRIQUE

■ Chargé de manière continue de la politique africaine du général de Gaulle, Jacques Foccard est l'homme des fameux « réseaux parallèles » en Afrique. Jacques Chirac vient de l'intégrer dans son nouveau gouvernement pour veiller à la politique française en Afrique.

FOCCARD REVIENT

« Foccard revient aux affaires. Pas officiellement, bien entendu, mais dans l'entourage de Chirac, qui n'a jamais cessé de le rencontrer depuis... 1976. » La rumeur a commencé à circuler quelques jours avant la nomination de Jacques Chirac à la tête du premier gouvernement de cohabitation. Mais nul n'ose la confirmer, même indirectement. Ni à l'Élysée, ni à Matignon*. Pourtant le retour de Jacques Foccard était plus que probable. « Aujourd'hui, Jacques Foccard fait mine de ne plus s'occuper que de ses affaires » a écrit récemment Thierry Desjardins dans « Les Chiraquiens ». Il veut faire croire qu'il se contente d'un rôle de figurant au bureau politique du RPR. « J'ai 73 ans, répète-t-il, je ne veux plus avoir d'activité politique ». Il disait déjà en 1945 qu'il ne s'intéressait pas à la politique ! Mais hélas, quand on a son expérience, ses relations, son intelligence politique, sa fidélité au Général et qu'on s'appelle Jacques Foccard, il est bien difficile de ne faire que tapisserie sur la tribune d'un mouvement gaulliste. Et c'est déjà le cas.

L'homme des fameux « réseaux parallèles » en Afrique est depuis longtemps un familier de l'Hôtel de Ville, où règne Jacques Chirac depuis qu'il a conquis la Mairie de Paris. Jacques Foccard a apporté à Chirac la caution, morale et politique de quelqu'un qui a été « le plus proche collaborateur de De Gaulle et de Pompidou ». Alors que Chirac avait de la peine à s'imposer comme l'héritier du gaullisme, face à certains « barons » (Messmer et Chaban-Delmas, notamment). Dès 1974, Foccard prend fait et cause pour Giscard d'Estaing (qu'il aide à s'imposer au deuxième tour, notamment dans les DOM-TOM) et pour son premier ministre Jac-

ques Chirac. Mais Giscard ne le remercie même pas. Foccard doit alors abandonner les « affaires africaines » à René Journiac. Humilié, il reprend ses affaires commerciales, notamment en Côte d'Ivoire et au Gabon. Mais peu après la démission de Chirac, et lorsque celui-ci lance le RPR (1976), Foccard répond « présent ». Depuis toutes les initiatives africaines de Chirac ont le OK de Foccard. C'est le cas notamment en 1980, d'une offensive de presse en faveur d'une solution pacifique en Namibie qui ressemble fort à ce que préconise l'Afrique du Sud : Chirac condamne certes l'apartheid, mais le développement séparé et la fameuse « constellation d'Etat » préconisée à l'époque par Prétoria lui semble tout à fait acceptable.

Comme du temps du général,

l'Afrique est aux yeux du nouveau premier ministre une priorité. Laisser le continent noir à l'Élysée, en fait à Guy Penne, en raison du fameux « domaine réservé », n'est guère envisageable. La seule issue s'appelle Foccard, ses liens personnels, ses « amis ». Discrètement, Jacques Foccard devrait permettre au premier ministre de rendre plus efficace l'action du nouveau ministre de la Coopération, Michel Aurillac, gaulliste et fondateur du Club 89.

En fréquentant l'Hôtel Matignon, Jacques Foccard pourrait y croiser la coqueluche du nouveau gouvernement : Claude Malhuret, ex-fondateur de Médecins Sans Frontière, ex-PSU, nommé secrétaire d'Etat chargé des droits de l'homme. Un domaine dans lequel l'Afrique ne montre sûrement pas le bon chemin. Parce qu'elle a le plus souvent suivi les conseils qui lui ont été dispensés par des experts très influents, parmi lesquels a longtemps figuré Jacques Foccard.

Peut-être va-t-il placer un de ses hommes, par exemple Maurice Robert ex-ambassadeur au Gabon, dit-on au plus.



CERTAINS L'APPELLENT « LE FOQUE »

« Je suis désolé de tenir un rôle aussi grand dans l'esprit des journalistes. Je puis vous assurer que si de Gaulle avait cru toutes les histoires de complots dans lesquelles on me donnait un rôle, il ne m'aurait pas gardé pendant quatorze ans ». Jacques Foccard n'aime pas les journalistes. Rond et mou, paupière lourde et complet sombre, l'homme des fameux « réseaux parallèles » a toujours préféré l'ombre du général de Gaulle aux honneurs des postes ministériels. Il ne l'a pas quitté de 1947 à 1969, au moment où il a accepté de se mettre au service de Georges Pompidou (jusqu'en 1974), et ensuite de son « successeur », Jacques Chirac.

A Luzarches, non loin de Chantilly, où il possède la villa « Charlotte », on l'appelle « le ministre des affaires étrangères ». En son ab-

sence seulement, amis et ennemis osent l'appeler « la foque ». Par haine ou par tendresse. Mais lorsqu'il est présent il inspire surtout de la peur, y compris chez les ministres, français et étrangers, qui l'ont fréquenté du temps où il faisait la pluie et le beau temps dans les relations franco-africaines, de son bureau de la rue de l'Élysée, à Paris.

Pourtant, Jacques Foccard ressemble plus à un représentant de commerce bien dodu qu'à un baroudeur toujours bronzé. Même s'il a continué à pratiquer le parachutisme jusqu'à une date assez récente. Sa profession officielle ? Exportateur. Son origine ? Hobereau. Sa passion ? L'Afrique. Sa ligne de conduite ? Le silence et la discrétion. La seule interview accordée par Jacques Foccard date de 1983 au moment de la « grande brouille »

franco-gabonaise. Au Figaro-Magazine il disait : « J'ai accepté, à titre tout à fait exceptionnel, de sortir de ma réserve parce que je suis indigné par le contenu du livre Affaires africaines (de Pierre Péan). Ces attaques perfides, honteuses, contre le président (gabonais) Bongo et contre de hautes personnalités africaines sont intolérables et stupides. L'ouvrage n'apporte aucune révélation : c'est un amalgame d'événements mal connus, déformés de façon diffeuse. Je suis également indigné par le silence de l'Élysée et par celui du gouvernement, alors que le livre en question a provoqué une émotion considérable au Gabon et en Afrique. Tout cela est d'autant plus regrettable que le livre abonde en erreurs, en approximations et en amalgames... Les réseaux Foc-

card ? C'est l'invention absurde de certains journalistes en quête de sensationnel, ou d'amateurs de récits d'aventures. Je déclare formellement qu'ils n'ont jamais existés... Le seul vrai « réseau », si l'on veut employer ce terme, c'est celui des liens personnels et amicaux que j'ai tissés avec l'Afrique pendant les vingt-huit années que j'ai passées au service de la France. Et croyez bien que lorsque ce genre de lien n'existe plus, cela donne de bien mauvais résultats... Je ne veux pas porter de jugement sur l'actuelle politique de la France en Afrique, car j'estime que je dois m'abstenir de faire des commentaires qui ne pourraient que compliquer les situations. Mais comme on n'efface pas des liens vieux de trente-six ans, je continue d'entretenir des relations personnelles en Afrique, et je m'y rends toujours avec autant de plaisir ». Surtout au Gabon.

Pourtant, c'est sous d'autres ciels tropicaux qu'il a passé toute son enfance. A la Guadeloupe, où son père était propriétaire terrien. Mais il était né en 1913 dans la

Mayenne. Après ses études secondaires, qu'il termine à Laval, et son service militaire, il entre dans une affaire familiale d'import-export, dont il va se servir comme couverture au cours de son action durant la Résistance. En 1947 il est d'abord chargé par de Gaulle de l'organisation régionale du RPF (Rassemblement du peuple français), dont il devient secrétaire général en 1954. Jacques Foccard est ainsi aux côtés du général durant toute sa « traversée du désert ».

Dès le retour aux affaires de de Gaulle en 1958, les affaires africaines – mais aussi les TOM et les DOM – échoient tout naturellement à Jacques Foccard. Celui-ci est parallèlement le « père spirituel » du SAC (Service d'action civique, dissous en 1981), le bras souvent armé du parti gaulliste. Et la confusion entre les affaires africaines et les affaires tout court commence. Jacques Foccard a le privilège unique de rencontrer chaque soir le général de Gaulle, durant une vingtaine de minutes. Il lui montre les principaux télégrammes en provenance d'Afrique. Il lui confie aussi tout ce qu'il sait grâce à ses propres réseaux, pour que le général puisse prendre les décisions qui s'imposent.

La politique africaine de la France – qui compte beaucoup aux yeux de de Gaulle – est décidée par le président et mise en œuvre par Jacques Foccard. Celui-ci a-t-il dépassé les instructions, lorsqu'il s'est agi d'utiliser des méthodes très peu démocratiques : disparitions, assassinats, coups d'Etat, raids militaires ? Le mythe Foccard a bien servi à protéger le général d'accusations graves que l'histoire se chargera de juger. Ceux qui ont créé la légende Foccard ont ainsi rendu un grand service à de Gaulle. Mais de telle sorte qu'il n'est pas toujours aisé de bien distinguer aujourd'hui la légende de l'histoire véritable d'un homme tout puissant – Jacques Foccard – que le journaliste du Figaro T. Desjardins qualifie ainsi : un « homme d'action réaliste qui sait que parfois il faut agir pour donner un petit coup de ponce au vent de l'histoire ». Les « coups » qui ont été attribués à Jacques Foccard ou à ses hommes sont en fait légion.

« FOCCARD ETAIT AU PARFUM... »

« Chargé, de manière continue, de la politique africaine du général de Gaulle, M. Foccard a eu un pouvoir très important. Les moyens qu'il aurait employés ont souvent été critiqués, notamment en ce qui concerne l'utilisation de fonds secrets et l'intervention de services spéciaux ou de sociétés. Et de fait, M. Foccard avait une double tâche : en premier lieu, préserver les « intérêts français », dans l'Afrique francophone en voie de décolonisation ; en second lieu, contrôler les services spéciaux et plus spécialement le SDECE. Ce qu'on a appelé les « réseaux Foccard » est encore une réalité en Afrique. Leur constitution et leur implantation n'ont été

possibles qu'à partir du SDECE et du SAC. Ce n'est pas un hasard si, vues de l'étranger (notamment des Etats-Unis), les actions du SDECE et du SAC hors des frontières sont intimement mêlées ». C'est le rapport officiel de la commission parlementaire d'enquête sur le SAC qui a écrit ces lignes en 1982.

Parmi les « affaires » qui ont été attribuées aux « réseaux Foccard » ou directement au SAC, il y a en a toutefois une qui relève apparemment du mythe : il s'agit de la lutte clandestine contre l'OAS, l'organisation des extrémistes français favorables à l'Algérie française. Les « barbouzes » qui ont été utilisés jusqu'en 1962 pour éliminer physiquement les principaux membres de l'OAS n'avaient aucun lien avec l'éminence grise du général, ni avec le SAC. L'un des principaux responsables de ces commandos anti-OAS, Lucien Bitterlin, auteur du livre Histoire des barbouzes, l'a confirmé à la Commission parlementaire sur le SAC. Et Jacques Foccard a toujours nié avoir été mêlé à cet épisode de l'histoire franco-algérienne.

D'autres « affaires », par contre, semblent bien avoir été préparées avec l'aval, explicite ou implicite, de l'Élysée, du temps où Jacques Foccard assurait toutes les relations avec l'Afrique : 1958-1961 : différentes tentatives de déstabilisation du régime guinéen de Sékou Touré, qui venait de dire « non » au général de Gaulle et à sa Communauté française. Elles échouent toutes, mais elles ne sont pas étrangères à la naissance de la « complotite » en Guinée : une maladie qui rendra ce régime l'un des plus totalitaires d'Afrique (exécution sommaires, tortures, procès truqués).

1960 : assassinat de Félix Moumié. Secrétaire général de l'Union des populations du Cameroun (UPC), opposition de tendance marxiste, Moumié est empoisonné au thalium dans un restaurant de Genève par un agent du SDECE, Betchel. Celui-ci a été jugé en 1980 et acquitté par un tribunal suisse au bénéfice du doute.

1961 : assassinat de Sylvanus Olympio, président du Togo, par son successeur, le président actuel Gnassingbe Eyadema.

1960-1967 : différentes interventions au Congo (Zaire). Le gouvernement français « joue » successivement sur le sécessionniste Tschombé et le président Mobutu, grâce aux commandos mercenaires conduits par Bob Denard.

1964 : intervention militaire en faveur du président gabonais (renversé) Léon Mba. Déposé par des unités rebelles, Léon Mba est remis en place après l'intervention directe

de l'armée française à partir de sa base de Dakar. Des centaines de Gabonais, civils et militaires, sont tués.

1965 : « évasion » de l'abbé Fulbert Youlou, ex-président congolais. Renversé en 1963, Youlou était détenu dans une caserne de Brazzaville. De Gaulle donna comme consigne à Jacques Foccard de tout faire pour empêcher son éventuelle exécution et, si possible, de le libérer. Ce qui fut fait avec l'aide de Tschombé, alors président du Congo-Kinshasa.

1967 : assassinat du leader progressiste marocain Ben Barka, à Paris. Enlevé sur le trottoir du boulevard Saint-Germain, Ben Barka serait mort, sous la torture, peu après. L'un des « barbouzes » impliqué dans cet enlèvement a prononcé la fameuse phrase, durant le procès : « Foccard était au parfum ».

1967-1971 : aide massive à la sécession biafraise, au Nigéria. Le gouvernement français, en liaison avec ceux du Gabon et de la Côte d'Ivoire, est le seul à aider, via les mercenaires habituels, le leader sécessionniste Ojukwu. Cette guerre se solde par plus d'un million de morts, le plus souvent de faim.

C'est en 1974 que Jacques Foccard commence sa propre « traversée du désert ». Aux côtés de Jacques Chirac, dont il devient un conseiller très écouté ou à l'ombre du président gabonais Omar Bongo. Il est remplacé, à l'Élysée, par René Journiac son adjoint qui a finalement choisi de se mettre au service de Valéry Giscard d'Estaing. Mais les « coups » ne s'arrêtent pas pour autant. En 1974 et en 1975, deux autres « affaires » de mercenaires intéressent directement le Gabon : l'intervention, très folklorique, de Jean Kay aux côtés du Front de libération de l'Enclave (anglaise) de Cabinda (FLEC), qui se solde par un échec cuisant, et celle d'autres mercenaires français, qui s'engagent aux côtés du FNLA de l'angolais Roberto Holden : une aventure qui risque de tourner encore plus à la catastrophe.

Autre intervention directe des « services » français, celle qui permet tout d'abord de renverser le président Abdallah des Comores qui vient de déclarer l'indépendance unilatérale de son archipel (1975). Deux ans plus tard, Bob Denard, lui aussi installé au Gabon, rate son « raid sur Cotonou » (Benin), mais l'année suivante il repart aux Comores, cette fois-ci pour renverser celui qu'il avait installé au pouvoir (Ali Sohili), et remettre au pouvoir celui qu'il avait chassé (Abdallah). Bien entendu, Jacques Foccard ne pouvait « être au parfum ». Officiellement, s'entend, car il n'était plus rue de l'Élysée. A-t-il utilisé une nouvelle fois ses « réseaux » pour rendre d'autres « services » à ses amis ? Nous ne le saurons qu'en lisant ses mémoires. Qui ne seront publiés, semble-t-il, que trente ans après sa mort.

Elio COMARIN

LE REVE DE L'HOMME BLANC

■ Les nouveaux axes de réflexion d'une « nouvelle » droite ont placé le Tiers-monde au centre d'un débat très controversé. Ce débat agite les milieux intellectuels français ainsi que... l'Eglise. Le Tiers-monde semble être exclu de ce débat dont il est la cible facile.

Le débat sur le Tiers-Mondisme n'a pas fini d'agiter certains milieux parisiens depuis de longs mois. Une série de rencontres et de colloques sont venus ponctuer les moments forts de ce débat.

Le premier colloque a eu lieu le 25 janvier 85 à l'appel de Liberté Sans Frontière (LSF). Il a rapidement été dénoncé par les Organisations Non Gouvernementales (ONG) comme étant une opération néo-libérale, directement inspirée par le CIEL (comité des intellectuels pour l'Europe des Libertés) présent dans la fondation de LSF. Pour y répondre, les ONG ont soutenu un colloque important qui s'est tenu le 7 novembre dernier

à l'Assemblée Nationale. Jean-Pierre Cot, Charles Condamine, Susan Georges, Madeleine Ribérioux et Yves Lacoste y avaient alors dénoncé « une opération politicienne qui a pour conséquence immédiate de saper l'élan de solidarité envers le Tiers-Monde, qui se développe de plus en plus dans l'opinion publique française ».

La caractéristique essentielle de ce débat est que jusqu'à présent, il a été presque uniquement un débat « Franco-Français » et que les principaux intéressés, les gens du Tiers-Monde eux-mêmes, ont suivi attentivement mais très peu de voix se sont faites entendre jus-

que là.

Et cela est parfaitement normal et ne saurait étonner que les gens qui n'ont pas réalisé les véritables enjeux sous-jacents à ce débat. La droite a entamé depuis quelques années, une réflexion sur les droits de l'homme, terrain jusque là privilégié de la gauche depuis des dizaines d'années. A travers des clubs, comme celui de l'Horloge et le Club 89, et des comités comme le CIEL, un véritable espace « Droits de l'Homme » a pu s'élargir, se renforcer et se faire entendre en jouant sur le clavier principal : d'un côté il y le goulag et de l'autre la liberté. La lutte contre le totalitarisme soviétique est

l'enjeu principal de cette fin de siècle.

Cet espace « Droits de l'Homme » conquis, la droite « éclairée » s'est tournée vers le Tiers-Monde afin de rééditer l'exploit précédent. C'est le « coup » de Liberté Sans Frontière. C'est le « coup » de René Bauman et de Claude Malhuret. La nomination de Malhuret au secrétariat d'Etat chargé des droits de l'homme est la seule véritable surprise dans la composition du gouvernement Chirac. Leader très contesté de Médecins Sans Frontière (MSF), puis de l'organisation Liberté Sans Frontière (LSF), il siègera aux côtés de Charles Pasqua et, peut-être de Jacques Foccart. Ceci peut reconforter tous ceux qui l'an dernier à l'occasion du colloque de LSF sur le « Tiers-mondisme en question » ont parlé d'opération politicienne destinée à faire le lit de la « nouvelle droite ». Celle-ci est aujourd'hui bien installée au pouvoir et le Tiers-Monde ne tardera pas à s'en apercevoir.

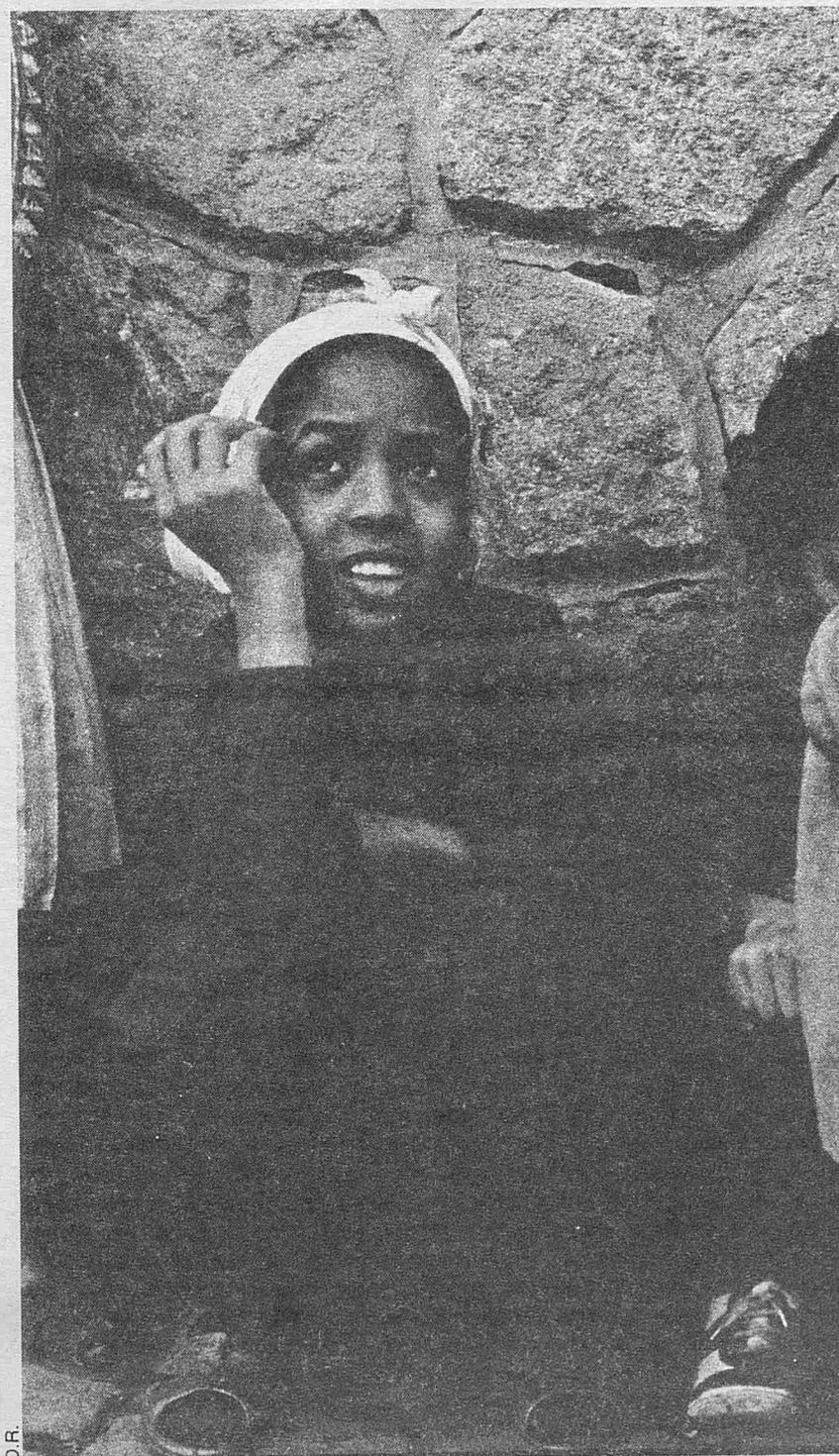
Pour cela, nous avons pensé qu'il fallait ouvrir d'urgence le vrai débat sur le ou plutôt sur les Tiers Mondes, et dans cette polémique, d'autres voix se sont fait entendre. Depuis des mois, le CCFD, le Comité Catholique contre la Faim et pour le Développement, est l'objet d'attaques permanentes. Articles dans le Figaro-Magazine, occupations de ses locaux par des membres du GUD ; livres et articles anonymes se sont succédés contre cette ONG, créée il y a plus de vingt ans par l'Eglise de France. Relayée par des associations proches du Front National tels « Les Comités Chrétieneté Solidarité », cette campagne a donné lieu à des débats au sein de l'épiscopat sur la vocation de cette importante ONG, que l'église avait quelque peu oublié et qu'elle redécouvre, au centre de polémiques pré-électorales, adulte, avec des centaines d'actions et de partenaires à travers le monde.

Ce débat va bientôt rebondir, puisque Max Clos, directeur de publication du Figaro vient d'être inculpé de diffamation publique suite à la plainte déposée par le CCFD.





D.R.



D.R.

CONTRIBUTION

LES VRAIS ENJEUX

■ Une polémique violente contre le tiers-mondisme a été engagée il y a près d'un an par la « Libertés sans Frontières », un produit de « Médecins sans Frontières ». Qu'est-ce donc que cette « maladie de l'esprit » comme l'appelle le Club de l'Horloge. Ce club qui s'est assigné pour tâche de défendre l'Occident... En quoi ces débats très parisiens intéressent-ils *Baraka* ?

Le mot Tiers Monde est né en 1952, la conférence de Bandoeng – première affirmation des trois continents – se tient en 1955, au moment de la décolonisation de l'Afrique du Nord, un an avant la nationalisation du canal de Suez... Ce qu'on désigne par tiersmondisme est une réponse de la société occidentale à cette émergence d'un monde nouveau. C'est chez les intellectuels français qu'il a pris une importance particulière.

La guerre d'Algérie en a été le catalyseur en révélant l'impuissance des partis de gauche (chute de la IV^e République en 1958) et en creusant la crise du système communiste (Budapest, XX^e congrès du P.C.U.S., sclérose du P.C.F.).

1. QU'EST-CE QUE LE TIERMONDISME

Dans un hexagone longtemps indifférent, des "professeurs de trahison" (comme disait la droite) et la génération étudiante des années soixante se sont mobilisés contre la "la sale guerre". Soit au nom des Droits de l'Homme, soit en considérant que l'internationalisme hérité du mouvement ouvrier devait s'étendre aux forces qui grandissaient hors d'Europe (Révolution cubaine en 1959, mort de Patrice Lumumba en 1961).

Les luttes armées qui se multiplient dans les années 1960-1965, et par dessus tout le Vietnam, alimenteront les mouvements de solida-

rité. A cet égard, l'anti-impérialisme est apparu comme une alternative à la fois à la crise politique dans les sociétés industrielles et aux rapports de domination de l'Occident sur le Tiers Monde. C'est assez dire l'actualité des problèmes qu'il a posés.

Une autre source du tiersmondisme se définit dans les courants humanitaristes, dans le tissu d'organisations (O.N.G.) qui se met en place vers 1960 (la CIMADE, issue de la Résistance anti-nazie, puis Croissance de Jeunes Nations et le Comité catholique contre la faim et pour le développement en 1961, Terre des Hommes en 1962, Frères des Hommes en 1965...). L'influence chrétienne y est prépondérante. Au même moment, l'Eglise catholique ouvre un débat sur le sous-développement et la "théologie de la libération". A travers cet itinéraire la question des rapports entre sous-développement et dépendance devient centrale.

Une troisième composante du tiersmondisme est constituée par la recherche scientifique sur les caractères des sociétés du Tiers Monde, les origines de leur dislocation, les spécificités de leur devenir. Cette rupture avec les savoirs coloniaux a débouché sur les théorisations des relations entre "Centre et périphérie", qui cherchaient à rendre compte du système économique et politique mondial. Enfin, la sensibilité aux cultures différentes grandit avec la découverte de la littérature algérienne, de la "négritude"....

On voit qu'il n'y a jamais eu un tiersmondisme au singulier, une "cinquième colonne nombreuse, active, impunie et même prestigieuse", comme l'écrit Carlos RANGEL dans *l'Occident et le Tiers Monde* (1982, p. 214). La dite "colonne" a toujours été minoritaire, même si, superficiellement et pendant quelques années, le romantisme tricontinental ou le tricontinentalisme romantique a pu être à la mode.

2. L'ANTI-TIERS-MONDISME : LE PRÊT ET LE MIEUX A PORTER

Aujourd'hui, la pente dominante du milieu intellectuel conduit au désistement. On peut en chercher les explications dans la révélation des goulags tropicaux et la découverte du caractère meurtrier des idéologies. La critique en a été faite, même si elle est insuffisante. Le problème est aussi dans le mode de fonctionnement de l'intelligentsia : brûler ce qu'on a adoré, procéder à des autocritiques bruyantes d'enfant prodigue, abusé de la pensée, sur le statut et la fonction des intellectuels dans la société française.

Ce passage d'un prêt à porter idéologique à un autre aboutit à un abandon lourd de conséquences de la tradition militante qui avait pris corps avec l'anti-impérialisme, le communisme ou les "gauchismes" il ne fournit ni les réponses, ni les bonnes questions concernant l'usure des systèmes d'interprétation du monde élaborés par la gauche et le désarroi de celle-ci.

Qu'on juge de la confusion ambiante : "Le Tiers Monde n'est plus une force ni une volonté politique autonomes" (J. Julliard, *Le Tiers Monde et la gauche*. Cahier du Nouvel Observateur, 1978); "Le Tiers Monde n'existe plus" : il a été produit de la "bêtise du militant" et du masochisme. "Nous autres, Européens, avons été élevés dans la haine de nous-même" (P. Bruckner, *Le Sanglot de l'homme blanc*). Le Beur sera ravi de ce démenti aux sondages d'opinion.

Un peu d'histoire montre que le retour à l'occidentalocentrisme est une grave régression. Quand le C.E.E.L. affirme "la synonymie des trois mots : Europe, Culture,

Liberté", et pose ce continent en forteresse assiégée des Droits de l'Homme, il s'inscrit dans un long héritage, qui est aussi celui de la gauche. "Des tyranneaux à demi-sauvages" régnant sur "de petits sultanats féroces" : les dictateurs d'empires bananiers ? Non, Abd el-Krim vu par des membres de la Ligue des Droits de l'Homme en 1925, "L'Islamisme aux aguets de nos défaillances attend" : René Maran, prix Goncourt, qui fait scandale en 1925 parce qu'Antillais "Peuples sous-évolus" : Le Pen ? Non, la Fédération de l'Éducation nationale, qui désigne ainsi jusqu'en 1956 dans ses textes les populations coloniales (2).

Il ne s'agit certes pas d'amalgame droite et gauche, mais de prendre la mesure du socle européocentriste de la pensée française.

3. LA DÉRIVE DES CONTINENTS OU NOUVEAU TIERS-MONDISME

C'est dans cette conjoncture que l'offensive de L.S.F. prend toute sa signification et sa portée : Le tiersmondisme aura été la dernière mouture des adversaires de la démocratie. Il réclame un nouvel ordre mondial de l'information (ceci pour l'UNESCO) et un nouvel ordre économique international (ceci pour l'ONU).

Contre ces aberrations, L.S.F. a ses recettes : "la tendance qui se dessine dans les échanges interna-

tionaux est que l'ensemble des gens qui échangent en tirent bénéfice". Plus que le contenu de ces attaques tous azimuts, faites d'emprunts au néo-libéralisme, le problème tient à la qualité des artisans de l'offensive.

Des médecins connus pour leurs actions auprès des réfugiés et des victimes de la famine, se réclamant de la connaissance des réalités pour critiquer les idéologues en chambre : on en pouvait trouver un interlocuteur plus redoutable pour le tiersmondisme. Apparemment du moins : le style publicitaire de Médecins sans Frontières, s'il éclipse le travail de qualité d'autres O.N.G., n'a pas masqué certaines dérives à droite. On retiendra ici la signification de ces opérations menées à grand fracas médiatique. Leur effet principal est de cultiver les ambiguïtés de l'opinion. Les campagnes contre la faim développent de plus en plus un humanitarisme spectacle dans une société où les représentations, dans les divers sens du terme, tiennent lieu d'action, où la morale du minimum tend à remplacer le sens de la solidarité. Ces images du Tiers Monde souffrant se marient très bien avec des stéréotypes négatifs. On sait par les sondages que l'impuissance face à la misère, l'inaptitude au progrès, le statut d'assisté composent les représentations dominantes sur un fond d'ignorance, de refus de la différence et de peur.

Il ne faut pas s'y tromper, la philanthropie a toujours fait bon ménage avec le souci de l'ordre.

Compassion envers le sous-développé, s'il se tient à sa place, mais rejet de l'ayatollah, du guerillero, des mouvements de masses et

des montées fondamentalistes qui caractérisent le Tiers Monde aujourd'hui, tel est le paysage idéologique français.

Dans cette situation, les tiersmondistes ont un long chemin à faire : mettre à jour leurs connaissances, assurer une patiente pédagogie dans leur société. Ils disposent d'un capital non négligeable : la sensibilité de la jeunesse au pluralisme culturel, l'enracinement des O.N.G. dans les nouvelles générations.

Etre tiersmondiste, c'est considérer que l'Occident n'est plus la mesure de toute chose, que l'issue de la crise passe par un changement des rapports Nord-Sud, que les Tiers Mondes ne sont pas des terres condamnées à la faim, à la guerre, à la dictature et à la dépendance. C'est inventer des solutions qui vont à contre-courant de la France profonde.

Dans ce conteste, et face à ces enjeux, si Liberté sans Frontières n'avait pas existé, la droit l'aurait inventée.

Claude LIAUZU
professeur à Paris-VII

(1) En réponse au colloque "Le Tiersmondisme en question" de janvier 1985, s'est tenu un colloque "Contre le tiersmondisme ou contre le Tiers Monde?" le 6 novembre. Sur L.S.F., *le Monde diplomatique* de mai 1985 a publié un dossier très documenté de A. Gresch.

(2) Ces citations sont tirées de Claude Liauzu, "Aux origines des tiersmondismes", l'Harmattan, 1982, et "Les intellectuels français au miroir algérien" Cahiers de la Méditerranée, Nice, 1985. Pour une critique sans complaisance des *Mythes révolutionnaires du Tiers Monde*, cf. G. Chaliand.



BERNARD KOUCHNER :

CHASSEUR DE LIBERTES

■ Ancien gauchiste et franc-tireur de l'anti-tiers-mondisme, Bernard Kouchner, fondateur de Médecins sans frontières est un aventurier. Au-delà de la séduction du langage et de visées politiques qui dépassent sa propre vision, cet homme d'action poursuit son rêve d'être au milieu des famines et des catastrophiques.



D.R.

Militant pour l'indépendance de l'Algérie, auteur, entre deux pavés de 68, d'une thèse de médecine, consacrée à Che Guevara, Bernard Kouchner fondateur de « Médecins Sans Frontières », est l'un des inventeurs de l'aventure médicale, à la française. Tenté d'abord par le gauchisme, c'est en 1968 que Kouchner découvre sa véritable vocation. Répondant avec quelques jeunes médecins, à l'appel de la Croix-Rouge Internationale, il part au Biafra. La famine, une médecine d'urgence impuissante là où le désert gagne : c'est le choc brutal des réalités du Tiers-Monde.

De retour en France avec d'autres médecins chrétiens, gauchistes ou libéraux, il crée le « Comité de lutte contre le génocide au Biafra » qui donnera naissance, en septembre 71 à « Médecins Sans Frontières ». Engagé dès lors « aux côtés du Tiers-Monde », ce franc-tireur s'insurge contre les contraintes imposées aux organisations humanitaires par les gouvernements locaux. Outre les limites de leur intervention, il reproche aux organisations traditionnelles comme la Croix-Rouge, leur silence sur les exactions commises sous leurs yeux,

aux quatre coins du monde. Et de rappeler le souvenir d'une Croix Rouge muette sur les camps de concentration allemands de la seconde guerre mondiale.

C'est cette loi du silence, stipulée par le point 4 de la Charte de « Médecins Sans Frontières » qui fut à l'origine, en 1979, de l'éclatement de l'association. L'opération « Ile de Lumière » qui permit de sauver des centaines de « boat-people » vietnamiens en Mer de Chine, déclenche les hostilités au sein de MSF. Une partie de l'association refuse en effet son soutien à une action qu'elle considère comme une opération plus politique que médicale. Pour Kouchner, c'en est trop. Refusant ce qu'il appelle le « débat Rive droite-Rive gauche », il fonde, avec d'autres dissidents, une nouvelle association : « Médecins du Monde ». Dès lors, la silhouette de l'ancien gauchiste, médecin de l'aventure au physique de Yankee, se précise. Figure de proue de ce qu'on appelle improprement « l'anti-tiersmondisme », Kouchner récuse la condamnation de l'économie de profit et du colonialisme occidental. Critiquant le gauchisme - qu'il considère comme une maladie d'enfance - et adversaire du communisme soviétique, qui gagne certains Etats du Tiers-Monde, Kouchner redécouvre les vertus des démocraties occidentales. A ses yeux, « c'est là notre meilleure valeur à l'exportation et les gens, de quelque pays qu'ils soient, adorent voter ».

Kouchner, c'est l'homme transformé par le moule de son action. Celui qui, du temps de la Révolution algérienne, voyait, dans les luttes de libération dans le Tiers-Monde, la rédemption de l'Occident, inverse les propositions. Constatant la fin de la pensée politique à une époque où Tapie, Coluche, Séguéla ou Montand, « éclip-

sent les maîtres à penser professionnels », Kouchner enfourche son nouveau crédo : son Internationale à lui, c'est l'Occident. Un Occident pour qui, l'aide au Tiers-Monde, malgré ses insuffisances, ses incohérences, est la « seule véritable grande aventure ». C'est là, dit Kouchner, le seul apport de sa génération à la société, l'unique héritage à proposer aux jeunes. Dans un ouvrage récemment paru (1), il expose un projet destiné à la jeunesse : la création d'un « Service Volontaire Européen dans le Tiers-Monde ». Pour des raisons morales, politiques (étendre la démocratie), économiques, idéalistes enfin, le Tiers-Monde serait à l'Europe ce que la femme est à l'homme : son avenir. « Les temps sont gris dans ce continent en manque d'aventure et de rêve, dans cette Europe qui, vécue comme une contrainte, n'existe ni dans les cœurs, ni dans la vie quotidienne. Singulièrement pour une jeunesse avide de conduire un des bolides bariolés et indifférents du Paris-Dakar. Car, c'est bien la seule et dérisoire exaltation que la génération précédente ait été capable de fournir ».

« Charité business » qui se présente comme une dénonciation du marché de la faim, allie des analyses parfois lucides, souvent contradictoires, sur le travail des organisations charitables et les rapports Nord-Sud. Pour finir, Kouchner porte aux nues ce qu'il décrit avec amertume : la publicité, la médiatisation de la faim. Injuriant les militants, il salue triomphalement la naissance d'une nouvelle militance qui témoigne d'une « démocratisation de la charité ». Plus de dames patronesses, tout le monde aujourd'hui a le droit (et le devoir) d'être charitable. Mais ce militantisme incarné par Kouchner évoque l'aventurier plus que l'homme de parti.

Face aux tiers-mondistes, Kouchner impose l'image de l'homme d'action qui, depuis vingt ans, sillonne le Tiers-Monde avec un stéthoscope pour arme, l'humanisme pour bible et le cadeau de la démocratie. Gauchiste repent, « aux côtés de ceux qui reçoivent les bombes », il accompagne de sa conscience humaniste, la lutte anti-communiste. Aux prises avec (dans le Tiers-Monde) des cultures radicalement différentes, il ne doute pas un instant des bénéfices d'une greffe à l'occidentale. A Levi-Strauss de bien se tenir aux côtés de Sartre et Aron, supplantés par Tapie.

Ce délire idéologique sur la mort des idéologies, la fin de l'aide traditionnelle ou la transformation de la famine en produit de consommation de masse, est un vaste marché aux idées. Kouchner ne s'y trompe pas qui évoque son expérience (vingt ans, oui Monsieur, vingt ans dans le Tiers-Monde !), sa subjectivité, la prédominance de l'individu, l'attrait du libéralisme économique. Au-delà de la séduction du langage ou de l'homme d'exception, au-delà même de visées politiques qui dépassent parfois sa propre vision, Bernard Kouchner est un aventurier. Au contraire d'un militant, Kouchner ne se fonde pas dans une cause : il la traverse. Il est l'être original, unique, d'une civilisation de la solitude : « Par l'action, écrit Sartre, on devient autre, on s'arrache à la solitude, on se change en changeant le monde... Le militant (contrairement à l'aventurier) ne demande pas à son action de le justifier... ». Tel est Kouchner, combattant pour la cause la plus chargée de sens et d'espoir de notre époque. C'est un héros, un vrai, un desperado installé dans ses désillusions, un chimérique fossoyeur de chimères.

Instrument pour les uns d'une certaine cause occidentale, parasite de la cause du Tiers-Monde pour les autres, Bernard Kouchner s'en moque. Fauchant les certitudes ou chevauchant son cheval blanc, bardé de causes et de pansements, il poursuit son propre rêve d'être. Au milieu de la famine et des catastrophes, dans ce meilleur des mondes médical, l'homme venu du Nord, voit dans la magie de ses mains l'épée du rédempteur.

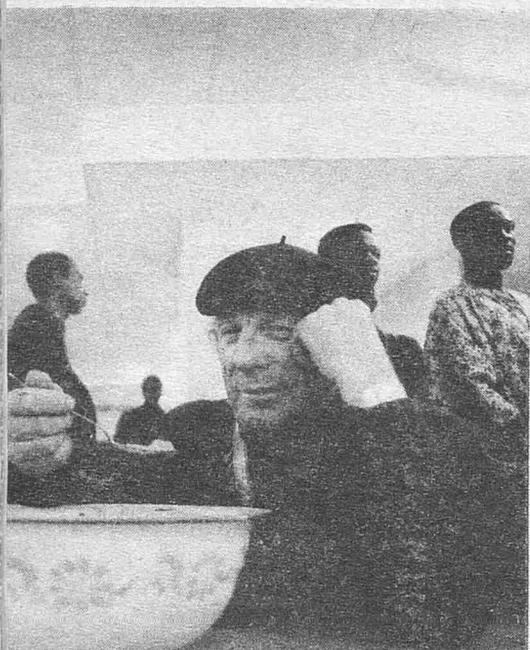
Fabienne MESSICA

(1) Charité business. Editions Pré au clerc

SOLIDARITE POPULAIRE

COLUCHE: LA SOUPE EST FINIE...

■ Le printemps est là et les « Restaurants du cœur » ferment leur portes. Coluche a gagné son pari et la grande équipe qui a donné vie au projet prépare la fête de clôture.



BRAHIM CHANCHABI

Rolande est fière. Fière d'être là, de son bénévolat permanent au sein de l'équipe étudiante de « Sup de Co Paris » qui a structuré tout le réseau des « Restaurants du cœur ». Dans la petite pièce que l'école a affecté à la gestion du projet démarré le 21 décembre, Alexandre Lederman, 21 ans, fils du producteur de Coluche, six autres étudiants et Rolande. Aux murs, des affiches : « Notre succès, c'est le vôtre », la carte de France de tous les centres de distribution, les coordonnées des sociétés agro-alimentaires qui concourent à l'approvisionnement. L'équipe est pendue aux téléphones. C'est que demain, 21 mars, les chapiteaux du cœur ferment leurs portes. Pour clôturer ces trois mois d'hiver, et marquer la distribution de dix millions de repas dans toute la France, Paris et les 24 autres villes des « Restaurants du cœur », organisent une fête. Les invitations sont imprimées, envoyées : Coluche compte sur nous, samedi 22 mars à 17 heures à Gennevilliers. A deux jours du second événement médiatique des « Restaurants du cœur », rien n'est encore sur pied.

Au téléphone, Alexandre Lederman confirme son rendez-vous avec les médias. « Au début, il se chargeait de contacter les médias, maintenant ce sont les médias qui nous téléphonent » explique Rolande. David, lui, est chargé de

rassembler tout le matériel Hi-Fi. Plusieurs vedettes ont déjà accepté de venir chanter samedi : Jane Manson, Michel Delpech, Catherine Lara, Valérie Lagrange. En principe, Higelin sera là. Maintenant, il faut contacter Lavilliers, Lalanne et tous les autres... « Pour le moment, il n'y a pas grand monde, on galère ». De son côté, la secrétaire de Paul Lederman est chargée d'appeler le plus de vedettes possible. Cela va sans dire, tous ceux qui répondront présents chanteront gratuitement. « C'est pour ça qu'on a tant de mal, avec « SOS Racisme », etc, qui les sollicitent ».

Même règle de gratuité pour le chapiteau, que la mairie de Gennevilliers doit fournir. « Sans les mairies, dans chaque ville, on n'aurait rien pu faire. Il faut aussi qu'on trouve des gens pour faire un buffet gratuit. Il est hors de question qu'on paie un centime. »

REMERCIER LES BENEVOLES

L'idée de cette fête de clôture, l'équipe des « Restaurants du cœur » l'a eu depuis longtemps. Au départ, c'était pour remercier les bénévoles : 3 000 à 5 000 personnes, pour la plupart des chômeurs en fin de droit. Ce sont des permanents, ou des occasionnels « que l'on mobilise facilement ». Et puis, « On a eu peur que l'idée soit mal perçue, que les gens disent qu'on fait la fête sur le dos des « Restaurants du cœur ». En fait, tout sera gratuit, tout le monde peut venir. On attend des

gens de toute la France, 15 000 personnes peut-être plus ». Mais la fête, ce sera pas pour tout le monde. Après trois mois - un hiver - de distribution, les « Restaurants du cœur » sont plus que jamais « d'utilité publique ».

Le centre de Gennevilliers, 13 heures sous la pluie. A côté d'un terrain de foot boueux, le chapiteau bleu et blanc distribue encore et encore. Uniquement à des immigrés, algériens pour la plupart, des femmes comme des hommes. Dans cette rue Joseph Kosma, il n'y a vraiment rien. Mais quand on demande le chemin, on vous répond : « rue Kosma, il n'y a rien. Que les « restaurants du cœur ». Ou « Rue Kosma ? Oui c'est qu'il y a le Coluche, là ? »

Au centre de la rue d'Aubervilliers, dans le 18ème, ça s'est mal passé aujourd'hui. Ici, la distribution se fait de 11 h à 13 h 30. Il est 14 h 30 et il y a encore cinquante mètres de queue, la moitié sous la pluie, la moitié sous le chapiteau. Pour les 9/10ème, des mères de famille algériennes qui attendent de repartir avec leurs sacs « Carrefour » ou « Prisunic » remplis de pain, de sucre, de lait, de confiture, de conserves. Le chapiteau, on ne le voit pas : il est planté derrière un mur, on entre par un grand portail de bois. A l'intérieur de la grande toile, il fait plus chaud. Le sol c'est de la terre battue. Un peu l'atmosphère d'un cirque. Michèle, 45 ans, est venue de Maison Alfort pour chercher de la nourriture pour cinq personnes. La feuille qu'on lui a donnée la première fois qu'elle est venue est tamponnée régulièrement depuis

le 15 février. Comment va-t-elle faire maintenant ? « IL va bien falloir qu'on se débrouille, heureusement on a un jardin. Mais c'est dur ». Ira-t-elle à Gennevilliers samedi ? Réponse un peu gênée : « Non, parce que les étrangers font de la bagarre ». Un des permanents du centre, autocollant des « Restaurants du cœur » sur la poitrine, me le confirme en tirant sur son mégot. Et pour lui, pas de doute : « Ce soir à dix heures, on y est encore ».

Le centre de la rue d'Aubervilliers va continuer à distribuer jusqu'à samedi. Les autres s'arrêteront 24 heures plus tôt. Mais samedi, le dernier jour, la distribution sera « beaucoup plus conséquente » car « il va falloir vider les stocks ». Et après ? Certains « clients » des « Restaurants du cœur » pourront se tourner vers l'Armée du Salut ou Emmaüs qui a distribué rien qu'en février à Paris, 900 soupes par jour. Ce sera dur aussi pour les permanents bénévoles, qui vont pour la plupart retrouver le chômage et voir la fin d'une expérience.

UNE EXPERIENCE QUI CONTINUE

A la Fondation de France, le compte des « Restaurants du cœur » reste ouvert pour bloquer l'argent de l'hiver prochain. Et d'abord celui de la recette que fera Renaud au Zénith. Les chèques des particuliers eux, sont déjà beaucoup moins abondants. Mais le système de collecte des ressources va changer : « Sinon, les gens finiront par se lasser ». A l'ESCP, on ne veut pas dévoiler les projets. Il serait question d'organiser des spectacles. L'espoir, c'est aussi la loi « Coluche » qui permettrait de déduire les dons des impôts et non des revenus imposables. Ce qu'on ne veut surtout pas, c'est « faire de l'assistanat ». En attendant, l'hiver prochain, ou la fête de samedi, Rolande salue toutes les énergies dépensées : « Sans les bénévoles, sans les étudiants, on n'aurait jamais pu. Et ça tu peux le mettre à fond la gomme, ils se sont tous défoncés comme c'est pas possible ».

Emmanuelle BEJAI

**le catalogue
est paru!**



LE MOULIN DE VENTABREN
13122 VENTABREN
FRANCE

CATALOGUE AU 01/01/1985

**EDITIONS
NÈPE
NÈPE**

DOC(K)S

Un souffle de liberté à décorner bien des vaches sacrées de nos chères avant-gardes.

Alain SCHIFRES, Le Nouvel Observateur

Doc(k)s est entièrement consacrée aux signes visuels, graphiques. Insubordonnée, elle s'est spécialisée dans la poésie directe et sonore. Elle entprend un tour du monde qui est déjà passé par la Chine, la dissidence soviétique, les Etats-Unis, l'Espagne, le Canada...

Christian DESCAMPS, Le Monde
(19 livraisons à ce jour)

LES ANTHOLOGIES DE L' AN 2000

Les moments essentiels de l'art et de la poésie des années 60 à 90 hors des grands albums et des grandes collections. Mais ce n'est pas forcément la médiatisation qui fera l'histoire quand à la fin du XXème siècle et au commencement du XXIème le jeune curieux se penchera sur son passé (notre présent).

Julien BLAINE

(3 titres parus)

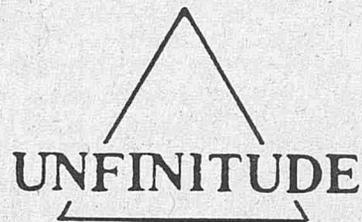
ZEROSSCOPIZ 845

en offset la reproduction des possibilités infinies de la photocopieuse.

"Mais, de même que l'appareil-photo, la photocopieuse est, elle aussi, un instrument et il semble que l'homme, une fois qu'il a inventé un instrument à des fins pratiques, arrive, chaque fois, à en explorer les possibilités imaginatives. Ainsi naît la xérogaphie comme tendance artistique."

Umberto ECO

(12 titres parus)



"Unfinitude" est un lieu d'écriture où s'interfèrent le texte et l'image. Chaque créateur compose son livre (100 pages) et y déploie son propre jeu entre l'écriture et le Visuel.

Angeline NEVEU

(20 titres parus)



Ce catalogue (72 pages) est à votre disposition sur simple demande contre 15 F* par le paiement de votre choix.

Bon à découper et à retourner aux :

Editions NÈPE

Le Moulin de Ventabren, 13122 VENTABREN

* (2,40 F de timbre + 2,60 F de frais de fichier et de secrétariat et 10 F de catalogue (8,55 F H.T.))

NOM
Prénom.....
Adresse.....

REPERES SUR MUSIC AND NEWS

ROCK MODERNE SANS CONCESSIONS

Taxi Girls a trouvé la page des années difficiles et nous revient avec un nouveau 45 tours.

Taxi Girl est un groupe à part dans ce panier de crabes qu'est le « rock français ». Solitaires et rebelles, ils ont en une dizaine d'années, sorti en tout et pour tout une demi-douzaine de 45 tours et un album. C'est peu. Une trentaine de chansons denses et rigoureuses, sans effet de mode superflu et pourtant collant tout à fait aux années 80, Poètes modernes et fragiles on les connaît surtout par leur image violente et auto-destructrice. C'est vrai qu'il y a de quoi. Leur parcours est douloureux : mort par overdose du batteur, départ du clavier cofondateur du groupe, le chanteur Daniel Darc, qui se tranche les veines lors d'un concert au Palace... « Cette période est finie dit-il, ça va mieux maintenant, nous avons 26 ans et le fait que nous soyons encore en vie nous donne envie de parler d'autre chose que de la mort. » Les « Seppukus » et les rasoirs appartiennent dorénavant à la légende, la page est tournée.

Après deux ans de silence dûs à des problèmes personnels et de maisons de disques voici le nouveau Taxi Girl avec un titre qui n'évoque tout de même pas les fleurs et les petits oiseaux : « Aussi belle qu'une balle ». De la pure poésie à écouter et à lire... : « Elle est si belle qu'il est difficile de ne pas se pencher pour la regarder. »

Et moi je n'attends qu'elle, oui mais autant vouloir se tuer.

Dans son lit couché en espérant : une balle perdue.

Juste une belle perdue qui marche dans les rues, son cœur n'attend plus.

Elle est si belle à sa fenêtre penchée, il serait délicat de ne pas tomber... »

Baraka : Vos textes sont toujours écrits en français...

Daniel Darc : Complètement. Il y eu Gainsbourg et Dutronc, maintenant il y a enfin des gens qui font du rock en français : Stéphane Eicher fait de très très beaux textes, Marc Seberg écrit bien, moi je fait ce que je peux. Les Anglais et les Américains nous prendront au sérieux que si on s'exprime en français. Pour moi les textes sont très importants alors je ne vais pas les chanter en anglais, je veux qu'on me comprenne. Gainsbourg c'est le seul qui a réussi à imposer un rythme, un phrasé « rock » français. De toute façon du dernier des « straights » aux plus enragés des Gogols 1^{er}, tout le monde ne peut que l'aimer. Il a fait un détournement rock et situationniste en adaptant tout ce qui se passait en Angleterre trois ans avant tout le monde.

Taxi Girl a fait ses premiers pas en 1977, en pleine révolution punk, dans un Paris secoué de réunions et de manifestations « Autonomes ». Radicalisme politique et bris de vitrines.

Je suis toujours punk, toujours autonome, bien que je me désolidarise complètement des éléments antisémites et marxistes, moi je viens de la Fédération anarchiste. Taxi Girl est issu de 1977, du punk. Ça a été le moment le plus important musicalement, une révolution.

B. : En 1986, vous êtes toujours punks ?

D. D. : Bien sûr en 1973 dans un papier d'Euroline¹, j'ai lu la première fois le mot « Punk », j'y ai trouvé une identité, je ne la renierai pas. En 1996 si je suis encore vivant je serais un punk.

Le moins qu'on puisse dire c'est qu'après ces élections, Daniel Darc n'apprécie guère le dernier « revival » à la mode : « Il va falloir durcir le ton contre le retour



D.R.

de ces vieux cons. » Ceci dit n'attendez pas de Taxi Girl qu'ils vous brament l'Internationale, ils viendront plutôt vous sussurer des ballades douces amères comme « Je suis déjà parti » face B de leur 45 tours : « Je suis déjà parti, fais comme si tu ne m'avais jamais connu, tout est foutu, n'en parlons plus. Et si tu m'entends quelque fois, éteins la radio... »

Allons, allons les p'tits gars, comme dirait Gainsbourg, z'êtes classieux, affirmatif !!!

1. Célèbre critique rock du mensuel « Best ».

Taxi Girl : « Aussi belle qu'une balle » 45 t. 11548 Maxi 45 t. 11931 Koka Records, distribution Musidisc.

VIBRATIONS RAY LEMA

De la forêt équatoriale à la jungle urbaine sa musique est d'abord africaine.

Initié au piano et à la musique classique par les pères catholiques dès l'âge de 11 ans, Ray Lema a par la suite traversé une longue crise d'identité qui l'a poussé à la recherche d'un langage authentique pour le musicien zaïrois qu'il est aujourd'hui. Parallèlement à sa formation classique, l'enfant de

Kinshasa a bien évidemment été nourri par la rumba, le soukous et tous les autres rythmes populaires qui chauffent l'ambiance des bars et des boîtes de nuit des villes zaïroises. Véritable musicologue, Ray a aussi bien étudié les chants traditionnels des villageois de la forêt équatoriale que les chants



D.R.

grégoriens, la funky, le rock et le jazz. Un itinéraire qui en fait un cas à part dans la musique africaine. « Médecine », son dernier disque produit par Jean-François Bizot le patron du magazine Actuel, verse dans la « techno-soukous », c'est-à-dire la musique populaire dansante de l'Afrique centrale alliée aux performances les plus avant-gardistes des studios d'enregistrement.

Ray Lema a aujourd'hui 40 ans. Avec la somme de toutes les recherches et de toutes les expériences musicales qu'il possède, quand on lui demande de dire ce qu'il entend par musique, il reste encore interloqué. A son avis : « *Il s'agit simplement de s'exprimer à travers les lois de la nature* ». Il s'empresse d'ajouter : « *C'est une science de la vibration* ».

Après observation, Ray Lema pense que les sociétés africaines sont parmi celles qui ont su le mieux développer une science de la vibration. D'après lui, ces sociétés ont appris à susciter quand elles le souhaitent, une vibration qui a le pouvoir d'unir tout le monde dans un même sentiment. Il a acquis cette certitude à l'époque où, jeune musicologue, il parcourait les campagnes africaines pour étudier les musiques traditionnelles. Il raconte : « *Sans aucune préparation préalable, j'ai enregistré des hommes et des femmes chantant spontanément à l'unisson, sans aucune dissonnance alors que personne parmi eux ne semblait avoir un quelconque souci de ce qu'on appelle ailleurs les arrangements musicaux* ».

Vivant à l'heure de son temps, Ray Lema vient de faire appel à la précieuse collaboration technique de Martin Meissonnier qui a déjà fait les beaux jours de Fela et de King Sunny Adé. Alors, musique sensible ou musique branchée ? Pour Ray Lema, la question n'est pas là. Il pense que depuis la déplorable colonisation, l'expression a été sacrément perturbée en Afrique et qu'il faut juste du temps pour que les africains s'adaptent aux nouvelles technologies.

De la forêt équatoriale à la jungle urbaine, la musique de Ray Lema, intelligente, technologique, rythmée et sensible et complètement africaine se veut être avant tout un support de la vibration. Alors, alerte à vos sens. Ray Lema et sa formation se produiront au Printemps de Bourges 86, le 31 mars, le même jour que Salif Keita et Youssou N'dour.

Mal NJAM



● Witney Houston, qui a détrôné Dionne Warwick à la tête des charts US, n'est autre que la cousine de cette dernière ! Les affaires marchent bien dans la famille de Dionne qui avec ses amis a déjà collecté 500 000 dollars pour la recherche anti-sida. « *That's what friends are for, my dear* ».

● Les stars du meilleur disque à bonne cause du moment, Sun City, devraient se retrouver cet été pour un concert au profit des réfugiés sud-africains. Ce qui permettrait aux Ricains de voir sur la même scène Dylan, Springsteen, Africa Bambaataa, Nona Hendrix, Herbie Hancock, Miles Davis, Bono, etc.

● A l'heure où vous lirez ces lignes, les nouveaux albums des Stones (Dirty work, le sale boulot comme disait Fabius), de Ruichy Sakamoto, le leader du Yello Magic Orchestra, partenaire de Bowie dans Furyo (illustrated musical encyclopedia), de Dépêche Mode, de Julian Lennon et de Big Country devraient être disponibles. Ceux de Prince « Parade », d'Etienne Daho « Pop Satori » et des Smiths ne devraient plus tarder. Ces derniers avec le Jesus and Mary Chain, sont les grands vainqueurs de l'année 1985, désignés par les lecteurs de notre confrère britannique le New Musical Express.



● Suggs, soutenu par le groupe Madness, pourrait entamer une procédure en justice contre le journal The Sun qui prétend que le chanteur aurait aidé le groupe raciste skinhead Scwedriver à enregistrer un disque. Suggs reconnaît connaître personnelle-

ment un membre de ce groupe, Ian Stewart, mais dément formellement avoir repris contact avec lui ou avoir, par un moyen ou un autre, aidé ce groupe à la sinistre réputation. Cette attaque du Sun pourrait venir du soutien actif de Suggs à la Red Wedge Organisation, un « Coin Rouge » qui chante vigoureusement contre Maggie et qui regroupe Syle Council, Heaven 17, Billy Bragg, Bananarama, les Communards, Fine Young Cannibals, et peut-être bientôt Sade et Sting. Rappelons que Madness sera le 6 avril à Bourges et le 8 au grand Rex de Paris.

● Le producteur soul Arif Mardin (Aretha Franklin...) a participé à l'enregistrement du nouveau disque de Culture Club. Espérons que l'album « From luxury to heartache » qui sort cette semaine sera meilleur que le 45 mielleux « Move away ».



● James Brown sera à Bercy (Paris) le 22 avril. Suite au succès inattendu du dernier 45 tours du Godfather of Soul, sa tournée européenne de printemps a été avancée d'un mois. Il a quand même eu le temps d'enregistrer un album pour CBS, de classer « Living in America » dans les charts US après dix huit ans d'absence et d'être en tête des charts européens.

● Rachid et son groupe Carte de Séjour, après s'être fait virer de CBS, préparent un nouvel album sur le label Barclay.

● Amateurs de rythm and blues, ne ratez pas les rééditions de la série « Formidable Rythm n' blues » chez WEA, avec tous les grands (Otis Redding, Aretha Franklin, Sam Cooke, The Drifters, Wilson Pickett, etc) et celles de Sam Cooke chez RCA : « Live at the Harlem Square Club » et un double « The Man and his Music ».



● Smaïn a enregistré une chanson sur Constantine avec Gabriel Yared. Vous le retrouverez aussi avec Farida dans le film d'Hervé Palud « Les Frères Pétard ».

● C'est un ancien producteur des Stones, Marshall Chess, qui doit produire le deuxième album de Mounsi. Le chanteur décroche aussi un rôle au cinéma dans un moyen métrage d'Alain Debocq, « Vous avez dit Français !! » avec Philippe Noiret et Marie Dubois. Le film est présenté à Cannes.

● Guy Cuevas, l'ex-DJ des boîtes branchées de Paris, photographié par Jean-Paul Goude sur son disque « Gallo Negro » (Le coq noir), apparaît dans le film de Michael Douglas « Le Diamant du Nil » sous les traits d'un certain Le Vasseur.



● Stevie Wonder va venir en Europe à la fin de cette année pour une série de concerts. Les dates seront communiquées dès que l'homme aux lunettes noires et à l'harmonica aura fait son choix. Mais il est déjà acquis qu'il fera un tour en France, un pays avec lequel il a depuis longtemps une « love affair ».

KEVIN

PAS DE PRINTEMPS SANS MUSIQUE

FESTIVAL DE BOURGES

Au menu de la programmation musicale, les organisateurs ont employé une recette qui a déjà fait ses preuves : de la chanson française, un peu de folie rock, de la cadence africaine, le tout saupoudré par un zest de swing-jazz. Les innovations de cette année ce sont certainement « Maximomes » ; un mini-festival pour les enfants et « Scène et toiles » ; une formule réunissant cinéastes et musiciens autour d'une réalisation commune.

■ **Après dix ans d'existence, cette grande manifestation de la musique sait rester toujours jeune (fréquentée à 75 % par les moins de 25 ans). La version 1986 est pleine d'innovations et il y en a pour tous les genres.**

Pendant dix jours sans relache, la ville de Bourges va devenir la capitale de la chanson et de la musique en France, à l'occasion du dixième anniversaire du Printemps de Bourges, du 28 mars au 6 avril 1986.

13 000 spectateurs en 1977, 95 000 en 1985, les chiffres sont éloquents. Le Printemps de Bourges est devenu sans conteste la plus grande fête populaire musicale de France. Le projet de départ était de proposer au public un grand rendez-vous autour de la chanson française et un tremplin pour les jeunes talents en herbe. Mais au fil des ans, tout en restant fidèle à son objectif premier, le Printemps de Bourges a su élargir son champ en diversifiant ses activités pour intéresser de plus

en plus de monde. Après dix ans d'existence, il faut croire que cette grande manifestation sait rester toujours jeune puisqu'elle est fréquentée à 75% par les moins de 25 ans.

Devenu le plus important marché de spectacles « vivants » en France, le Printemps de Bourges 1986 compose avec le concours d'un nombre impressionnant de partenaires (pouvoirs publics, entreprises privées et culturelles, médias...) pour s'assurer la garantie d'être le plus grand événement médiatique dans son genre en France.

La fête va se tenir pendant 10 jours, dans 9 salles, 92 spectacles, 30 têtes d'affiche, 60 artistes confirmés et 150 à découvrir. Voilà pour les chiffres annoncés !

Comme il n'y a pas de printemps sans innovation, cette année, le Printemps de Bourges ne faillit pas à la règle. Un mini-festival pour les enfants « Maximomes » vient d'être créé. « Scène et toile » est une formule qui doit réunir cinéastes et musiciens autour d'une réalisation commune. La bande dessinée fait également son entrée à travers les expositions « Musique en images » tout le long de la fête. On instaure cette année « découverte », le tremplin des tremplins pour la promotion des jeunes sélectionnés par le festival et son réseau d'antennes régionales.

Au menu de la programmation musicale, les organisateurs ont employé une recette qui a déjà fait ses preuves : de la chanson française, un peu de folie rock, la cadence africaine saupoudrée par un zest de swing jazz. Il y en a pour tous les goûts. Les deux spectacles programmés pour la soirée d'ouverture donnent un bon aperçu sur ces dix jours de spectacles et de fête annoncés. A 20 heures précises, Barbara et Gérard Depardieu vont créer la première grande sensation du Printemps de Bourges 1986, en présentant dans un stadium certainement rempli de 6 000 personnes, « Lily passion » un tour de chant qui se déroule à la manière d'un opéra, ou d'un drame théâtral autour de l'amour « émotion ». La rencontre de ces deux « bêtes » de scène dans « Lily passion » comptera sans doute parmi les plus grandes créations artistiques françaises de l'année. A 23 heures, un orchestre insolite et grandiose réunissant Mino Cinelu, Charlélie Couture, Manu Dibango, Murray Head, Jacques Higelin, Karim Kacel, Catherine Lara, Didier Lockwood, Bernard Lubat, Paul Personne, Tom Novembre, Renaud, Eric Serra, Jimmy Slyde et Sarah Petronio, va faire son entrée en scène pour une chaude



soirée retransmise en direct sur TF1. Et avec la participation cette année de Serge Gainsbourg, Claude Nougaro, Jacques Higelin, Renaud, Yves Duteil, Catherine Lara, Véronique Samson, Patricia Lai, il n'y a pas de doute, la chanson française sera bien représentée.

Le Printemps de Bourges se voulant une manifestation de jeunes, le rock ne pouvait pas être en reste. Les organisateurs ont tenu à représenter la plupart des grandes tendances du rock d'aujourd'hui en invitant des groupes comme The Pogues (néo-folk), The Cramps (rock and roll), Bill Hurley (rythm and blues), Working Week (rock-jazzy) sans oublier les groupes français comme Indochine et Bill Baxter. Les grands événements « rock » seront surtout à attendre du côté des Fine Young Canibals dont c'est la première venue en France et de celui des redoutables larrons de Madness qui réapparaissent sur les scènes françaises après quatre ans d'absence.

Quant au Zaïrois Ray Lema mis à part, côté musique africaine, le Printemps de Bourges 1986 a surtout misé sur la musique sahélienne des Touré Kunda, Salif Keita et Youssou Ndour. Touré Kunda qui est de loin le groupe phare de la musique africaine en France va se produire en vedette avec les Capverdiens O'asah en première partie, au stadium, le 29 mars. Les trois autres ténors africains sont programmés le même jour pour la grande fête africaine le 31 mars. Raina Rai sans doute le plus professionnel des groupes rai, Atlantico (latin-rock) et Zazou Bikaye (des Européens mordu de musique africaine), sont les autres principaux « exotismes » de cette année.

Le jazz sera essentiellement français cette année avec les éternels mêmes meilleurs groupes français que sont Michel Portal Unit, Didier Lockwood quartet, Christian Vander, Faton Cahen et Didier Malherbe et tous les autres qui vont animer une nuit non stop clôturée par l'Orchestre national de jazz.

En définitive, le Printemps de Bourges 1986 affiche une programmation musicale sans grande surprise qui semble reposer davantage sur la valeur des grandes têtes d'affiche. Est-ce la rançon de la gloire ? Souhaitons néanmoins que comme The Cure en 1982 et Indochine en 1983, le Printemps 1986 nous réserve d'autres grandes révélations.

Mal Njam



AFP.

AU TEMPS DE LA COLONIALE

ENIGME AFRICAINE

■ Une énigme couleur basalte rouge, hérissée de tourelles, fière, insolente d'exotisme s'est posée un jour près de Fréjus. Les militaires sont perplexes, une mosquée africaine les nargue depuis 45 ans.

Je l'avoue, j'aurais souhaité qu'un Sage Africain âgé d'au moins cent ans soit à mes côtés. Il aurait sans doute trouvé une explication sinieuse à ce mirage : une mosquée africaine dans le coude de la route de Bagnols-en-Forêt.

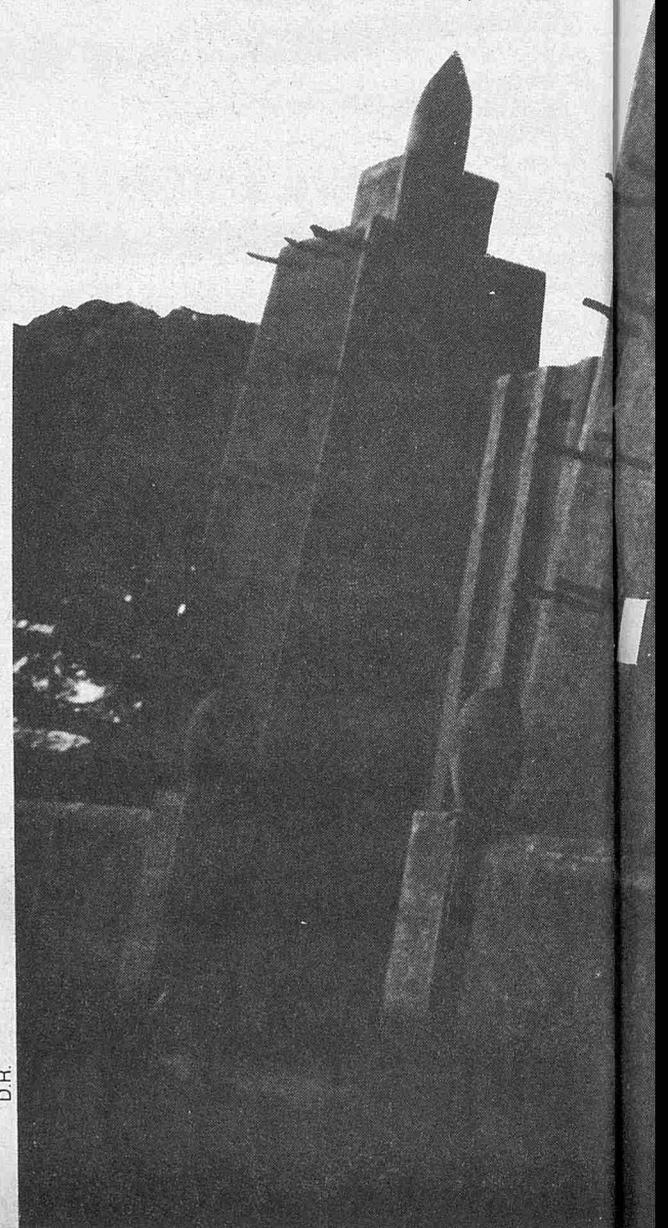
On trouve de tout en France. Même des hallucinations solides, là, près de Fréjus, sur le terrain militaire en plein cœur du 21^e RIMA (Régiment d'Infanterie de Marine). Violente juxtaposition, télescopage des cultures. Sur cet hectare de terre pelée où rouillent tranquillement quelques chevaux de frise, un château des sables s'élevant fièrement d'une gangue de basalte rouge, réchauffe ses tourelles effrontées et conforte son bout d'Afrique au milieu de la campagne varoise depuis quarante-cinq ans.

Oublions le panneau déglingué, « terrain militaire, défense d'entrer ». En s'approchant de cette bête architecturale, le lyrisme s'essoufle un peu. Le mystère, lui, s'épaissit. La mosquée de béton est vulgairement fardée d'un rouge un peu trop soutenu. Aux alentours, montent en torsades des termitières géantes !... En béton ! Un peu plus loin, frileuses sous des arbres humides, deux répliques de cases de marabout !... La courette de la mosquée, encadrée par des petites arcades sombres, offerte à tous les vents est un havre de silence frais. Quelques tessons et des romances gravées dans le béton. Etrange

vision en haut des remparts. On pourrait se croire plongé dans une ambiance à la Hugo Pratt, s'il n'y avait tout autour, disséminés, de gris bâtiments administratifs et des maisons Phénix. Même plus haut, après avoir grimpé une échelle sur la tour au risque du vertige, ce n'est pas le royaume des Dogons ou les Éthiopiens mais bien la France profonde que nous voyons. Et ce n'est pas le parc zoologique de Fréjus qui nous ramènera à la jungle.

ENIGME

Au cœur des camps du Sud-Est, la mosquée demeure un brandon rougeâtre bien énigmatique. Les gens du pays viennent y faire pisser leurs yorkshires. On la connaît la mosquée mais on a perdu sa mémoire. Quelques vieux fréjussois pourront vous parler des bataillons de tirailleurs Sénégalais. Clichés Banania avec colliers d'oreilles autour du cou sur la Côte d'Azur des années 30. Ils rigoleront en biaisant sur les fabuleux bordels, baraques en planches, agglutinés jadis autour du périmètre militaire. Ils pourront également vous dire qu'il s'agissait de camps de villégiatures créés par Gallieni alors ministre de la guerre en 1915, pour le repos transitoire des troupes « indigènes », africaines et orientales, avant de repartir vers la boue et les



boucheries.

Dans ce triangle, la Grande Muette a rassemblé toutes ses chamarrures exotiques et ses souvenirs de sable rouge. Il n'y a pas que cette mosquée dans les camps du Sud-Est. En face de « l'Afrique », se trouve un vaste mess aux accents asiatiques, bâti par les militaires indochinois. En bordure de la Nationale 7, on tombe également sur une superbe pagode bouddhique « Mahayana », peuplée d'idoles terrifiantes, édifée en 1918 par les tirailleurs vietnamiens et qui depuis est le lieu de culte de la communauté réfugiée. Sur tous ces édifices somptueux, l'armée détient de nombreuses informations et un luxe de détails. En ce qui concerne le « Missiri », la mosquée, pratiquement rien, l'oubli.

« JE SUIS UN GRIOT »

Le Musée des Troupes de Marine se trouve à proximité d'un boui-boui, « Le bar des coloniaux », un véritable bazar du chic colonial, de l'aventure guerrière méhariste et des campagnes africaines. Si en pénétrant dans le Musée, on a droit aux contraintes poussiéreuses du style « Défense de fumer » et « Attention aux enfants », qu'on ne s'y fie pas, la cruauté des

vitrites dégèle l'ambiance. C'est qu'ici, on préfère le casse-tête à l'Exocet. Un mandala de sagaies à l'entrée. Ici, une collection de poignards mauresques côtoie des sabres à poignée « en oreille d'éléphant ». Là, les loufous des sables et Touareg teigneux portaient l'Achbeg à leur poignet droit, un bracelet destiné à fracasser les têtes. Des flingues ensablés roupillent auprès des boussoles à bain d'huile, des mors de chameau, des kalach' rafistolées, des détonateurs soviétiques avec instructions en anglais... On vous parle de cosmopolitisme. « Loin de former une succession de mondes cloisonnés, Africains, Malgaches, Indochinois et même pour un temps Nord-Africains, devaient tout en conservant leurs traditions et leurs coutumes, constituer sous le signe de l'ancre de marine, le patrimoine de la Coloniale de Fréjus ». Hormis une photo, rien sur la mosquée africaine et pas grand chose sur la vie quotidienne des tirailleurs Sénégalais.

Voilà des années que le Lieutenant-Colonel Massip, conservateur du Musée, tente d'arracher les secrets de la Coloniale entre 30 et 35. Il s'excuse d'avoir aussi peu d'éléments au sujet du Missiri. « Je travaille comme un griot, sourit-il dans sa barbe, tout ce que l'on sait, c'est que la Mosquée de Fréjus est une copie de celle de Djenné au Soudan. Qu'elle a été bâtie par les tirailleurs en 1930. Qu'ils ont remplacé le Mango-Pisé par du béton... C'est tout et c'est maigre. Beaucoup de documents et de dossiers ont disparu. A cette époque, il y avait énormément de mouvements. Et puis les troupes se sont dispersées... Je tente de glaner de l'information, c'est difficile... Il faut palabrer, recouper les faits... Un travail de griot ! »

Les militaires sont perplexes. Le Missiri est aurolé de mystère. Les termitières de béton sont travaillées par les vents. Les sorciers ont disparu des cases de Marabout. Trois cases d'origine se sont évanouies du lieu, aucune explication là encore. Les camps du Sud-Est ne sont plus traversés par l'insensé sabir colonial. La mémoire de la mosquée est morte, embaumée par le silence. Pour la ressusciter, il faudrait faire revivre les 9 000 tirailleurs inhumés au cimetière de la Baume et à la Nécropole de Luyes.

Emmanuel LEMIEUX



LE PORTE JARRETTES A TOUTES JAMBES

HAUSSE DU BAS



■ Du porte-jarretelles au menu ! Depuis deux ans, le retour en force de cet accessoire sous les jupes de ces dames fait le bonheur des connaisseurs. Fini les sempiternels collants. Pratiques, pas cher et vite enfilés, ils sont à la femme ce que le fast-food est à la table.

Bien sûr, la femme moderne porte des collants. Mais pour sortir ou pour s'envoyer en l'air, elle est revenue au porte-jarretelles. Chez Dior, le numéro un de la lingerie féminine, M. de Tournemire, le directeur, connaît son sujet. Depuis des années, il promène sa silhouette de dandy mince au milieu de jeunes mannequins « entre le tout à fait nu et l'habillé ». Avec l'air blasé de quelqu'un qui aurait une indigestion, il commente la nouvelle victoire du coquin sur le fonctionnel : « en 1968, les femmes se sont volontairement débarrassées des attributs de la féminité. Pour s'émanciper, elles voulaient ressembler à l'homme, mais aujourd'hui elles ont compris que c'était une erreur. Alors la femme libérée, maintenant, n'hésite plus à redevenir femme-femme. »

Un cocktail savamment présenté n'en est que meilleur. Les femmes d'aujourd'hui le savent et elles ne lésinent plus sur le froufrou en matière de lingerie. « La femme n'a plus honte de séduire », dit-on chez Aubade, « elle aime plaire, et elle aime se plaire. Quand on joue la pièce du plaisir, il faut un costume à ce

théâtre là ». Même l'attirail du cabaret ou de la prostituée est devenu fanfreluche courante. « D'honorables mères de famille n'hésitent plus à nous commander ce type d'articles » ajoute-t-on à la Redoute, « et nos catalogues de vente par correspondance présentent des modèles dont le caractère audacieux est expressément souligné. Lorsqu'une collection n'est pas suffisamment diversifiée, il arrive qu'un flot de lettres vienne réclamer davantage de choix. »

La clientèle est aussi variée que celle des grands restaurants. Des habituées, des occasionnelles, des employées ou des médecins... Et si l'on porte plus volontiers le bas entre trente et cinquante ans (« pour réveiller les instincts des maris », sifflent quelques jeunes vipères), on commence parfois dès la vingtaine. Marie Pierre, 22 ans, porte aussi souvent le blue-jeans que les bas : « Au début, c'était pour faire plus femme, mais depuis j'y ai pris goût. C'est plus esthétique que les collants. »

Mais l'usage du porte-jarretelles reste malgré tout un phénomène marginal. Chez Etam, on précise que « bien souvent c'est un achat



occasionnel pour rigoler ou pour faire plaisir aux maris ». Tous les professionnels le constatent : la femme n'hésite plus à recourir à l'artifice de séduction, mais elle conserve l'usage des collants pour le quotidien.

Toutes les femmes sont d'accord sur ce point : question pratique, le bas ne fait pas le poids face aux collants. « On n'a pas sa liberté de mouvement... », « j'ai froid aux fesses », « le porte-jarretelles me coupe le ventre en deux ». Marie-Odile, enseignante, a sauté à pieds joints dans les premiers collants qui sont arrivés sur le marché, vers 1965 : « Comme j'étais plus grande que la moyenne de ma génération, les bas que je portais étaient toujours trop petits. Résultat, ça tirait tellement sur le porte-jarretelles qu'il me fallait marcher un peu courbée ! ».

MISS PORTE-JARRETTES

Le porte-jarretelles ressemble donc au foie gras : on l'achète plus souvent au moment des fêtes. A Noël par exemple, « en fin d'année »,

calcule le directeur de chez Dior : « Nous augmentons nos ventes de vingt pour cent environ. Mais j'ai vu des maris choisir des porte-jarretelles et des bas pour leur femme au moment de la fête des mères ». Au total, cet article ne représente que 3 % du chiffre d'affaire en lingerie. Mais la lingerie fine elle-même a progressé d'un tiers en trois ans.

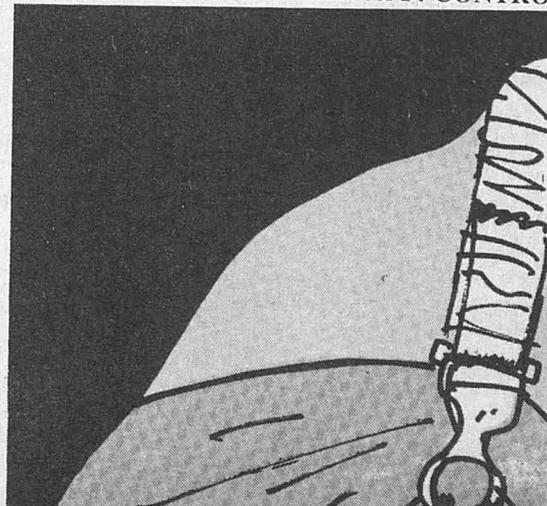
Chez Dim, on s'y est mis de bon cœur. On vend désormais le bas et le porte-jarretelles comme du surgelé : sous emballage commun. « Il faut bien se mettre au goût du jour. Nous prévoyons même de sortir une collection de dessous qui se porteront dessus, (des justaucorps qui serviront à la fois de culotte et de tee-shirt), et des bas qui tiendront tout seuls ! » Un vent de « folie douce » (c'est le nom d'un magasin de lingerie féminine) souffle dans le monde du dessous.

Côté messieurs, bien sûr on se réjouit. Les amateurs ont même déniché des Gault et Millau du porte-jarretelles. Depuis le mois d'octobre 1985 Steve Brenner et Claude Poupardin, deux animateurs de variétés organisent des élections de miss porte-jarretel-

les dans les discothèques. Leur coup d'essai : le club de l'observatoire. La soirée fut un succès et une tournée d'élections s'organise sur la banlieue parisienne et la province.

Les collants en prennent un sacré coup. Selon certains commerçants, des médecins auraient même recommandé le port du bas à leurs clients parce qu'il ne serait pas sain de « s'enfermer » dans une paire de collants. Il fallait y penser, et pourtant... ça bas de soie !

Marcel F. CONTROL



LA BALLADE DE LA CASBAH

ALGER LA BLANCHE

Depuis 1978, les pouvoirs publics algériens tentent de rénover la Casbah dont certains quartiers menacent de tomber en mine. Des sociologues, des ingénieurs, des architectes sont encore sur ce projet. Mais la vie continue à l'ombre des 1 700 maisons, à l'intérieur des patios des terrasses et des palais abandonnés.

Lieu chargé de souvenirs, les anciens ne la reconnaîtraient pas tant elle a changé, depuis le Dey Hussein chassé en 1830 par les soldats français, depuis Ali la Pointe, petit prince de la bataille d'Alger. Aujourd'hui, envahie par toute une génération de squatters venus de l'est algérien entre 1962 et 1974, la vieille cité est devenue paysanne et kabyle. Ceux d'avant l'indépendance, les anciens « casbachis » ont pratiquement disparu. A peine quelques familles ont-elles conservé leurs demeures dans la Basse Casbah. Les autres sont parties à l'assaut des quartiers désertés par les français : Bab-El-Oued, El Biar...

Les habitants changent, mais la Casbah demeure, fidèle baromètre d'Alger. Mélange subtil du marché noir et du commerce, de la vie de famille et de la prostitution, promiscuité étrange de la misère avec la splendeur déchu. Dans ce dédale de ruelles plus ou moins sales, à moitié effondrées quelquefois, tout s'achète ou se vend. Cela va du soutien-gorge aux pièces détachées de Peugeot, des coupons de tissus aux bijoux de pacotille.

Promenez-vous le long des échoppes, allongez le pas sur les pavés disjoints, parsemés de débris, vous verrez que les activités foisonnent. Ateliers clandestins de confection, marchands de sommeil, fabricants de savates ou forgerons, la Casbah ressemble à un livre des métiers.

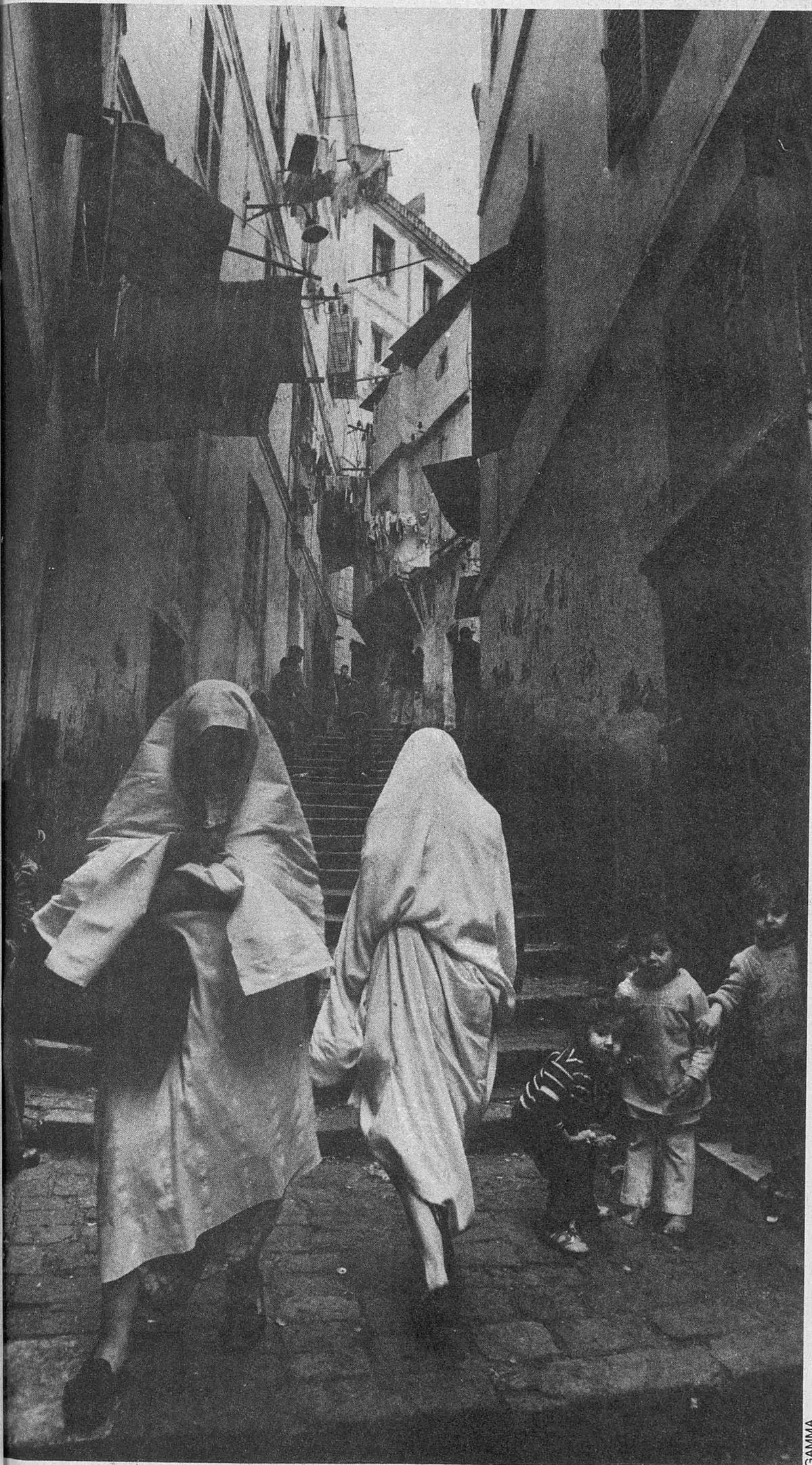
Autrefois, chaque corporation avait son quartier. A tel point que certains habitants de la haute Casbah obligés d'habiter le « quartier réservé » jugeaient utiles de signaler aux passants leur « non alignement » en gravant sur leurs murs : « ici maison honnête ». Pour le « plaisir des yeux » dirait-on sous d'autres cieux, mais tout algérien vous dira que la Casbah remplit une fonction irremplaçable à côté des sociétés nationales algériennes dont la pesanteur bureaucratique fait constamment râler le consommateur algérien.

A l'ombre de ses 1 700 maisons, la forteresse blanche dévoile une face cachée. Des familles entières s'entassent sur les terrasses et les patios des vieux palais abandonnés. Dans la basse Casbah, les murs remontent à l'époque turque. Les grands vestibules et les cours spacieuses ornées de carreaux de faïence, fontaines entourées de colonnades, tous ces décors luxueux et baroques transformés en alvéoles surréalistes où âges et sexes se mélangent.

Intérieurs opaques où commence le royaume des femmes, mères, aïeules ou jeunes filles. C'est là qu'elles règnent ? voilées de blancs ou vêtues de robes chatoyantes, papotant dans les chambres ou préparant les repas. Certaines ont la peau noire, descendant peut-être des anciens esclaves « Biskris », ceux qui jadis assuraient la voirie avec les petits ânes chargés de bottes

d'osier. Au bout d'un parcours, tâtonnant dans l'obscurité d'un escalier, on débouche à la lumière éclatante des terrasses. L'horizon est peuplé de minarets, d'antennes de télé et de linges suspendus comme autant de drapeaux pour les jours ordinaires. Au-delà, le regard se perd dans le bleu du port.

Ce temps, qui mine les demeures, épargne les mosquées. Le vendredi, jour de la prière, elles se remplissent de fidèles. Dans le cimetière des Princesses, à l'abri des figiers mult centenaires, on célèbre le culte de Fatma et N'Fissa, les deux filles du Hassane Pacha, amoureuses du même cavalier qui se laissèrent mourir d'amour. Les janissaires ont disparu et on n'échange plus les captifs sur la Badistan, dépouillés de leurs vêtements. Mais la Casbah respire encore, vieux poumon malade mais qui refuse de crever.



RENOVATION IMPOSSIBLE

Depuis des années, la Casbah menace ruine mais elle reste debout. Pour combien de temps, c'est la question que l'on se pose en constatant que tous les projets de rénovation se sont succédés sans qu'aucun ne soit mené à bien. D'où vient donc le mal qui ronge la vieille médina ?

Les puits d'antan ne sont plus utilisés, les citernes sont abandonnées et les eaux mal évacuées : résultat, le sol ne tient plus et les maisons s'effondrent, entraînant parfois la mort de leurs occupants. En 1978, les grandes entreprises de travaux publics du pays s'étaient partagées la Casbah en îlots. Faute de matériel approprié, victimes de l'étroitesse des rues et d'un manque de main d'œuvre qualifiée, elles ont rapidement baissé les bras.

Pour en finir avec ce cloaque permanent qu'était devenue la Casbah, on a confié une étude à l'ETAU (entreprise des travaux architecturaux et urbanistiques). Une « unité casbah » est chargée de la rénovation de tout ce qui n'est pas monument « classé », c'est-à-dire mis en principe sous la protection du Ministère de la Culture. Des architectes et des ingénieurs cogitent et concoctent des plans pour l'avenir... Rien n'est encore sorti de leurs cartons, ceci malgré la collaboration de l'Unesco et de l'architecte polonais Jan Gontarczyk. Financièrement et politiquement, l'opération reste un sujet tabou sur lequel hauts fonctionnaires et ministres ne tiennent pas à se brûler les doigts.

En octobre 1982, 300 familles du quartier Lallahoum avaient été transportées manu militari dans une nouvelle cité HLM près de l'aéroport. Deux jours après, les lieux étaient squattés par de nouveaux venus alertés par le téléphone arabe. Cette initiative avait déclenché un tel tollé que le gouvernement a dû mettre sous le boisseau ces velléités de « chirurgie lourde ». Pour éviter une « seconde bataille d'Alger ».

GAMMA

Nos petites annonces

Suivez les guides, dénichiez un appartement, vendez votre canapé-lit, échangez vos disques, traquez les offres d'emploi, faites vous des amis, multipliez les contacts, découvrez expositions, colloques, fêtes, carnivals, stages, et formations. Faites-nous part de vos projets, tenez nous au courant des activités de votre association, proposez des jobs... Ouf ! Nous nous chargeons de rassembler toutes ces informations, de sélectionner les guides, les dossiers, les revues qui peuvent vous être utiles. Ces colonnes vous appartiennent. Remplissez-les, dévalisez-les. A vous de... vous rendre service.

EMPLOI

L'association pour le développement des relations intercommunautaires à Marseille, recrutera au cours de l'année 86 des directeurs de centres sociaux et des animateurs ou des éducateurs pour un travail en direction d'adolescents. Les candidats doivent avoir un bon niveau de formation (DEFA ou DEES) et une expérience professionnelle.

Adresser CV à M. Simon Adrim 38 Bd de Strasbourg 13003 Marseille

Pour le film « Pierre et Djemila » que réalisera cet été Gérard Blain, les films « Plain chant » recherche une fille de 14 ans, une femme, 40 ans et deux hommes, 19 et 50 ans, tous quatre de type algérien.

Téléphoner au 45 40 42 56

DEMANDE D'EMPLOI

Jeune homme, 25 ans, métis, cheveux bouclés, yeux noisettes pratiquant le tennis, cherche petit rôle pour figuration ou publicité, prêt à tout moment pour faire un casting.

M. Konaté RMC, 60620 Antilly par Betz Oise.

THEATRE

Charles Torjman monte pour le théâtre populaire de Lorraine « Créanciers », la pièce d'August Strinberg. Les représentations auront lieu du 15 au 26 avril à Thionville et du 2 au 17 mai à Metz.

Pierre Debauche, remonte du 9 au 13 avril au Centre d'Art Dramatique National de Rennes, « Ah Dieu que la guerre est jolie » des britanniques Charles Chilton et Joan Littlewood.

La Compagnie Youssef Hamid présente au Carrefour de la Différence « Hurllements de la différence » de Youssef Hamid.

Carrefour de la différence : 1 passage du Bureau, Paris 75011 Tél : 43 72 00 15

Labiche, Anouilh, Courteline, Feydeau, Ionesco et Cornille côté théâtre, Litz, Ravel, Tchikovsky, Scarlatti et Beethoven côté musique, sont au programme du 6^e festival national de théâtre amateur qui se déroulera jusqu'au 31 mars aux Pennes-Mirabeau dans les Bouches du Rhône.

Trois représentations exceptionnelles de « Mahabharata » (pièce montée par Peter Brook, qui a déjà fait courir le tout paris) auront lieu les 22, 29 avril et le 6 mai au Théâtre des Bouffes du Nord. Ses représentations pour aller plus loin avec le « Mahabharata » en compagnie des comédiens, et des musiciens prendront la forme de veillées.

José Miguel Zuniga comédien et metteur en scène chilien de la

troupe Aleph présente le 29 mars à 20 h 30 son dernier spectacle « Rapport pour une académie » d'après une nouvelle de F. Kafka. L'histoire : un singe devenu homme retrace dans une conférence parodique, les étapes de son ascension vers l'humanité...

Centre culturel latino-américain : 1 rue Montmartre Tél : 45 08 48 28

Le théâtre Essaïon de Pris présente à partir du 2 avril « Il était une fois... un cheval magique » de Jean Fondone, un spectacle inspiré de contes initiatiques et d'histoires « Soufi ».

Théâtre Essaïon : 6 rue Pierre au Lard 75004 Paris Tél : 42 78 46 42

REVUE

La Ligue des Droits de l'Homme publie aux Editions du « Cherche Midi » « Cent poèmes contre le racisme ». Des poètes comme Michel Deguy, André Chéhid et Léopold Senghor ont aidé à la parution de ce livre en offrant leurs poèmes, parfois inédits.

Prix : 69 Francs LDH 27, rue Jean Dolent, 75014 Paris. CCP 218 25 D Paris.

La société d'études Ismaéliennes présente le samedi 29 mars à 17 heures, dans la salle 1 de l'Unesco, une série de chants spirituels ismaéliens. La SEI prépare également pour le mois de février 87 un voyage d'études au Pakistan.

Pour informations, écrire à la société d'études ismaéliennes au 147, Bd Raspail, 75006 Paris.

ISULE est une revue corse, en VO, mais non sous-titrée. Aubaine pour les corsaisants, elle réclame de la part des autres un peu de patience et d'effort (mais pour reprendre un slogan catalan efficace : « c'est plus facile que tu ne le penses ! »). Belles photos, mise en page soignée et contenu, ma foi, de qualité. Elle se veut protection tranquille contre la mise en charpie de la mémoire et de l'identité d'une île responsable, toujours de sa langue, et qui l'énonce ainsi. ISULE, Cutuli Curtichjatu, 21167, Mezavia ; le n° : 30 francs. Abon. 90 francs pour 3 n°. Sortis : un n° 0 et un n° 1.

« Devenirs », cahier trimestriel de la fondation pour l'autogestion, l'initiative locale et l'économie sociale s'interroge dans son premier numéro dans un dossier intitulé : « être de gauche aujourd'hui, pour vous qu'est que c'est ? »

Fondation AILES, 2 passage Clichy 75018 Paris. Tél : 42 93 60 56

Hommes et libertés, la revue de la Ligue des Droits de l'Homme publie un numéro hors série :

A vos cassettes !

Les clips ont disparu des chaînes nationales, vous n'arrivez pas à capter correctement la 6 et vous êtes en manque d'images musicales. Il ne vous reste plus qu'à vous taper le Top 50 de Canal + ou à courir dans la boutique vidéo la plus proche. Vous y trouverez 55' de Tina Turner en concert (Private Dancer Tour), Gainsbourg Live au Casino de Paris, qui marque le début de la politique de la publication intégrale chez Polygram : disque vinyl, compact, cassettes audio et vidéo en sortie simultanée, « for superstars only ».

En attendant ses prochains films, sa prochaine tournée et son prochain disque, David Bowie vous livre 12' de concert appelées « Let's Dance ». A quand la publication intégrale du Moonlight Tour ?

Toujours dans la série des concerts en vidéo, vous trouverez désormais le splendide « Stop Making Sense » des Talking Heads, qui a eu droit aux honneurs du grand écran avant de passer sur le petit.

Si votre vidéo club est fermé, vous trouverez chez votre disquaire les 24 cassettes de Vidéo Music, en VHS stéréo : de Duran Duran (Arena) à AC DC (Fly on the Wall) en passant par Depeche Mode, John Lennon Live à New York en 1972, Madonna (Virgin Tour), Genesis Live (102', la plus longue de ces cassettes), Scorpions, U2 etc.

Mickael Jackson est le principal interprète de « Captain Eo », un film musical en trois dimensions que Francis Ford Coppola vient de réaliser pour les parcs d'attractions de Disney. Si vous n'avez pas les moyens d'aller aux USA, attendez l'ouverture d'Eurodisney à Nogent ou consolez-vous avec « The Wiz », l'adaptation - ratée - du Magicien d'Oz de Sidney Lumet avec Mickael Jackson, Diana Ross et Richard Prior.

TV VI

Clips, pub aguicheuse, TV6 fait son entrée en boom-rang dans le petit monde télévisuel. Plus novatrice que la Cinq, TV6 affiche un ton original, dynamique, et fait un tabac... Dirigée pour les programmes par Patrice Blanc-Francard, elle diffuse depuis le 19 mars sa première émission. Tous les jours de 19 à 20.00, elle lance le « hit parade » d'NRJ. Au menu, un mélange de clips, de hits et d'invités. Avec Cookie et Frédéric Derieux (animateurs d'NRJ) pour la présentation, et une mystérieuse Mademoiselle C...

Pub

Format 4m sur 3, sur les murs, dans le métro, la pub s'affiche dans les rues. Choquantes ou séduisantes, ces images éphémères font désormais partie de notre environnement de vie. Elles ne sont plus seulement présentes pour faire vendre. Commentée, analysée, l'affiche s'institutionnalise. Bilan de deux années de campagnes publicitaires, les éditions du Chêne viennent d'éditer « affiches de pub ». Une occasion de regarder, de comparer diverses approches publicitaires. On y retrouve surtout les grands succès de l'année passée : l'incontournable « Benetton » et la Grace Jones « sauvage » de Citroën. Un rappel des fantasmes publicitaires en matière de couleur... « Affiches de pub ». Editions du Chêne. 295 F.

« Les immigrés dans la cité » Y sont abordés la question des droits civiques des immigrés et les expériences de vote d'étrangers en Europe.

« Les immigrés dans la cité » 20 francs. Commande à la Ligue des Droits de l'Homme : 27, rue Jean Dolent 75014 Paris.

« Vers l'éducation nouvelle » publie un numéro hors série de 240 pages bâtie autour des comptes-rendus des journées d'études qui se sont déroulées à Marly le Roi au cours du mois de janvier et qui portaient sur les jeunes d'autres cultures dans la société française.

« Les jeunes d'autres cultures » 50 francs. CEMEA 76, Bd de la Villette 75940 Paris cedex 19

FORMATIONS

Le centre d'initiatives des personnes handicapées (CIPH) poursuit son action pilote de formation à la micro-informatique accessible aux personnes handicapées travaillant en entreprise ou demandeur d'emploi. Le centre organise dans ce cadre en avril/mai et juin/juillet, deux stages de traitement de texte et progiciels bureautiques. La formation est gratuite pour tous et rémunérée pour les demandeurs d'emploi.

Niveau requis : Bac ou expérience professionnelle équivalente. Aucun connaissance préalable de l'informatique n'est nécessaire.

Pour tous renseignements : CIPH 9/11 rue Clisson, 75013 Paris Tél : 45 82 95 73

Le CEMEA Organise les 3 et 8 février à Lyon et les 5 et 12 mai à Nice, des stages pour essayer d'appréhender la réalité de la vie des enfants, des jeunes d'autres cultures en France, particulièrement en milieu urbain.

CEMEA délégation générale 76 Bd de la Villette 75940 Paris cedex 19

Tél : 42 03 43 15 CEMEA Lyon 1 rue Marceau 69201 Lyon cedex 1

Tél : 78 28 74 05 CEMEA Nice 21 rue d'Angleterre BP 333 060 10 Nice cedex. Tél : 93 87 41 41

MUSIQUE

Le grand Odéon, à Montpellier, en accord avec « Rock association Montpellier » présente jusqu'au 17 mai, tous les samedis, son 5^e festival Rock d'hiver. 27 groupes venus principalement du Sud de la France ont été sélectionnés. Le jury départagera les formations en se basant sur les critères suivants : musique, instrumentation, voix, scène, textes. Premier prix, un micro d'or, 5 000 francs et trois séances de studio.

Chab Mami, la plus jeune star du Raï sera le 29 mars à la salle « Rock en stock », le 18 avril à la Maison pour Tous de Montbé-

liard, le 19 avril au Centre culturel le Mailon à Strasbourg et le 20 avril à Mulhouse pour un concert organisé par l'Amicale des Algériens en Europe.

Luther Allison sera au Cirque d'Hiver les 21, 22 et 23 avril à 21 heures et les 25, 26 lui succédera le groupe Xalam.

L'association Nouvelle Scène recherche pour participer à un concert « Nuit de la musique Africaine », groupes africains, reggae, afro salsa.

Contacts : Nouvelle Scène c/o Alberto Bechi 68 Grande Rue 91510 Jonville sur Seine

CONTACT

Lettre ouverte à ceux qui lisent les lettres ouvertes ! Lisez bien celle-là, vous n'aurez plus l'occasion d'en lire d'autres. Vive les économies de chauffage. Trop de travail et de fatigue pour appeler ce week-end. Tu m'aimes bien, moi non plus. Bises à tous, surtout à toi. A bientôt. Bébé.

CONCOURS

Le graffiti fleurit sur les murs, sa forme la plus récente étant le pochoir. Le fanzine « Pantouff'Rock » lance un concours de pochoir (graffitis dessins à l'aide d'une bombe aérosol sur les murs) Les candidats doivent envoyer avant le 30 avril un seul pochoir soit sur papier cartonné ou directement sous forme de photo. La collection ainsi constituée sera exposée à Paris dans des magasins de disques et ultérieurement en province. Le ou les gagnants de ce concours repartiront avec une centaine de bombes à peinture.

Pantouff'Rock BP 252 Paris cedex 13

Air France et le Sud Est Théâtre vous font gagner deux places pour le Maroc. Il suffit pour cela d'avoir vu « Jamaa El Fna » et d'envoyer un texte dactylographié (vers prose) ou une peinture, ou encore une photo évoquant la célèbre place Jamaa El Fna, avant le 30 avril.

Ecrire au Sud-Est Théâtre : 2 rue Guétal 38 000 Grenoble

CINEMA

La Nouvelle Vague et après. Parrainé par la Cinématique Française, le Festival de Quimper se tiend du 21 au 30 mars. Au programme, soixante-dix films en présence de Jacques Demy, Claude Chabrol, Bernadette Lafont, Ana Karina, Jean-Claude Brialy, Bulle Ogier, Martha Metzazares... et bien d'autres. Sont proposés également au cours de ce festival, un stage sur Godard et un autre sur Marguerite Duras. Jean Mascole anime, quant à lui, une exposition consacrée à l'auteur de « L'Amant ». Renseignements : 98 90 67 73

L'humour acide en expo...

Roland Topor dans sa « vacharde » bonhomie et ses éclats de rire à donner le frisson aux vampires s'exhibe actuellement au Beaux-Arts. Du moins par une grande rétrospective de son œuvre graphique (et livresque) de maître en humour fou. Qui ne connaît le « trait » acide signé Topor ?... Des vieilles Unes (déjà) de Hara Kiri aux dessins de l'ex-revue *Le Fou parle* et à de nouveaux lieux publiques aussi bien fréquentés. Et là - pour la première fois - c'est un déluge d'images de l'escogriffe acéré. A secouer les torpeurs et donner le vertige. D'abord par la diversité des techniques employées : dessins, gravures, affiches, peintures etc. Où l'on peut mesurer (étagée dans le temps) la créativité gouleuse d'un Monsieur qui a toujours dédaigné les pincettes du « bon goût ». Et qui n'y va jamais avec le dos de la cuillère.

Mais on peut aussi bien jeter un œil ou deux sur le montage-vidéo (signé Pol Bury) où un Topor-machinique traverse à sa manière et en accéléré toute l'histoire de l'art moderne (du « nègre » au « minimal », en passant par le « brut » et le « conceptuel ») sans se mélanger les pincesaux. Merci l'artiste pour le Top... art. Ça c'est d'expo !

Jusqu'au 13 avril à l'Ecole nationale des Beaux-Arts (17, quai Malaquais).



Jean-Jacques Pikon

MOTS CROISÉS

SOLUTION

VERTICAL

- Décourageantes.
- ECe. Pires. ai. As.
- Cotes. Mn. Atres
- Ou. Tirai. Me
- Ute. Letales. Ode.
- Voxpuli. Ns
- En Anar.
- Segmenter.
- Sans. Rome.
- Aménageras.
- Séchage.
- Partenaires.
- Priai. Item.
- Airs. Ecluses.
- Usée. Peur. Sens.

HORIZONTAL

- Découvertes. Pau
- Ecoutons. Epis
- Cet. Ex. Sicaire.
- Et. Paraphrase.
- Upsilon. Ati.
- Ri. Repassage. Ep
- Armature. Menace.
- Génial. Gré. Lu.
- Es. Li. Monsieur.
- Ame. Démarrés.
- Notes. Nègre. Es.
- Tir. Net. Sise.
- Eros. Erra.
- Sas. Arranges.
- Seul. Ami.

HORIZONTAL

VERTICAL

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
I													
II													
III													
IV													
V													
VI													
VII													
VIII													
IX													
X													
XI													
XII													
XIII													

- Qui affecte le tempérament.
- Exaspérés. Habiles.
- Fondateur du mondial. Changer de ton.
- A la porte de l'asile. Perroquet - ou de (de poète).
- Centrale. Encadrent la forêt.
- Claudiques. Se remua.
- Une petite quantité. Tour. Il n'a pas droit à la porte.
- Vieux roi. Réfutas.
- Sont bien utiles pour le rugby.
- Un saint martyr. Elles vont en classe.
- Personnage biblique. Embourbé.
- On y est payé à ne rien faire. En fin de soirée.
- Elan. Son Excellence. Plaisante.

- Des heurts.
- Opérés. Un anglais. Lisse.
- Subdivisions d'une chose.
- Terme de sport. Retirera. A lui.
- La baleine ou le dahuin. Article défini. Débute le commentaire.
- Tous sans cœur. Rien à signaler. Il sait bien s'amuser.
- Bien au contraire. Prénom masculin.
- République Arabe unie. Bouleversées.
- Aperçu. Mamelon.
- Erreur d'impression. Rivière d'Afrique.
- Saint de la Manche. Combattant.
- Unit. Magicienne. Possessif.
- Commune de la Seine-Maritime. Utile donc.

Baraka ? ! Bizarre..!

Jeudi 13 mars. Soleil de plomb dans un village du Sud. Sur la table le journal local somnole en bon Pronvençal.

Je le réveille doucement, je lui pique le petit peu de fraîcheur de ses nouvelles, je le tourne, je le retourne, je m'apprête à l'abandonner pour toujours à ses cauchemars quotidiens, quand soudain, coincé entre papy Lindt l'homme chocolat et quelques lampadaires colorés et branchés, un nom me saute aux yeux, un nom bizarre : Baraka.

« — "bizarre" me dit le marchand de journaux.

— non monsieur. Baraka. Ba-ra-ka.

— Baccara ! Y a pas de Baccara ici. M'sieur. On vend des journaux ici M'sieur, pas des jeux de société.

— Je ne vous ai pas dit Baccara ! Je vous ai dit Ba-ra-ka.

— Karaté ! Mais fan dé pied, i faut mieux articulé M'sieur ! Bien sûr qu'j'ai Karaté.

— Mais c'est pas Karaté, nom de Dieu ! C'est Baraka. Ba-ra-ka.

— Ah pour sûr ! Pour être baraqués, i sont baraqués. Mais si vous voulez mon avis M'sieur, leurs biscottes c'est que d'la gonflette.

— Ecoutez Monsieur. Pour la dernière fois, je vous répète que je cherche un hebdo qui s'appelle Baraka. Pas Baccara, pas Karaté, mais BA-RA-KA... ! ?

— Oui, Baraka. L'hebdo d'ailleurs.

Mais si il est d'ailleurs, comment voulez-vous qu'il soit chez moi, M'sieur ?

— (Sic.) Mais si on vous dit qu'il est d'ailleurs, c'est qu'il est d'ici. Les gens d'ailleurs sont d'ici.

— ... ! ? C'est pas clair votre histoire M'sieur.

— Bon. Est-ce que oui ou non vous avez reçu aujourd'hui un magazine qui s'appelle Baraka ? Euh... Baraka.

— Ben... Je crois M'sieur. C'est un journal en noir et blanc, non ?

— Oui, il est en noir et blanc ; mais c'est l'hebdo de toutes les couleurs.

— ... ???

— Bon ça va, ça va. Combien je vous dois ?

— 16 francs M'sieur.

— Voilà.

— Merci M'sieur. Si vous voulez je vous réserverai un numéro de votre Kabaré la semaine prochaine ?

— Non merci... Je crois qu'il vaut mieux que je prenne un abonnement. »

Bravo et merci pour votre journal auquel je souhaite très sincèrement longue vie, en espérant qu'il devienne rapidement l'un de ces merveilleux carrefours du dialogue, des idées, de la culture, et surtout de l'amitié.

Eric Périé, Manosque

Bravo pour ce 1^{er} numéro. Je souhaite longue vie à ce magazine. J'attends le n° 2 et suis très touchée de la naissance du 1^{er}... Puissent les suivants ne pas décevoir. Bonne chance.

Nicole Meudon

Lettre varennaise

Ici point l'ombre même fugitive d'un « black », nul « beur » sous les marronniers de la place. Seuls les ceps à l'heure des vendanges attirent quelques gitans tressant l'osier. L'identité varennaise se perpétue de père en fils, de mère en fille par le chemin des draps froissés. Nulle peau d'ébène ou basanée pour soulager le courroux d'un trublion fasciste égaré. Nos immigrés se parent de patronymes à consonance bien de chez nous. Ils débarquent de la cité nantaise (vingt-sept bornes par une route reposante) en leurs maisons nouvellement jaillies de cette terre ligérienne. Ils viennent de Bretagne, cette voisine province, et tentent de se glisser en l'âme du village. Les ceux d'ici, « ceux qui sont nés quelque part » comme les poétisait Brassens, les nomment des « rapportés ».

Je quête puisque mon acte d'écriture se revendique intrinsèque, mais je préfère vous clamer : nous cherchons ! Nous lançons aux multiples vents ce message si simpliste qu'il semble dérisoire : ne connaissez-vous pas par votre entourage un homme, une femme qui depuis sa tendre enfance rêve de se mouvoir, par les rayonnages et derrière le tiroir-caisse d'une épicerie ? Ne prenez nullement ces lignes pour de la fiction, la réalité me pousse à me vêtir des habits les plus sérieux. Ma plume s'imagine bouée de sauvetage et compte ramener par les vignes angevines le futur commerçant dont l'absence nous coûte.

Qu'ajouter pour que cet appel suscite une salutaire réponse. Que La Varenne se dore en la douceur si chère à Joachim Du Bellay, que la Loire y baigne de son onde nos berges et que 867 inscrits sur les

listes électorales plus leurs rejets vous attendent. Contrairement au boulanger de Fernand Raynaud, nous vous jurons de l'adopter, de le cajoler et de le garder précieusement cet épicier qui nous pousse à scruter l'horizon dans l'espoir de deviner sa silhouette s'approchant.

Je vous quitte pour ne pas vous ennuyer trop longtemps en espérant que le facteur déposera, dans les journées prochaines, à la mairie de notre commune, des enveloppes enceintes de mille promesses. Pour plus de renseignements, je vous invite à écrire à la mairie de La Varenne. La Varenne, 49270 par Saint-Laurent-des-Autels. Ne voyez pas en mes frères les mots, le sceau officiel d'une annonce mais le cri d'un citoyen qui croit au pouvoir d'un SOS !

Claude Samson

Vive la tolérance

Après avoir lu attentivement votre premier numéro, je dois l'avouer, vous m'avez séduit. Il y a dans votre journal un je ne sais quoi d'humain. A l'heure de l'information et de la robotisation nécessaire de notre vie quotidienne, nous avons encore plus besoin de sentiments et d'humanité, votre existence en est la preuve.

Votre volonté de favoriser l'épanouissement d'une culture et d'une information multi-raciale, l'attention que vous apportez aux sujets les plus brûlants de l'actualité, les manières dont vous vous défiez des prises d'opinions vindicatives sont tout à votre honneur.

Votre journal m'intéresse par l'esprit de tolérance qu'il réintroduit. Je le vois comme la matérialisation d'un courant de pensée cosmopolite, seul garant des libertés, ennemi des pensées simplistes et manichéennes. En fait Baraka est le seul hebdo jeunes qui n'est ni tout blanc, ni tout noir mais justement les deux à la fois.

Après ce déluge d'éloges, je me sens obligé, en tant que Lyonnais, de faire une remarque. Baraka perpétue le défaut majeur des divers quotidiens et revues nationaux, défaut que l'on pourrait résumer en une phrase : Journal national égale journal parisien. Par exemple à propos de l'article sur les Hammams, j'aurais aimé voir figurer quelques adresses provinciales, au moins celles de Lille, Toulouse, Marseille, Bordeaux et évidemment Lyon.

Il est bien évident qu'étant

rédigé à Paris votre journal peut difficilement parler de tous les coins de France. Mais je crois qu'il serait agréable pour beaucoup de jeunes provinciaux de sentir que la capitale est à l'écoute de leurs villes et qu'il y a effectivement un dialogue et non un incessant monologue.

Grivolat Frédéric
fait le 19.03.86 à Saint-Genis Laval

Raciste, moi ! ?

Pourquoi la Baraka ?

Avec une telle distribution :

- Gérant : Saïd Bouziri.
- Rédaction : Farid Aïchoune
Driss El Yasami...
- Secrétaire : Sliman Nadour.
- Chroniqueur : Abdellatif
Laabi.

Pourquoi ne pas appeler votre journal « Le journal des bougnouls par les bougnouls » ??? (J'en avale mon café de travers ! NDLC.)

Vive Le Pen !!!

Albillo Alain

« Baraka » se veut l'hebdomadaire de la France de demain. Un hebdomadaire de cette nouvelle citoyenneté qui est en train de naître. Ce sont les termes de l'éditorial du n° 1. Ce sont, selon l'expression consacrée, de bonnes intentions. « Baraka » signifie aussi « ça suffit ».

Et c'est ce que doivent faire entendre des citoyens de confession musulmane auxquels les « mass-media » ne donnent guère la parole « ici et maintenant ».

Des citoyens de confession musulmane qui subissent des agressions et des insultes reprises inlassablement à travers les âges.

Pour des séries d'amalgames, des cortèges de clichés, d'incroyables analogies, des généralisations sans fondement et des références à des « Etats » ou à des « partis politiques » dits « musulmans », le mépris est entretenu contre ces citoyens.

Pourquoi ? Qui a peur de l'Islam ?

La France de demain se fera-t-elle sans ses citoyens musulmans ?

La nouvelle citoyenneté signifie-t-elle que les tenants — de tous bords — d'une « pensée » sclérosée vont continuer, encore et indéfiniment, à se défouler contre ces citoyens ?

Faut-il obligatoirement — à l'image d'autres confessions — constituer un « lobby électoralopolitico-économico-culturalo... » pour freiner le déluge des attein-

tes en tous genres ?

Il est temps d'engager une réflexion sérieuse à partir de ces questions ou d'autres, et de dire « Baraka » à cette débauche infamante et abjecte.

Bouazza el Brouksy

Le 14 mars 1986.

Mariage blanc

Je me permets de vous écrire pour vous entretenir d'un problème délicat pour lequel j'ai beaucoup de peine à trouver une solution. De nationalité algérienne et vivant en France, j'ai une sœur née en France mais vivant en Algérie depuis 5 ans, qui ne supporte plus la condition d'isolement imposée aux femmes. Elle souhaiterait revenir à Paris mais se refuse à déshonorer la famille et à peiner mes parents. Je lui ai alors suggéré un « mariage blanc » avec un Algérien vivant en France pour faciliter sa venue et éviter les conflits familiaux ; mais je ne connais pas d'amis algériens qui puissent ou veuillent accepter de contracter ce « faux » mariage. Je comprends que ce genre de proposition doit surprendre ou irriter le futur conjoint transitoire, mais je ne vois que cette solution qui puisse satisfaire ma sœur. Si vous pouviez me conseiller sur la démarche à suivre ou me faire part d'expériences similaires, je vous en serais reconnaissante. Cordialement.

G. Aïcha

Arc en ciel

Je ne suis qu'un présent et ce présent s'ajuste sur un passé avec des gens.

Je ne suis rien dans ce pays sans cette chance que m'offre la différence, reconnaître et être reconnu.

Il y a vingt-six ans, je naissais dans l'horreur la plus totale, l'Algérie française, l'Algérie algérienne.

Mais qui profite de la situation ?

Melle Krouc, M. Naroune ou le Bachagha Boualeme qui donne son nom à une « impasse » (à Toulouse-Bagatelle) ou M. Chadli, Président actuel de l'Algérie.

Des immigrés, il y en a eu, il y en a, il y en aura. Mais voilà, une illuminée du Sud-Ouest propose de soutenir l'apparition d'un diable alors qu'elle et les siens ont vécu cet enfer du départ ; l'enfer de la punition ; le droit de vivre quelque part.

Non, elle les rejette, eux, les siens ; eux, sa vérité, son image.

Elle qui, un jour risque d'immigrer parce qu'elle aura trop désiré ce diable. Et d'autres, plein d'autres qui l'auront soutenu à le soutenir.

Mon évolution dépend des autres, de tous les autres ! Pas de parti, mais une union, l'Union de gens qui veulent vivre ensemble. Faire la vie ensemble, créer et procréer.

VOUS, Musulmans français, qui êtes en définitif, Français et restés immigrés de l'intérieur d'un pays d'une société par une différence culturelle et culturelle, OPTEZ pour une harmonie des immigrés, de tous les immigrés de la terre.

Ne croyez pas que vos problèmes de chômage, de cohabitation avec les gouvernements X, Y... de statut social ou autres, soient dus aux immigrés. Vous ne faites qu'augmenter le racisme. N'oublions pas que vous ou moi ne sommes et ne resterons que des immigrés de l'intérieur, les manutentionnaires de la France.

Travaillons dans l'espace et au jour, ne nous cachons plus, ne soyons plus assistés, EXPLOSONS.

Montrons que nous n'avons pas que la moëlle épinière pour marcher au pas. Nous pouvons réfléchir et analyser. Que les délégations régionales sont là pour nous ficher. Laissons leur la « magouille », ne restons plus dans « l'impasse » que nous ont laissé certains politiciens qui eux sont couverts et bien au chaud.

Pour toute critique ou aide dans la manœuvre, je me tiens à votre entière disposition au journal.

Mon amitié la plus arc-en-ciel.

Nordine Ferhane

Amour-passion

Mes parents m'ont parlé de leur pays, de leur vie pour que je les connaisse, pour que je les comprenne. Ils ne m'ont pas forcée à apprendre leur langue, ils ne m'ont pas envoyé dans des écoles, ou des communautés. Ils m'ont dit « choisis », choisis ton chemin si tu veux apprendre notre langue apprends-la, mais ne te sens pas obligée. J'ai choisi, j'ai voulu apprendre leur langue parce que je l'aime, parce que j'aime le pays et les gens qui y habitent. Mes parents ne sont pas intervenus dans mon choix, ou plutôt si, d'une certaine façon en me parlant de leur pays, mais aussi parce qu'ils m'ont dit « choisis » ils m'ont donné envie et je ne le regrette pas. Je n'ai pas peur, ni honte de

mes origines. J'en suis même fière, pourtant longtemps j'ai cherché et je cherche toujours mes racines pour le futur.

Longtemps, on s'est fait un plaisir (des gens bien intentionnés), de vous rappeler que vous n'êtes qu'une étrangère, qu'une enfant d'immigrés. Alors enfant qui cherchait mes racines dans un monde où elle était née, où elle vivait mais qui avait des parents qui venaient de derrière les Pyrénées. Cette enfant-là ne savait plus où elle en était, elle le rejetait sur ses parents, puis sur les gens qui l'entouraient et qui n'avaient rien d'amis à ses yeux.

Elle ne voulait plus des mains tendues car elle savait qu'on lui demanderait de le rendre plus tard. Elle souffrait et souffre encore de cette situation car plus elle grandit, plus elle vieillit et moins elle comprend les gens du pays où elle habite. Elle s'est souvent sentie trahie l'enfant d'immigrés.

Et maintenant, elle est grande, elle est partie plusieurs fois dans le pays de ses parents, elle a vu ce pays avec ses yeux d'adolescente trop vite mûrie par les épreuves, et elle aime ce pays et ses gens car ils l'acceptent telle qu'elle est car elle est fille d'Espagnols et fille de l'Espagne. Elle ne voit plus ce pays avec les yeux d'une enfant mais avec les yeux d'une adolescente, d'une adulte qui veut retourner au pays. Cette enfant a parlé la première de retourner au pays natal, alors que ses parents n'en avaient jamais parlé. Elle leur a donné envie d'y retourner parce qu'elle leur a parlé.

J'ai reçu une éducation qui a toujours été basée sur la confiance mutuelle, la liberté et le respect du choix et de l'être. Je leur dois beaucoup à mes parents mais ce que je leur dois par-dessus tout c'est leurs origines car c'est ces origines qui ont fait que je suis, ce que je suis qui a subi des épreuves différentes de la plupart de mes camarades. Mais je ne les regrette pas car j'ai appris à vivre dans un autre monde que celui de mes parents qui m'ont fait comprendre et aimer le leur.

Mon refuge lorsque je suis triste c'est écrire et souvent j'ai écrit pour plus tard le donner à mes parents pour leur dire combien je les aimais et un jour, écrire un livre rien que pour eux et tous les parents d'immigrés, mais aussi pour les enfants d'immigrés. Car notre soutien loin de notre pays c'est notre amour mutuel et notre seule sauvegarde.

Marie-Isabelle Giraldez
née le 07.03.1967.

Rédaction : 33, Bd. Saint-Martin 75003 Paris, Tél : 42 78 44 78
Directeur de la publication : Michel POUILLE
Comité de direction : Farid AICHOUNE, Antonio BELLAVITA, Saïd BOUZIRI, Didier COSTAGLIOLA, Majid DABOUSSI, Dominique ORSONI, Christian POITEVIN, Driss El YAZAMI.
Secrétaire de rédaction : Sliman NADOUR
Editorialiste : Elio COMARIN
Chroniqueur : Abdellatif LAABI
Comité de rédaction : Leïla SEBBAR, Laurence CHABERT, Didier FOLLEAS, Moubarak SAMIR, Michel DOUSSOT, Michel MOLHERAT, Marie-Christine PEYREIRE, Mustapha AMMI, Véronique SORIANO, Catherine BOURRABIER, Jacques REMY, Virginie BARRE, Macodou N'DIAYE, Jean-Jacques PIKON, Dominique LEGLU, Mal NJAM, Eddy GHARBIT, Viviane KARSENTY, Jean STERN, Fabienne MESSICA, Michèle RAKOTOSON, Maurice NAJMAN, Christine GEORGET, Sylvie GUINGUOIS, Neïla CHEKKAT.
Ont collaboré à ce numéro : Marianne DUCOUT, Denise BARRAT, Fayçal JALLOUL, Bruno HADJIH, Emmanuel LEMIEUX, Clément LEIPIDIS, Emmanuelle BEJAI, Jean-René HULEU, Marie-Odile DELACOUR, Marcel F. CONTROL.
Bandes dessinées : Coordinateur : Farid BOUDJELLAL, avec la collaboration de DJAZ, Roland MONTPIERRE, André IGUAL, RASHEED, David B., NASSER, PIC, José JOVER, KAFKA.
Iconographie : Winifred LECLERE, Brahim CHANCHABI.
Révision-Correction : Pierre-Yves QUINTARD, Michèle MALZAC.

Maquette et Fabrication : Jacques BRETON, Dominique PASQUET, Gérard RAMASSAMY, Agnès PROPECK, Fernanda CEREDA, Barbara STARITA, Ornello TURCO, Laurent JAUNET, Orlando COLONGIOLI, Patrice FALL, et MOUMEN.
Secrétariat : Ouardia BOUNAB, Kelthoum RTAILI.
Abonnements et service de presse : Driss MATHLOUTHI, Ali Ben MANSOUR, Fatima BELHADI, Moha ABAID.
Conception graphique : Agence TOTEM'A : 14, rue des petits Hôtels 75010 Paris. Tél : 42 46 88 36
Photo couverture : Robert CHOURAQUI.
Eventail : Yves YACOEL.
Mannequin : MIRZAKA.
Promotion : Agence « EMOTION » 24, rue de l'Arcade 75008 Paris.
Service de publicité BARAKA : Nissa AISSAOUI, 7, rue Montessuy 75007 Paris. Tél : 45 55 91 71.
Diffusion : NMPP
Ventes et inspection : SORDIAP. Tél : numéro vert. 05 34 84 20 TE 87
Imprimeries : ETC Yvetot et La Noue Bagnolet
Photogravure noir et blanc : BOUTIQUE A SIGNES
Photogravure couleur : PCS
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1986
Commission paritaire en cours.

BARAKA est une publication des « Editions SANS FRONTIERE »
(Sarl au capital de 20 000 F) : 3 rue colonel MOLL 75007 Paris.
Gérant : Saïd BOUZIRI.

BARAKA

ÇA DEVAIT BIEN VOUS ARRIVER UN JOUR, ELLE VOUS A ENFIN SOURI.

POUR SON LANCEMENT, BARAKA FAIT FIFTY-FIFTY SUR VOTRE HEBDO, 650 F. PAR AN AU LIEU DE 832 F.

NE PASSEZ PAS A COTE DE LA BARAKA.



ABONNEZ-VOUS

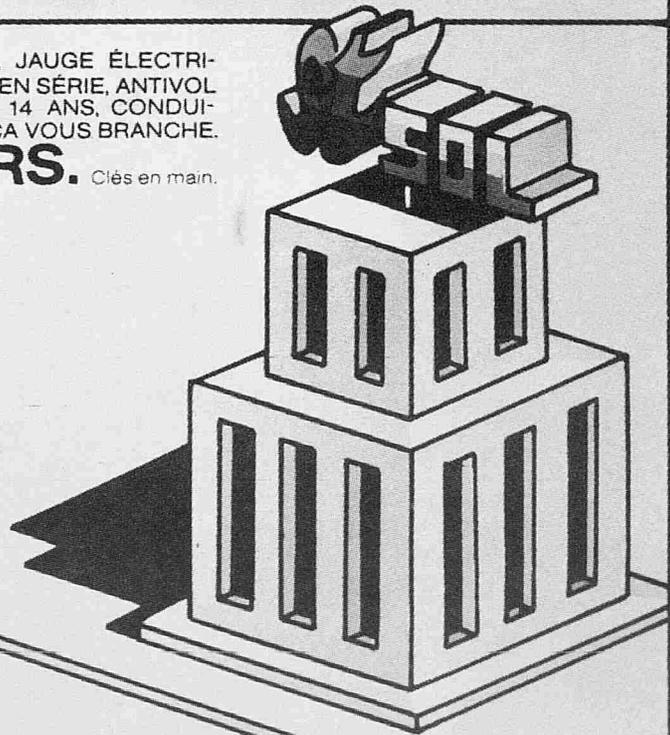
Nom : _____ Prénom : _____
 Profession : _____
 Rue : _____ Numéro : _____
 Code postal : _____ Ville : _____

- Abonnement d'un an : 650 F
 - Abonnement six mois : 350 F
 - Abonnement de soutien : 1 200 F
- Ci-joint mon chèque de _____ à l'ordre des Editions Sans Frontière

NOUVEAU SCOOTER ST 50 L, DÈS 14 ANS, CONDUISEZ-VOUS COMME ÇA VOUS BRANCHE!

TOUT AUTOMATIQUE, NERVEUX, MANIABLE, LÉGER... IL SE CONDUIT FACILEMENT EN TOUTE SÉCURITÉ. DÉMARREUR ÉLECTRIQUE, STARTER AUTOMATIQUE, ALLUMAGE ÉLECTRONIQUE. MOTEUR À GRAISSAGE SÉPARÉ (ES-

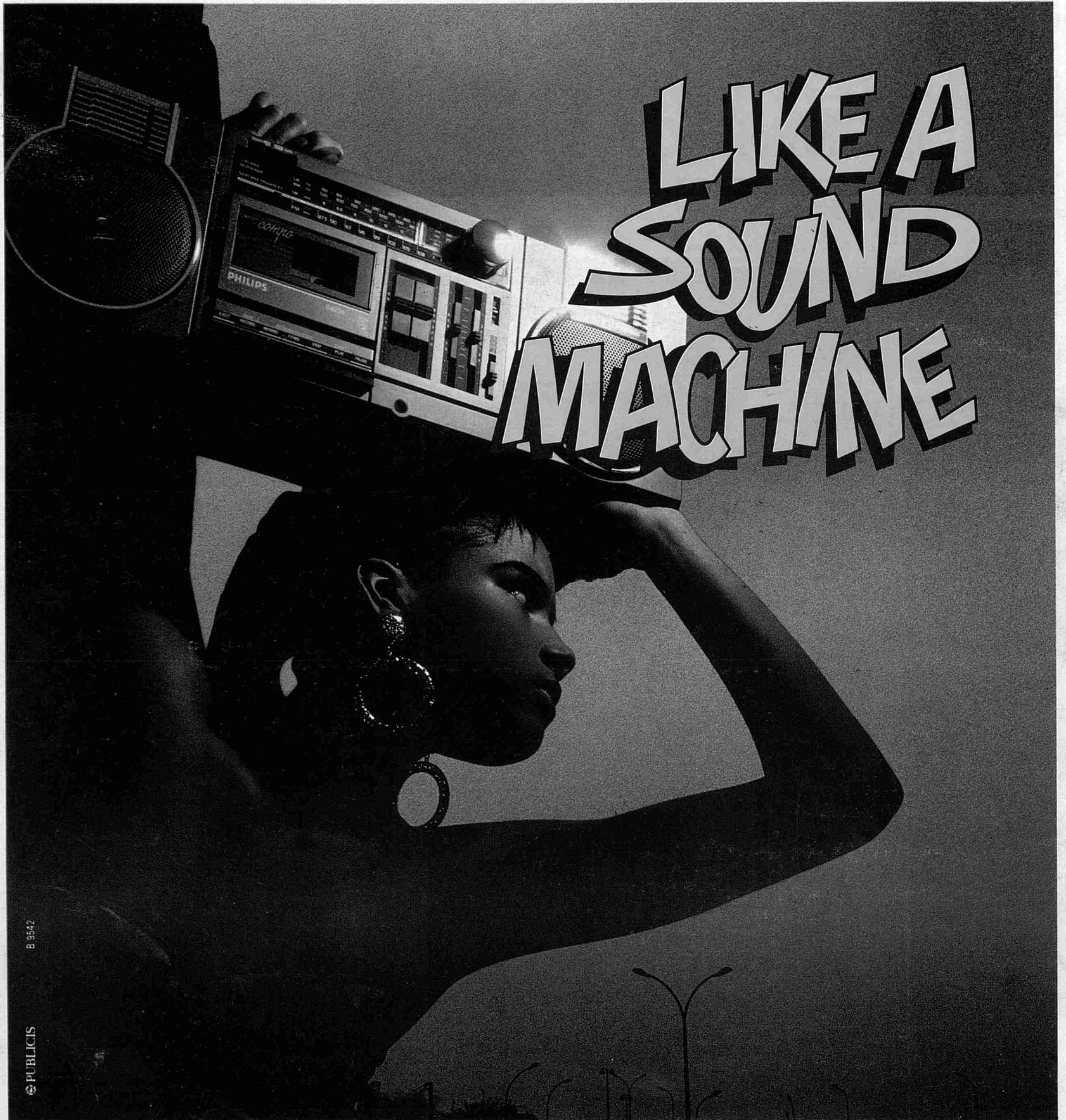
SENCE ORDINAIRE), JAUGE ÉLECTRIQUE, CLIGNOTANTS EN SÉRIE, ANTIVOL DE DIRECTION. DÈS 14 ANS, CONDUISEZ-VOUS COMME ÇA VOUS BRANCHE. **6.650 FR.** Clés en main.



Doyle Dane Bernbach



 **PEUGEOT**



B 9542

PUBLICIS

Le compo sound machine D 8234, balaie FM-PO-GO-OC. Belle machine, ses enceintes à 2 voies sont détachables et l'effet spatial stéréo est réglable.

Slow touch* côté cassette : les fonctions sont assistées, les ferros et les chromes acceptés.

*touches sensibles.

PHILIPS

